NTRETIEN AVEC MAO

par F. MITTERRAND (pp. 13, 14)

L'EXPRESS

1,25 NF **23 FEVRIER 1961. — N° 506.**

E NOUVEAU PARI DE OURGUIBA

(pp. 5, 9, 10.)

(A. F. P.)

M. AHMED BEN BELLA.

« Avec un peu d'intelligence et de perspicacité, on peut n'avoir jamais de meilleurs conseillers que ses ennemis. »

Morny.

Courrier

UN RECIT BOULEVERSANT

J'ai lu beaucoup de livres sur la guerre d'Algérie, mais aucun récit ne m'a bouleversé comme la lettre signée Osmani.

R. L.,
Paris.

LA MORT DE LUMUMBA

Le meurtre de Patrice Lumumba, dans les conditions odieuses que l'on devine, s'accompagne pour les Français d'une honte, celle de l'attitude prise par certains commentateurs de la radio officielle et par la grande presse à l'égard du martyre de ce patriote congolais.

La semaine dernière, Jean Nocher ironisait à la R.T.F. sur les sévices subis par Lumumba lors de son transfert. Nous avions déjà tous vu au cinéma une partie de ce martyre, mais pour M. Nocher cela n'était pas suffisant. Est-il satisfait à présent ?

G. Platel,
Lille.

L'UNION MINIERE DU HAUT-KATANGA ECRIT

Nous venons de prendre connaissance de l'article paru dans votre numéro du 9 février... Dans la mesure où vous nous mettez en cause, cet article est tout à fait inexact.

En effet :

a) Il est faux que le colonel Trinquier soit devenu notre « employé » ou soit passé à notre service de quelque manière que ce soit.

b) Il est faux que l'Union Minière s'occupe « du recrutement de la Légion étrangère katangaise », et, à fortiori, accélère ce recrutement.

c) Il est faux que l'Union Minière, de quelque manière que ce soit, s'occupe de ce que vous appelez « la Légion étrangère katangaise ».

Union Minière du Haut-Katanga
P. Fontainas,
Directeur.
H. Robiliart,
Administrateur délégué,
Bruxelles.

UN BELGE ECRIT A M. HAMMARSKJOELD

Il n'est pas vrai que la Belgique soit étrangère à la sécession katangaise.

Il est au contraire certain que, dès avant l'indépendance, des manœuvres belges sont intervenues pour permettre à Moïse Tschombé, dont le rôle futur était déjà minutieusement établi, d'assurer son pouvoir (...).

Il est tout aussi certain que sans l'intervention directe d'officiers belges, dont nulle fiction ni aucun démenti ne pourra empêcher qu'ils étaient sous les ordres directs de Bruxelles, jamais la sécession n'eût pu même être tentée.

C'est l'un de ces officiers qui réussit cette « opération » extraordinaire d'empêcher l'atterrissage à Elisabethville de l'avion qui portait le président de la République et le Premier ministre en exercice ! Et cet officier se vantait, sans que cela ait jamais été démenti, d'être reçu au Palais de Laeken... Et déjà, comme « conseiller » de Tschombé, figurait au premier rang le comte Harold d'Aspremont, actuel ministre des « Affaires africaines ».

(...) Il y a là une crispante équivoque : Bruxelles suscite sur place des complicités. Il lui suffit d'affirmer que ce sont des particuliers agissant à titre individuel. Ceux-ci provoquent l'instauration de dictatures locales immédiatement armées, protégées, louées par la Belgique. Ces petits dictateurs locaux, parfaitement décidés à assurer leur fortune et leur pouvoir sur leurs malheureux concitoyens, n'ont rien à refuser aux Belges qui les paient. Ils font appel à des conseillers civils et militaires qui vont au Congo à titre individuel, évidemment, même s'ils appartiennent à l'armée belge ou à la gendarmerie belge... Maintenant que ce crime politique, à ma connaissance le plus odieux de l'histoire et l'un des plus lâches, est accompli, se pose inéluctablement le problème des responsabilités.

Bien qu'il soit pénible à un citoyen de reconnaître que l'autorité légale de son pays porte également la responsabilité d'un tel meurtre, je dois à la vérité de dire que toutes les présomptions justifient cette prise de conscience de l'opinion mondiale.

A mes compatriotes qui s'étonneront peut-être du contenu de la présente sous la plume d'un Belge, je répondrai que c'est précisément parce

Le comte d'Aspremont.

qu'elle émane d'un Belge qu'elle représente une utilité. Pour le reste, elle ne contient rien qui ne soit connu par des centaines de millions de personnes.

Paul Bertrand,
avocat
(Liège).

DEFENSE DE LUPASCO

Si M. Ruyer reproche à Stéphane Lupasco d'ouvrir trop de fausses fenêtres, ne lui cherche-t-il pas, lui-même, trop de fausses querelles ? Ainsi à quoi rime l'analogie qu'il a tenté d'établir entre les diverses sortes de Parisiens et les trois matières ?

De même, lorsqu'il laisse entendre que le mot « transfini » a été mis à la place du mot « infini » pour « faire plus beau », a-t-il bien pris la peine de consulter un autre livre de Lupasco, « Le Principe d'Antagonisme et la Logique de l'Energie » ? Non, sans doute, car il aurait trouvé l'explication de ce choix et eu la preuve du sérieux de l'auteur.

On peut très bien ne pas être d'accord en tous points avec ses idées. Mais il faut reconnaître que, le premier, il a osé aborder de front le problème de la contradiction, et qu'ainsi il a rénové la Logique.

G. Di Manno,
Grenoble.

Cette semaine

● **L'éditorial** *de J.-J. Servan-Schreiber* p. 5

● **Le nouveau pari de Bourguiba** *par J. Daniel* .... pp. 9, 10

● **Bourguiba et de Gaulle** *par Roger Stéphane*.... p. 12

● **Le cas Ben Bella** *par P.-M de La Gorce* pp. 11, 12

● **Entretien avec Mao Tsé-toung** *par François Mitterrand* .... pp. 13, 14

● **La longue chasse (suite)** *Mme Eichmann demande un visa* pp. 16, 17

● **Faut-il nationaliser la construction ?** *par J. Derogy* . pp. 25, 26

● **Dictature et Démocratie** *Une étude de Colette Audry* .... pp. 29, 30

● **Drôle de manie** *par Françoise Sagan*.. p. 32

● **L'acteur de cinéma** *par M. Antonioni*.... p. 34

● La semaine politique, pages 6, 7, 8 ● Le dessin de JEAN EFFEL, page 7 ● Le Congo, page 15 ● La croisade de Lord Bertrand, page 18 ● Madame Express, pages 19 à 24 ● La fiscalité, par MICHEL BOSQUET, page 27 ● La science, par J. BURMAND, page 28 ● Les lettres, pages 29 à 33 ● Les spectacles, pages 34 à 39 ● Le Bloc-Notes de FRANÇOIS MAURIAC, page 40.

LE CAS NIETZSCHE

Quelques points de ce que dit Jean Duvignaud au sujet de l'édition de Nietzsche par Schlechta éveillent l'attention de celui qui a déjà l'attention éveillée. « *Bien des années plus tard, en 1934, un jeune savant, le Dr Schlechta, entre aux Archives* ». Il y entre donc en pleine période hitlérienne. Passons.

« *Il suffit au Dr Schlechta de quelques mois pour apporter au Comité directeur des Archives la preuve formelle que les papiers de Nietzsche avaient été falsifiés* ». Non : sans parler des autres ouvrages — identiques — dans d'autres éditions, les fragments intitulés par Mme Forster, « La Volonté de puissance », se retrouvent tels quels dans l'édition Schlechta. L'ordre seul est changé. La falsification a porté sur le nom de la destinataire de *certaines* des lettres de Nietzsche, peu nombreuses. Il semble bien que Mme Forster ait présenté comme lui étant adressées des lettres adressées à *leur mère.*

Jean Duvignaud accorde bien que « *le Dr Schlechta n'est pas aussi heureux dans l'interprétation qu'il suggère de Nietzsche que dans sa critique des textes* ». La critique des textes a été légère (puisque ce sont les mêmes textes que l'on retrouve au tome III de l'Edition Schlechta et dans « La Volonté de puissance »). Quant à l'interprétation, elle est très faible, et Jean Duvignaud en a bien le sentiment. Karl Lowitz, Hermann Wein, bien d'autres, soupçonnent — et font plus que soupçonner — que Schlechta n'a pas compris grand-chose à son auteur, quand il l'a classé nihiliste (...)

Reste le point principal : « *Les accusations du docteur Schlechta sont nettes*, dit Jean Duvignaud. « *La Volonté de puissance* » *n'est pas une œuvre de Nietzsche. Cet ouvrage capital est la fabrication d'éditeurs sans intelligence, qui voulaient « faire acheter » cet ouvrage capital* ». Or une lettre au moins de Nietzsche fait allusion à son ouvrage comme à peu près achevé et considère la possibilité de ce qui viendra après la grande œuvre. Il a parlé à plusieurs reprises de « La Volonté de puissance » (parfois, il l'a nommée aussi « L'Innocence du devenir »).

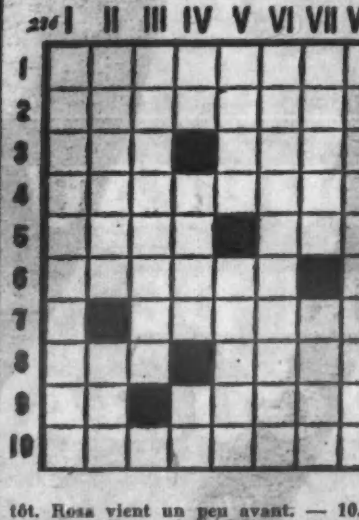
Ceux qui ont mis en ordre (dans un ordre admirable, il convient de le dire) l'ouvrage, c'est la sœur de Nietzsche (et il est vrai que Nietzsche eut de graves désaccords avec elle) et Peter Gast, l'ami intime, le confident, celui qui lisait seul de façon satisfaisante la difficile écriture de son ami et corrigeait les épreuves (...).

En professeur qui, pendant trois ans, a étudié dans l'assommante édition Schlechta l'œuvre de Nietzsche, je puis dire que Schlechta n'a guère apporté.

Jean Wahl,
Professeur à la Sorbonne,
Paris.

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub. Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS
« L'EXPRESS » S. A. Presse-Union.
Le resp. de la publication : J.-J. Servan-Schreiber.

Mots croisés n° 280



Horizontalement. — 1. Même sous ce terme péjoratif, était aimée par un bourgeois peu intellectuel. — 2. Robespierre ou Guy Mollet. — 3. Plus d'une améliore le paysage breton. Permet d'apprécier la valeur. — 4. Masina mérite ce titre, comme jadis Gélinotte. — 5. Le chiffre qui suit ce mot est souvent une indiscrétion. Doit être dit avant la fin de la reprise. — 6. Ne vint qu'après Zaïre. — 7. Clair, si la conception est bonne. — 8. Peut marquer la fatigue ou la peine. A connu le Peyrou, trente ans avant Comte. — 9. Dix ans plus tôt. Rosa vient un peu avant. — 10. S'applique à la voiture présidentielle ou à la jolie promeneuse.

Verticalement. — I. C'est à elle qu'on doit une bonne fourchette. — II. Plus près de Belledonne que de la Chartreuse. S'ajoute de plus simple façon à Perpignan qu'à Narbonne ou Marseille. — III. Fleuries de façon insolite pour des amants près de leur fin. — IV. La moitié du suivant. Précédé de loin par la torche. Fait mal, pour celui qui bégaie. — V. Suit, pour plus d'une personne, une indication sur ses idées. Plus haut que Dakar, assurément. — VI. Souvent omis pour le colonel, pendant la présentation. — VII. Vous pouvez la trouver à droite de Sambre et Meuse. Menace la cave plus que le grenier. — VIII. Pourquoi n'aurait-elle pas droit, elle aussi, au dictionnaire d'abord, au salut ensuite ?

279	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	I	S	S	O	L	E	R
2	E	M	E	T	I	Q	U	E
3	V	A	T	E	L	■	D	S
4	E	G	E	R	■	V	O	S
5	R	I	■	E	P	I	R	E
6	E	N	E	■	I	T	E	M
7	N	A	T	T	E	E	■	B
8	C	I	R	E	■	S	E	L
9	E	R	O	T	I	S	M	E
10	S	E	N	A	T	E	U	R

Solution du n° 279

FORUMS REGIONAUX

● *Haut-Rhin.* — Le Forum de Mulhouse organise le 24 février, à 20 h. 30, dans la salle d'honneur de la Société Industrielle, une conférence-débat avec Mme Masse qui parlera du « contrôle des naissances ».

● *Ariège.* — Le Forum de Saint-Girons et le Cercle de Gauche organisent, le jeudi 2 mars à 21 heures, salle du Rex, une conférence-débat avec la participation de M. Harris Puisais, qui parlera de « l'alternative au régime gaulliste » et de M. Julien Cheverny, écrivain, qui traitera de « la révolution cubaine ».

● *Tarn.* — La Forum d'Albi recevra, le vendredi 3 mars, salle du patronage laïque, 11, rue Fontvieille, à 21 heures, M. Harris Puisais, qui parlera des « contradictions de la gauche en France », et M. Julien Cheverny, écrivain, qui parlera de « la révolution cubaine ».

RESEAU FOURNIER

● *Lecteurs de la région parisienne. — Le Groupe A* (2e, 8e, 9e, 17e, 18e arrondissements et banlieue Saint-Lazare) et *le Groupe B* (5e, 6e, 7e, 13e, 14e, 15e arrondissements) organisent une réunion le vendredi 24 février à 21 heures avec Morvan Lebesque, dans la salle habituelle.

● *Le Groupe E* des Amis de « L'Express » (11, 12e arrondissements, Vincennes, Saint-Mandé, etc.) organise sa prochaine réunion le mercredi 1er mars.

● *Le Groupe D* (Paris sud-ouest, 16e, Boulogne) organise sa prochaine réunion le jeudi 2 mars au lieu habituel, avec la participation de Paul-Marie de La Gorce, collaborateur de « L'Express ».

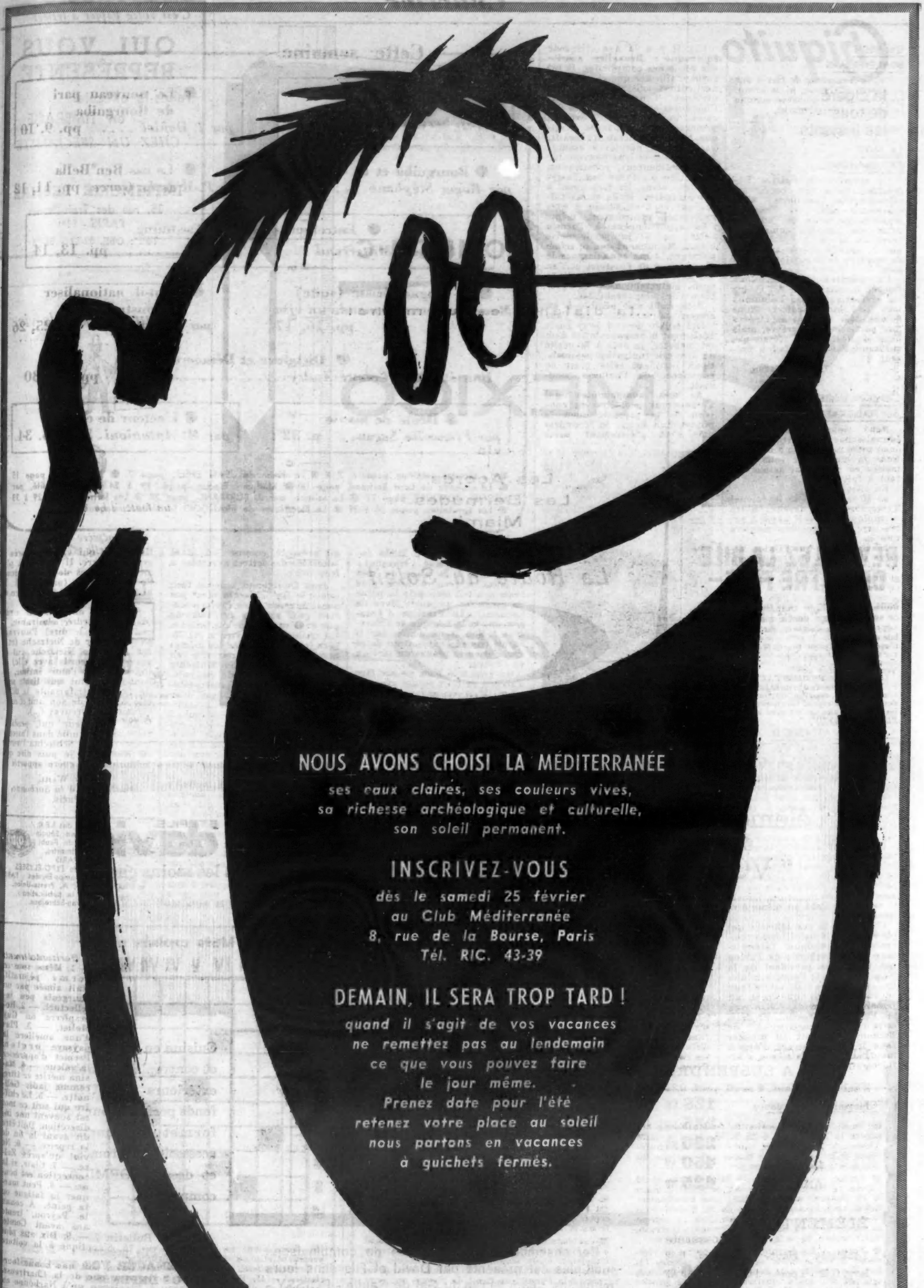
Invitations pour ces trois réunions : Nicole Mestre, 91, Champs-Elysées, Paris.

● *Lecteurs de la Marne.* — M. Henri Sauvage, 26, rue de Mars à Reims, tél. 47-44-22, a accepté la responsabilité de regrouper les lecteurs et amis du journal du département.

● *Lecteurs de Meurthe-et-Moselle.* — Le lundi 6 mars, à 20 h. 30, réunion à Nancy au café Excelsior, salon Gambetta, avec François Borella, ancien président de l'U.N.E.F., chargé de cours à la Faculté de Droit de Nancy, qui parlera sur le thème : « L'évolution des relations franco-africaines depuis 1945 ».

COMMUNIQUE

● Deux sessions d'hébreu biblique organisées par la Ligue Catholique de l'Evangile auront lieu, l'une à l'Institut Catholique de Paris du vendredi 24 mars (soir) au mardi 28 mars (soir), l'autre au Centre Saint-Dominique de l'Arcresle, dans la région lyonnaise, du lundi 3 avril (soir) au vendredi 7 avril (soir). Adresser les demandes de renseignements au Secrétariat des sessions d'hébreu biblique — Séminaire des Missions — Solignac (Haute-Vienne).



NOUS AVONS CHOISI LA MÉDITERRANÉE
ses eaux claires, ses couleurs vives,
sa richesse archéologique et culturelle,
son soleil permanent.
INSCRIVEZ-VOUS
dès le samedi 25 février
au Club Méditerranée
8, rue de la Bourse, Paris
Tél. RIC. 43-39
DEMAIN, IL SERA TROP TARD !
quand il s'agit de vos vacances
ne remettez pas au lendemain
ce que vous pouvez faire
le jour même.
Prenez date pour l'été
retenez votre place au soleil
nous partons en vacances
à guichets fermés.

(COMMUNIQUÉ)

RÉGIE FRANÇAISE DES TABACS

Chiquito

le cigare
de tous
les instants

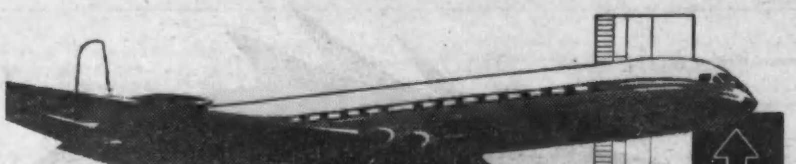
at. Carugati B1-P

RÉVEILLEZ LA BILE DE VOTRE FOIE—

Sans calomel — et vous sauterez du lit le matin, "gonflé à bloc".

Il faut que le foie verse chaque jour un litre de bile dans l'intestin. Si cette bile arrive mal, vos aliments ne se digèrent pas, ils se putréfient. Des gaz vous gonflent, vous êtes constipé. Votre organisme s'empoisonne et vous êtes amer, abattu. Vous voyez tout en noir !

Les PETITES PILULES CARTERS pour le FOIE ont le pouvoir d'assurer le libre afflux de bile qui vous remettra d'aplomb. Végétales, douces, étonnantes pour faire couler la bile. Exigez les Petites Pilules Carters pour le Foie. Toutes Pharmacies : 1,05 NF. V.30 P. 1493.



En **JET** COMET 4-C

...la distance est un mythe!

MEXICO

via

Les Açores
Les Bermudes
Miami

La Route du Soleil

GUEST

Agents généraux SAS PARIS - LYON - MARSEILLE - NICE et toutes Agences de Voyages

C'est votre papier à lettres

QUI VOUS REPRÉSENTE

Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE

*

IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

heureuse pour la vie avec...

un gentil mari

un fauteuil Louis XVI

une guêpière en dentelle

et un

extendos
ménager

en vente : toutes papeteries et grands magasins
renseignements : esdé, b. p. 290, saint-dié/vosges

A voir au stand 4 P.B. 25

éléments de cuisine
grand standing
« VOSGELUX »

façades et dessus recouverts de
FORMICA
LE LAMIFIÉ DE QUALITÉ

aux PRIX **david** ET FILS
toujours les moins chers

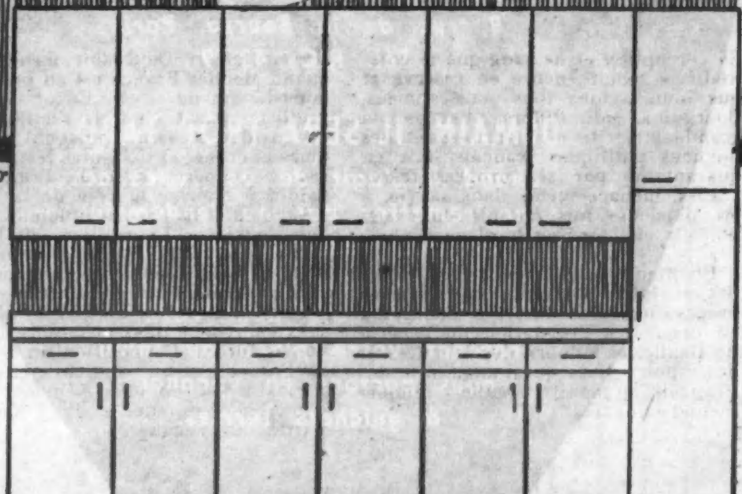


Schéma-Echelle 36/1000e

ÉLÉMENTS A SUSPENDRE
2 tablettes Haut. 1 m 00, prof. 0,39

largeur 0,42	1 porte	128 NF
0,80	2 —	235 NF
1,00	2 —	280 NF
1,20	3 —	450 NF
ANGLE		425 NF

ÉLÉMENTS BAS avec dosserets
1 tablette Haut. 0,86 prof. 0,42

larg. 0,42	1 porte	1 tiroir	190 NF
0,80	2 —	2	330 NF
1,00	2 —	2	390 NF
1,20	3 —	3	490 NF
ANGLE			340 NF

ARMOIRE BALAI 2 portes
0,42 x 0,39 x 2,20 — 350 NF

Cet ensemble aux possibilités de combinaisons multiples est présenté par David et Fils dans leurs magasins : 63 à 69 rue du Gal de Gaulle - POISSY - et au Salon des Arts ménagers - Palais de la Défense du 4 au 19 Mars - Niveau 1 P Stand 56 Allée B.

ET TOUJOURS AVEC
LE CREDIT **david** 1% L'AN

LIVRAISONS GRATUITES | MAGASINS OUVERTS AUSSI LES DIMANCHES MATIN ET TOUS LES LUNDIS APRÈS-MIDI

Cuisine en HETRE 1er choix et contreplaqué, intérieurs et extérieurs LAQUE FINE, fonds perforés pour l'aération, fermetures magnétiques, accessoires chromés, façades et dessus FORMICA, portes compensées.

Dans le Bulletin Ménager n° 23 David et Fils présente : **"L'ART DE MENAGER VOS EFFORTS ET VOS DEPENSES"**. Cette édition en couleur au tirage de 400.000 exemplaires vous sera adressée gratuitement sur simple demande à :

david ET FILS
63 à 69 rue du Général de Gaulle
POISSY (S-et-O) Tél. 10-00

(7e année)
329e semaine
de la guerre
d'Algérie.

L'ÉDITORIAL DE J.-J. SERVAN-SCHREIBER

Six ans après

DEPUIS la première annonce d'une éventuelle rencontre de Gaulle-Bourguiba, une quinzaine de jours se sont écoulés. Quand la nouvelle en fut connue, au début de février, il apparut immédiatement que les grandes promesses qu'elle comportait n'avaient de chance de se réaliser que si les malentendus et les équivoques étaient d'abord écartés : nous nous en sommes faits l'écho ici dès le premier jour. Non pas pour émettre des réserves partisanes, mais pour contribuer, au contraire, à attirer l'attention sur les risques d'un échec qui serait redoutable.

Il semble bien, aujourd'hui, que ces deux semaines ont été employées, de toutes parts, avec sagesse. Les chefs nationalistes algériens, le gouvernement français, le leader tunisien ont mis en mesure le remarquable diplomate qu'est M. Mohamed Masmoudi de remplir sa mission : dissiper la méfiance et préciser le rôle exact du chef d'Etat tunisien. De sorte qu'il n'y a plus d'illusions ni de manœuvres possibles. C'est bien le dialogue direct entre la France et le F.L.N. que la conversation avec M. Bourguiba peut et doit provoquer.

AU-DELA des légitimes divisions et polémiques intérieures françaises, c'est avec une certaine émotion et une grande espérance que nous voyons M. Bourguiba remettre le pied sur le sol de France pour la première fois depuis cinq ans. Ces sentiments, on nous permettra de le dire, sont particulièrement éprouvés par ceux qui, en 1954, ont vécu de près l'affaire de Carthage, l'audacieux pari fait en commun par Mendès France et Bourguiba, la naissance, après le lamentable épisode indochinois, d'une grande politique pour la France en Afrique.

Mendès France prit le risque de faire confiance à Bourguiba, et Bourguiba de faire confiance à Mendès France, l'un et l'autre contre des forces considérables et déchaînées dont nous avons mesuré, depuis, quel rôle déterminant elles pouvaient jouer pour écarter la France de l'Afrique, attiser les haines et faire renaître les horreurs de la guerre.

Oui, six années de plus en plus sombres ont fait suite au magnifique éclat de la politique de Carthage. Mendès France, avec la doctrine qu'il incarne, a été jeté à terre par les puissances de corruption et de sang que le colonialisme tenait encore en réserve et que nous avions tous sous-estimées. Bourguiba, sali, diffamé, haï par la grande majorité des journaux et des hommes politiques français, mis en quarantaine par ses propres frères arabes, menacé même dans sa vie, a été plusieurs fois ébranlé dans son pouvoir et traîné au bord de l'échec.

(« Paris-Match ».)

BOURGUIBA PRISONNIER POLITIQUE ENTRE SON FILS HABIB JUNIOR ET SON AMI MASMOUDI (1954).
Une image réconfortante.

Eh bien ! voici que l'un et l'autre ont eu raison d'affronter ces terribles orages : le retour officiel de Bourguiba en France, à l'invitation du général de Gaulle, et entouré des louanges et des espoirs de la quasi-unanimité des Français, en manifeste enfin publiquement l'évidence.

LE succès de la rencontre de Gaulle-Bourguiba (avec toutes les conséquences qu'il entraînerait) est loin, certes, d'être assuré. Mais il est possible. Et c'est là déjà une grande chose. On doit cette heureuse possibilité, en particulier, à la ténacité, à l'habileté, au courage politiques que le leader tunisien n'a cessé de montrer à travers toutes les péripéties, souvent dramatiques, de ces dernières années. Nous ne dissimulerons pas qu'on le doit aussi à la sagesse qu'il a eue de rester obstinément à l'écart des conflits intérieurs de la politique française. Il a pris grand soin de ne jamais rompre avec l'actuel chef de l'Etat français. Il a eu raison. Nos problèmes ne sont pas les siens, il n'a pas à s'en mêler. Qu'il soit mendésiste quand Mendès France est au pouvoir, fauriste quand c'est Edgar Faure, gaulliste quand c'est de Gaulle, cela est logique et sain : puisqu'il a toujours cherché, et de toutes les manières, à coopérer avec la France, à l'aider à trouver la voie de la paix, c'est bien à la France officielle qu'il doit s'adresser. Le gaullisme de Bourguiba est un atout pour la France et pour la paix : seuls les partisans du pire pourraient lui chercher querelle sur ce point. Nous devions ici le dire sans équivoque dans la mesure même où les forces d'opposition au régime en France ont une audience chez les Africains, et où elles peuvent donc contribuer au succès de l'immense partie qui s'engage.

NOUS irons plus loin : c'est bien davantage encore que la paix en Algérie que l'on est en droit d'espérer de la reprise du dialogue entre Bourguiba et le gouvernement de la France.

La fin de la guerre d'Algérie — dont nul ne peut prédire encore la date — est inscrite dans les faits. Lorsqu'elle interviendra, elle aura été due à bien d'autres facteurs que la bonne volonté d'un Bourguiba ou d'un de Gaulle : elle aura été l'œuvre du temps qui a déjà — pendant sept années maintenant, comme en Indochine — charrié de l'héroïsme et du sang, amené tant de lassitudes, mis à nu tant de réalités nouvelles, que la volonté de paix au plus profond des cœurs finit par se manifester avec une telle évidence, une telle autorité que les nombreux intérêts liés à la poursuite de la guerre perdent progressivement leur emprise.

Le vrai problème n'est donc plus tant de savoir si la guerre d'Algérie va se terminer, car il ne sera bientôt

→

SPORT SERVICE
ACTUALITÉS
SKI A PAQUES
Jusqu'au dernier jour, Sport Service reste 100 % ski.
Location : si vous voulez le meilleur choix, retenez dès cette semaine.
Offre exceptionnelle : il nous reste une certaine quantité de magnifiques fuseaux fantaisie en élastiss écossais pastel, rayé, etc. spécialement en mannequin 40 et 42, d'une valeur de 160 et 170 NF que nous vous offrons en fin de saison à 100 NF.
Chasubles assorties ou non 40 NF.
SPORT SERVICE
47, rue Réaumur - PARIS (3e) - ARC. 36-45
Métro : Réaumur-Sébastopol

plus au pouvoir d'aucune faction, d'aucun groupe, de la faire durer ; il s'agit de savoir *comment* elle prendra fin. Et c'est là que nous retrouvons la signification réelle de la rencontre de Gaulle-Bourguiba.

Le drame algérien peut prendre fin dans l'abandon, le dégoût et le désordre — comme autrefois à une moindre échelle le drame marocain — et ce sera alors la mort de la France en Afrique ; mais une telle fin n'est pas encore inévitable, et c'est précisément ce que l'arrivée de Bourguiba nous rappelle.

En 1953, Ho Chi-minh était encore prêt — malgré six années d'une guerre atroce — à entrer dans ce qui s'appelait alors l'Union française. Un an plus tard, il était trop tard : c'est avec Molotov et Chou En-laï que le chef du gouvernement français était dans l'obligation de traiter.

L'Union française succomba ainsi sous les négligences et les erreurs de la IVe République. La Communauté franco-africaine a connu, l'année dernière, le même sort après deux ans de régime gaulliste ; après que le général de Gaulle eut commencé, dès 1958, par transformer gratuitement le leader guinéen Sekou Touré en adversaire, pour finir en 1960 par mettre le leader malien Modibo Keita dans la même situation ; de telle sorte que le champion inlassable de la Communauté, M. Houphouet-Boigny, se lassa finalement lui-même, et qu'il ne reste plus, à l'heure actuelle, de la politique française en Afrique que des ruines.

MAIS nous ne sommes encore, si l'on peut dire, qu'en 1953, rien n'est définitivement perdu. Si Bourguiba et de Gaulle « s'entendent », bien des choses sont de nouveau possibles. La coopération franco-africaine, à travers elle la naissance longtemps espérée de l'Eurafrique, qui transformerait à son tour l'équilibre du monde et jetterait un pont entre l'Amérique et l'U.R.S.S. — voilà quel fut l'objectif du « bourguibisme », depuis Carthage en 1954, objectif toujours manqué depuis, mais qui sette semaine réapparaît à l'horizon.

Avec Bourguiba, de Gaulle peut maintenant remettre en chantier, s'il le veut, une nouvelle politique de Carthage qui seule redonnerait à la France son rôle dans le monde, la mission de créer, à l'écart du conflit des grandes puissances, les liens indispensables entre les vieilles nations industrielles d'Europe et les jeunes Etats du continent africain...

Mais n'allons pas trop loin. Un optimisme excessif serait déraisonnable. Nous l'avons vu : de Gaulle, comme les principaux responsables de la IVe République, a manqué jusqu'à présent toutes ses négociations. Va-t-il, cette fois, instruit par tant d'échecs, poussé par l'opinion, et grâce à ce qui semble bien être une sage préparation diplomatique, réussir avec Bourguiba ? Ce n'est pas impossible.

ON est tenté de retenir son souffle tant les jours qui viennent sont chargés à la fois d'espérance et de danger. Mais on est en droit, pour finir, de garder à l'esprit une image profondément réconfortante : après sept années de guerre d'Indochine, sept années de guerre d'Algérie, après Haïphong, Oued Zem, Sakhiet, le 13 Mai, Melun, après une série presque ininterrompue de fautes, de mensonges et de crimes de la part du pouvoir, on voit que la nature de la France, son passé, sa culture, sa richesse humaine, son originalité profonde, ce qu'on peut appeler, en somme, son génie, est tel que rien pourtant n'est tout à fait perdu. Bourguiba, formé par la France, persécuté par la France, remis enfin par elle sur l'orbite de son destin, en est le symbole.

Saluons la chance nouvelle que l'Histoire nous offre ; mais traitons-la avec une vigilance et des précautions infinies. Elle est inespérée — et terriblement fragile.

J.-J. S.-S.

(A. F. P.)

M. AGAY (A GAUCHE) AU MOMENT DE SON ARRESTATION.
Les cellules sont en place.

ULTRAS

La nouvelle tactique

● ***Le nouveau plan des « plastiqueurs » et des « maquisards de l'Algérie française ».***

LE dossier de l'affaire Popie a été confié à un juge d'instruction. L'enquête ne se poursuit donc plus que sur commissions rogatoires. Pourquoi ? C'est la question que se posent à Alger les amis de l'avocat assassiné sur l'ordre des activistes. Il était en effet facile, comme cela se fait dans des dizaines d'enquêtes à Alger (intéressant, il est vrai, des musulmans ou des Européens soupçonnés de collusion avec le F.L.N.), d'assigner à résidence, pour quelques jours, dans les locaux de la police, Thibaut et Agay, les deux intermédiaires du crime, et de poursuivre, dans la foulée, les investigations qui doivent démasquer la « chaîne de responsabilités ».

Aurait-on renoncé à aller plus loin ? Le ministère de la Justice affirme officieusement qu'il n'en est rien et que toute la lumière sera faite. Mais les réticences, les oppositions déjà sensibles au début de l'affaire — à tel point qu'un haut fonctionnaire dut menacer de donner sa démission — se sont accentuées d'une manière considérable depuis que des personnalités politiques ou des militaires risquent d'être mis en cause.

Avec nous...

Les résistances sont d'abord venues du ministère de la Défense nationale. Déjà, il y a plus d'un an, quand Me Popie avait confié au cabinet du garde des Sceaux quelques-uns des dossiers concernant M. Lagaillarde, l'intervention expresse de M. Guillaumat, alors ministre des Armées, eut pour conséquences de laisser les choses en l'état. Aujourd'hui, on apprend que, contrairement à ce qui a été affirmé, un des assassins de Pierre Popie a été arrêté en France métropolitaine, plus exactement à Strasbourg, alors que sa position vis-à-vis des autorités militaires était parfaitement régulière. C'est-à-dire qu'il n'était nullement « absent sans permission », comme on l'a prétendu.

A Alger, cependant, les autorités civiles continuent à accorder une grande importance à l'enquête sur le meurtre de l'avocat algérois. En effet, les responsables se sont aperçus qu'ils tenaient pour la première fois, au grand jour, les fils conducteurs d'un des réseaux activistes clandestins en liaison directe avec les « plastiqueurs » et les « maquis Algérie française », au moment où l'activité de ces derniers pose un problème de sécurité de première urgence.

Une quarantaine d'attentats au plastic se sont succédé à Alger depuis trois semaines, parfois à la cadence de trois par jour. A Paris, l'immeuble du « Monde » a été endommagé par l'explosion d'une charge de plastic. Au même moment, des tracts et des rumeurs persistantes faisaient état de l'existence de maquis européens organisés.

Cette semaine, un ancien officier S.A.S., M. André de Montperroux, installé justement dans la région d'Orléansville, a fait diffuser un tract portant en en-tête « P.C. Djebel maquis ». Il y annonce que « la légalité ayant été écrasée, le signataire de ces lignes a décidé de la rétablir du côté de l'honneur » et invite l'armée combattante à rejoindre ses rangs...

Et on apprenait au même moment qu'un second maquis existe dans la région de Tiaret, sous la direction d'un certain capitaine Fuètre, lui aussi ancien officier S.A.S. Neuf officiers, dont un lieutenant-colonel, seraient passés dans l'illégalité. Enfin, les groupes d'extrême-droite métropolitains ou réfugiés d'Afrique du Nord installés en France font également parler d'eux. Il y a quelques jours, la police a découvert à Clermont-Ferrand une importante affaire de dépôts d'armes sur laquelle la plus grande discrétion a été observée.

Que veulent donc les activistes ? La plupart d'entre eux ont abandonné l'idée de rallier la France à leurs plans, ou même de contraindre directement l'armée de les soutenir en tant que tels. Leurs objectifs sont strictement, ou presque, « algériens ». Leur raisonnement est à peu près le suivant : « *Puisque la France brade et abandonne l'Algérie, nous allons montrer au F.L.N. qu'il doit compter avec nous, qu'il ne sert à rien de négocier* seulement *avec Paris, que la paix en Algérie passe par une entente avec nous et nous seuls...* »

Un milliard

M. Perez, un des accusés des barricades, l'avait déclaré ouvertement en s'expliquant sur l'organisation des commandos armés du F.N.F. : « *Ils n'étaient pas dirigés contre la France ou pour un coup d'Etat, mais nous les avions créés pour le jour où le F.L.N. aurait prétendu gouverner l'Algérie. Selon les méthodes révolutionnaires, il fallait que nous nous préparions à cette lutte...* » Ce sont ces cellules qui sont en place et qui sont passées à l'action dans les villes.

Parallèlement à la mise sur pied des réseaux, le comité clandestin du F.A.F., dissous après les événements de décembre et refondu avec certaines autres tendances activistes, a créé à Paris un véritable service social particulier qui prend en charge les expulsés, s'occupe en Algérie des familles des militants arrêtés, couvre les frais d'avocat, trouve du travail à certains de ses membres, etc. Les fonds ne manquent pas. Le F.A.F. disposait en décembre d'une masse de manœuvre évaluée à plus d'un milliard d'anciens francs.

Pour peu que les plans des ultras réussissent — la quasi-totalité de la population européenne est fortement armée — ils risquent de créer en Algérie une situation anarchique au moment où s'engagent à Paris des conversations délicates.

C'est pourquoi il est incompréhensible que l'affaire Popie soit instruite dans des conditions telles qu'on peut craindre de la voir s'enliser. Les assassins de l'avocat, les plastiqueurs, les nouveaux « maquisards » sont liés. Si on fait la lumière sur l'un des aspects du complot, tous ses auteurs seront, d'un coup, démasqués. Est-ce pour cela qu'on tergiverse ?

CLAUDE KRIEF.

(AGIP.)

MM. JACQUES CHABAN-DELMAS ET ROGER FREY.
Des candidatures discrètes.

PARTIS

L'U.N.R. prend date

● ***En deux ans, l'U.N.R. a beaucoup évolué. « Parti du pouvoir », elle en revendique aujourd'hui tous les avantages.***

DIMANCHE, au cours d'une réunion publique de l'Union Démocratique du Travail (Gaullistes de gauche), le général Billotte a déclaré : « *Si l'U.D.T. se félicite de l'inspiration donnée par le général de Gaulle à la politique internationale de la France,*

L'AVENIR DANS LES CARTES

1, 2, 3, 4, 5... CARTE DE VISITE : ***quelqu'un qui me veut du bien... 1, 2, 3, 4, 5...*** **CARTES DU F.L.N. ET DU F.A.F. :** ***un choix délicat... 1, 2, 3, 4, 5...*** **CARTE GEOLOGIQUE :** ***de l'argent... 1, 2, 3, 4, 5...*** **CARTE POSTALE :** ***un homme brun qui m'est hostile... 1, 2, 3, 4, 5...*** **CARTE D'ETAT-MAJOR :** ***des militaires... 1, 2, 3, 4, 5...*** **CARTE DU MONDE :** ***les choses étant ce qu'elles sont... 1, 2, 3, 4, 5...*** **CARTE BLANCHE :** ***que faire ?***

elle estime que cette politique n'est pas heureusement mise en application par l'actuel appareil de gouvernement. La solution du problème algérien, notamment, peut en être retardée, sinon empêchée. »

Ces craintes étaient exprimées au moment même où les relations entre l'Elysée et le cabinet du Premier ministre, M. Michel Debré, paraissaient le plus tendues.

M. Debré, en effet, bronche devant les perspectives d'une négociation. Son entrevue avec M. Masmoudi la semaine dernière a été orageuse et on dit dans son entourage qu'il n'est absolument pas d'accord pour que cessent les exécutions de condamnés à mort musulmans. Cette obstruction du chef de l'Exécutif a été contournée par le général de Gaulle puisque le dossier des pourparlers est, en fait, confié à M. Joxe, ministre chargé des Affaires algériennes. Mais on se demande — même à l'Elysée — si M. Debré ne prépare pas un éclat au cas où les négociations progresseraient favorablement.

En réalité, c'est la position de l'U.N.R. tout entière qui est en jeu dans ce conflit, comme l'ont très bien compris les gaullistes de gauche. Que veut, en fait, l'U.N.R. ?

Depuis deux ans, les dirigeants de l'U.N.R. ont eu la révélation de ce que pouvait être un « parti du pouvoir » et ils se souviennent de la prophétie faite par M. Chaban-Delmas à la veille des élections de 1958 :

« L'U.N.R. doit être à la Ve République ce que le parti radical a été aux bonnes années de la IIIe : le parti qui, pouvant gouverner à droite ou à gauche, assure l'équilibre, le parti du pouvoir. »

De plus en plus, l'U.N.R. s'efforce de donner l'impression qu'elle constitue l'assise du régime et que c'est par elle qu'on obtient le plus facilement un mandat électoral, un poste administratif, une décoration. Elle est bien placée pour jouer ce rôle dans la mesure où elle ne ressemble plus à l'U.N.R. de 1958. MM. Soustelle, Delbecque, Biaggi, Arrighi, Thomazo et beaucoup d'autres ont été éliminés. Leur départ n'a provoqué que très peu de défections chez les militants — dont le nombre est estimé à 200 000 — même dans les fédérations « ultras » du Nord, du Rhône, de la Haute-Garonne et des Basses-Pyrénées.

(A.F.P.)

M. JACQUES RICHARD.
Jusqu'en mars seulement.

Les grandes manœuvres

Les 212 députés et 42 sénateurs du groupe parlementaire U.N.R. ont respecté (à de rares exceptions près, aussitôt sanctionnées) une rigoureuse discipline de vote. Entre des votes impopulaires bénis par le chef de l'Etat et des votes démagogiques, ils ont compris que leur intérêt était de choisir les premiers. La composition du groupe (moyenne d'âge : 44 ans) donne une image fidèle de la « base » du parti : une trentaine de médecins ou pharmaciens, des groupes à peu près égaux de 20 à 25 fonctionnaires moyens ou supérieurs, commerçants, avocats, industriels, exploitants agricoles, ingénieurs ou techniciens, et une dizaine seulement d'ouvriers ou employés. Il s'agit donc bien d'un parti de notables.

Quant à la machinerie du parti, elle est très au point. Le Comité central, composé de membres désignés par les Unions départementales (dont la moitié sont des parlementaires) et de membres de droit (ministres, présidents d'Assemblée, présidents de groupe) élit le secrétaire général, distribue les investitures électorales et a tous les pouvoirs disciplinaires. M. Soustelle lui-même n'a pu lui résister. Les membres du Comité central sont élus chaque année par les « assises » du parti mais les « mandataires » à ces assises sont désignés par les comités locaux qui ont dû recevoir eux-mêmes l'investiture du Comité central. Le système fonctionne donc en circuit fermé.

Dans cette habile construction, le secrétaire général peut jouer un rôle très important. M. Roger Frey a occupé ce poste en 1958, et c'est en grande partie à lui que l'U.N.R. doit son organisation actuelle. A son entrée dans le gouvernement Debré (le général de Gaulle s'opposant au cumul des fonctions), il a été remplacé par M. Albin Chalandon. Celui-ci a cédé la place à son tour à M. Jacques Richard, sénateur de Seine-et-Oise, homme effacé qui ne semble pas avoir assez d'envergure pour engager l'U.N.R. dans sa nouvelle voie et dont le remplacement paraît probable aux assises de mars prochain.

Pour l'instant, les grandes manœuvres de l'U.N.R. se développent dans plusieurs directions. Il y a d'abord la conquête de nouveaux portefeuilles ministériels. L'U.N.R. se plaint d'être

→

PLACEMENT
SÉCURITÉ
UN
APPARTEMENT
LAFONT ET Cie
91 Bd. HAUSSMANN - PARIS 8e - ANJ. 17-10+

POLITIQUE

● Le général de Gaulle à M. MASMOUDI, mardi dernier : « Cette fois, laissons la presse de côté, voulez-vous ? C'est trop grave. »

● Le nombre des SAISIES est passé, entre 1959 et 1960, en métropole, de 0 à 15 pour les quotidiens, de 11 à 30 pour les hebdomadaires et de 0 à 8 pour les mensuels ; en Algérie, de 0 à 26, de 11 à 35 et de 4 à 11.

● Attaques répétées des « gaullistes de gauche » contre l'U.N.R. : M. DEBU-BRIDEL écrit des députés U.N.R. qu'il y a en chacun d'eux un « Soustelle qui sommeille ».

● M. SOUSTELLE réunira le 22 avril la « convention nationale » de son parti, le Regroupement national. Il sera sans doute élu président et M. DELBECQUE, secrétaire général.

● Le président BOURGUIBA, comme on lui disait qu'un ministre marocain l'avait accusé d'être un « suiveur » des Etats-Unis : « D'abord, il vaut mieux suivre un grand pays qu'un petit, même africain. Et puis, je ne suis pas un suiveur : c'est moi qui suis suivi. »

● M. GEORGES BIDAULT envisage de dissoudre la Démocratie chrétienne et de conseiller à ses rares adhérents de rallier le Regroupement national.

● Nouvelle étape (déjà annoncée par « L'Express ») de la réorganisation de la DÉFENSE NATIONALE : suppression des trois délégués généraux à l'Armée, à la Marine et à l'Aviation (leurs pouvoirs passeront aux trois chefs d'état-major), un seul « délégué général » à l'Armement.

● Au moment où M. LUCIEN PAYE, ancien recteur à l'Université de Dakar, directeur général des programmes scolaires, prend ses fonctions de ministre de l'Education nationale, l'enseignement public se trouve menacé, d'ici un mois, d'une grève générale des instituteurs. Une seconde série de grèves tournantes, d'une demi-journée à une journée, commence vendredi, et dès à présent le S.N.I. envisage un arrêt généralisé et prolongé du travail au cas où le gouvernement donnerait suite à son projet de revalorisation des seuls traitements terminaux.

● M. GUY MOLLET à M. Masmoudi : « Si je n'avais pas arrêté Ben Bella, il serait peut-être mort aujourd'hui. » M. Masmoudi : « En somme, vous l'avez sauvé. ». M. Guy Mollet, très sérieusement: « Peut-être, peut-être... »

● M. SEKOU TOURÉ à M. Bourguiba : « Nous sommes d'accord : les Marocains traitent les Mauritaniens comme des impérialistes. Mais, objectivement, le Maroc est plus utile que la Mauritanie à la lutte anticolonialiste. Donc, nous soutenons le Maroc. »

→ insuffisamment représentée au gouvernement et surtout, comme l'écrit « L'Espoir des Travailleurs », organe de « L'Action ouvrière et professionnelle » issue des anciennes équipes ouvrières du R.P.F., « de ne détenir aucun des postes-clefs de la vie économique du pays » permettant d'animer « l'action d'envergure que souhaitent les instances et les militants du parti ». Cette revendication ne traduit pas seulement le désir de voir remplacer MM. Baumgartner et Giscard d'Estaing (accusés de poursuivre la politique de M. Pinay) par deux membres de l'U.N.R., MM. Albin Chalandon et Marc Jacquet. Elle s'explique aussi par le souci des dirigeants du parti de contenter leur « base populaire », représentée par les quelques milliers de militants de « L'Action ouvrière ». L'U.N.R. n'oublie pas non plus qu'elle a attiré aux élections de 1958 plus d'un million de voix « de gauche », et c'est pourquoi elle s'efforce, sous l'impulsion de M. Chalandon, de bâtir une doctrine économique — seul domaine que le général de Gaulle ne se soit pas réservé et où la discussion soit donc possible.

Une affaire enterrée

Parallèlement à cette offensive — jusqu'ici infructueuse — en direction des portefeuilles économiques, des efforts sont faits pour la conquête du ministère de l'Intérieur. Les dirigeants de l'U.N.R. reprochent au ministre actuel, M. Pierre Chatenet, de répondre à toutes leurs sollicitations *« qu'il n'est pas là pour faire de la politique »*. *« Les démarches faites au ministère de l'Intérieur,* a dit M. Roger Frey, *aboutissent toujours lorsqu'elles viennent d'un Indépendant, d'un M.R.P. ou, mieux encore, d'un Socialiste. Mais un U.N.R. n'obtient jamais rien. »*

M. Chaban-Delmas a poussé la candidature de M. Frey et, en second, celle de M. Maurice-Bokanowski. Mais le général de Gaulle juge le premier trop mondain et le second un peu dilettante. De toute façon, l'affaire fut enterrée dès le lendemain du référendum, les résultats de la consultation ayant racheté M. Chatenet de la « mollesse » que le général de Gaulle lui reprochait depuis un an.

La succession

M. Roger Frey est alors passé à l'attaque dans une autre direction : il expliqua au général de Gaulle qu'il fallait profiter du raz-de-marée des « oui » pour faire de nouvelles élections. Le président de la République s'est contenté de répondre que le référendum avait pour but de l'aider dans sa politique algérienne et non de permettre à l'U.N.R. de conquérir quelques sièges supplémentaires.

A peine M. Frey avait-il remis son projet en poche que M. Chaban-Delmas suggérait au chef de l'Etat le lancement d'une campagne pour la réforme des institutions. Le général de Gaulle, on le sait, se soucie peu des textes. Ce qu'il veut, c'est gouverner lui-même, sans l'écran d'un chef de gouvernement, et assurer sa succession. Sur ces idées simples, l'équipe Chaban-Delmas-Frey-Chalandon a établi un projet de régime présidentiel, puis elle a fait courir le bruit que le président de la République soumettrait la révision au pays par référendum avant la fin de l'année.

A l'U.N.R., on sait que le général de Gaulle ne supporte pas l'idée de voir M. Antoine Pinay lui succéder — ce qui paraît inévitable étant donné la composition du collège électoral chargé d'élire le président de la République. Dans ces conditions, pourquoi ne pas créer une vice-présidence dont le titulaire, comme aux Etats-Unis, prendrait automatiquement la place du président en cas de vacance avant l'expiration du mandat ? M. Chaban-Delmas a déjà discrètement posé sa candidature à cette nouvelle fonction.

En fait, ces ambitions et ces projets ne se réaliseront pas avant que l'affaire algérienne ne prenne un nouvel aspect. Mais il est significatif que, des gaullistes de gauche aux leaders de l'U.N.R., chacun se hâte aujourd'hui de prendre date. Entre les partisans du général de Gaulle, la lutte décisive pour le partage du pouvoir — et pour la succession — est déjà engagée.

THOMAS LENOIR.

DÈS LE 1ER MARS

Pan American :

Nouveau service Jet quotidien Paris - New York

VOL 119 – DÉPART 10h30

Pour le retour, inauguration d'un vol de jour Jet Clipper* : départ New York 9h45

ALLER		RETOUR	
VOL 119		VOL 118	
Paris 10h30	New York 12h30	New York 9h45	Paris 22h45
VOL 115		VOL 114	
Paris 13h30	New York 15h30	New York 19h30	Paris 8h30

(HEURES LOCALES)

A partir du 1er mars Pan American assure chaque jour deux services Jet Clippers à destination de New York, avec déjeuner à bord. En ajoutant un vol de jour New York-Paris à son vol de nuit déjà existant, Pan American vous permet de voyager de jour ou de nuit, à votre gré. Sur tous ces vols Jet Clippers vous avez le choix entre le service de Première Classe Président Spécial et les tarifs Économie " Rainbow ".

Confort, Service, Régularité... bénéficiez de l'inestimable expérience Pan American dans tous les domaines.

Pour tous renseignements et réservations, consultez votre Agent de Voyages ou Pan American. A Paris : 138 Champs-Elysées et 1 rue Scribe. BAL 92-00. A Nice : Hôtel Négresco Tél. 88-53-84.

PAN AMERICAN

LA COMPAGNIE AÉRIENNE LA PLUS EXPÉRIMENTÉE DU MONDE

*Marque déposée

FABRIQUE DE

BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES
POUR MONTRES

*

J. CHATENOUD ET Cie

ANNECY (France)
Téléphone : 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76

*

Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

(G. Ménager.)

LE PRÉSIDENT BOURGUIBA ET M. MASMOUDI A ZURICH.
Le risque n'est plus pour la Tunisie.

LA RENCONTRE

Le nouveau pari de Bourguiba

● ***Bourguiba face à de Gaulle, tout le monde connaît l'enjeu de la rencontre. Jean Daniel en examine ici les risques et les chances.***

ET *maintenant*, a dit le général de Gaulle à M. Masmoudi mardi matin, *j'attends le président Bourguiba. Maintenant*, c'est-à-dire : puisque toutes les assurances sont désormais données. Le « climat » est créé et le terrain largement déblayé.

M. Bourguiba arrive en effet à Paris bien plus fort que s'il avait immédiatement accédé au désir du général de Gaulle. Pendant les trois semaines qui ont séparé l'invitation de l'arrivée, ses proches collaborateurs ont réussi à réduire considérablement les risques que comportait, à leurs yeux, le voyage à Paris — ces mêmes risques qui avaient, il y a deux ans, découragé le roi Mohammed V.

Que réclamaient, en gros, les Tunisiens ? Simplement que l'arrivée de M. Bourguiba coïncidât avec une entrée de la France et du F.L.N. dans un processus de négociation. C'est par une France en train de faire la paix que le chef d'Etat maghrébin voulait être accueilli et non par le responsable d'une guerre coloniale. Tel est l'esprit qui a présidé à toutes les revendications tunisiennes, et d'où découlent de véritables préalables.

Très vite, il a été admis que les entretiens auraient l'Algérie pour sujet principal. M. Masmoudi, en complet accord sur ce point avec ses interlocuteurs français, a cessé — dès le lendemain du premier entretien — de prendre la précaution de parler du contentieux franco-tunisien ou du « tour d'horizon » habituel aux chefs d'Etat. Dans toutes ses déclarations publiques, il a exclusivement consacré ses commentaires au rapprochement de la France et du F.L.N. On sait aussi que le principe du rapprochement de Paris de M. Ben Bella et de ses compagnons a été formellement admis ; comme ont été décidés l'arrêt des exécutions des condamnés à mort et la libération progressive des internés algériens dans les camps de regroupement.

Si les mesures concernant M. Ben Bella devaient connaître quelque retard, ce serait, avec l'accord tunisien, pour ménager la susceptibilité marocaine. Les Tunisiens se sont d'ailleurs donné le luxe de demander que M. Ben Bella soit remis au roi Mohammed V dont il était l'hôte au moment de la capture de son avion (1).

Sur tous ces points, donc, M. Bourguiba pourra se dire qu'il a eu satisfaction. Mais est-ce suffisant ? Certainement pas à ses yeux ni aux yeux de ceux qui guettent son échec. Après tout, le général de Gaulle peut très bien — il l'a déjà fait — prendre des mesures « généreuses » qui ne l'engagent pas politiquement. En ce cas, M. Bourguiba aurait l'air de cautionner une volonté de ne pas négocier dissimulée sous un libéralisme manœuvrier.

Les Algériens du F.L.N. ont d'ailleurs immédiatement réagi à Tunis. Ils ont dit, avec netteté, que la libération de Ben Bella n'était pas pour eux un préalable, qu'ils n'en avaient jamais fait une condition à la négociation directe, et que l'obtention de cette libération ne devait pas faire oublier l'objectif essentiel de leur combat : un tête-à-tête avec les Français pour négocier. C'était une manière de sous-estimer par avance les éventuels résultats de la rencontre de Gaulle-Bourguiba et de déjouer les calculs possibles de la France.

Hors de danger

M. Masmoudi n'avait pas besoin de cet avertissement pour avoir une telle préoccupation à l'esprit. Au cours de l'entretien du 8 février, le général de Gaulle lui avait d'ailleurs donné les preuves que la F. ance était décidée à en tenir compte. Les preuves ? Deux, surtout, à vrai dire. La première, c'est que, par trois fois, de Gaulle convint que le F.L.N. représentait les neuf dixièmes de la population algérienne et que, par suite, il fallait bien traiter avec lui. La seconde, c'est la passion avec laquelle de Gaulle a parlé de Melun : *« Il n'y a pas eu de Melun »*, a dit le général en haussant le ton pour la première fois.

Il n'y a pas eu de Melun, donc pas d'échec de Melun. Moi, de Gaulle, je n'ai pas pu échouer, puisqu'on n'a pas parlé du fond du problème. Pendant tout ce temps, M. Masmoudi devait retirer l'impression que le général voulait à tout prix éviter un nouvel échec. Il s'est dit alors : « Voilà le véritable objectif de la rencontre. Un Melun au sommet. » Dès le 9 février, il devait en entretenir plusieurs ministres français. Au second entretien du 21 février, non seulement M. Masmoudi obtenait du général que ce dernier étudie avec Bourguiba la procédure d'un futur tête-à-tête avec le F.L.N., mais qu'il informe le chef tunisien de la date des négociations. *Entre-*

→

(1) Lire en pages 11, 12 l'article de P.-M. de La Gorce.

HERTZ
l'organisation de location de voitures
la plus perfectionnée du monde,
vous offre :
L'assurance gratuite conducteur, famille, passagers
Une flotte de voitures dernier modèle
Un service international de réservation
Réservez votre voiture de Tourisme à :
Paris : 43, rue Bayen, ETO 65-75 - 48 bis, rue Custine, ORN 15-63
Nice . Le California Park, Prom. des Anglais, tél. 667-01
Bordeaux : 165, rue Croix de Seguey, tél. 48-50-45
Aéroports : Orly - Le Bourget - Nice - Bordeaux-Mérignac - Lyon - Bastia et dans les principales villes de France.
Service HERTZ avec chauffeur : PAS 75-15
d H 16
Louez donc HERTZ dans votre ville.

LE NUMERO 30
(mars)
des
Cahiers de la République
sera en vente à partir
du mercredi 1er mars
Au sommaire :
● Parti et discipline
par André PHILIP
● Les garanties pour les Français d'Algérie
par Louis PERILLIER
● J. F. Kennedy et la crise de perplexité
par Stanley HOFFMANN
Le n° 3,50 NF - Abonnement 36 NF
Les CAHIERS de la REPUBLIQUE
8, rue Henner - PIG. 39-76
C.C.P. Paris 13.693.09

temps, les pourparlers secrets auraient eu lieu. En sortant de l'Elysée, M. Masmoudi était radieux : son Président était hors de danger.

Il pouvait enfin respirer. Car, malgré l'optimisme qu'il se fait une discipline d'afficher, malgré le « gaullisme » qu'on lui prête comme pour l'en accuser, il était seul à savoir qu'il revenait de loin. Sans doute avait-il appris que plusieurs chefs d'Etat de la Communauté avaient fait part au général de Gaulle des espérances qu'ils mettaient dans le voyage de Bourguiba. Sans doute aussi lui avait-on affirmé qu'à New York et à Paris les représentants de l'Angleterre et des Etats-Unis avaient adjuré la France de ne pas compromettre Bourguiba « l'Occidental » dans un échec qui discréditerait l'Occident. Mais, connaissant bien de Gaulle, il était sceptique sur l'efficacité de telles interventions. Or, entre les deux visites à de Gaulle, il avait joué à Tunis avec les Algériens une partie extrêmement serrée.

Le feu vert de Nasser

Par deux fois, Masmoudi rencontra les ministres et le président du G.P.R.A. La première fois, ce fut uniquement pour leur raconter, détail par détail, son entretien du 8 février avec de Gaulle. Ses auditeurs, passionnés, ne l'interrompirent qu'une seule fois : Ferhat Abbas, les bras au ciel, clamait sa stupéfaction devant la version de Melun — estimée *sincère* et complètement inexacte — donnée par de Gaulle. A la fin de son exposé, les Algériens demandèrent ses opinions personnelles à M. Masmoudi. Ce dernier refusa : *« Je n'ai aucun jugement à formuler. C'est à vous seuls de décider. »*

Trois jours après, seconde rencontre. Au cours de la première, chez Ferhat Abbas, les Tunisiens étaient d'un côté d'une table et les Algériens de l'autre. Cette fois, au siège du Néo-Destour, Masmoudi était invité à se placer entre Ferhat Abbas et Ahmed Francis. Yazid se souvenait qu'il avait connu Masmoudi à Paris et évoquait des souvenirs. Plus tard, Boumendjel, massif et subtil — le Masmoudi algérien — déclarait qu'il n'aurait pas fait mieux que son confrère. La fraternité maghrébine se retrouvait complète après des malentendus qui faillirent tourner à la crise.

Pendant ce temps, le vice-président du G.P.R.A., M. Belkacem Krim, était, lui, au Caire. A-t-il rencontré un diplomate français à l'une des étapes de son retour ? Ce n'est pas impossible. En tout cas, il a rapporté à Tunis quelque chose d'au moins aussi important pour tout le monde : le feu vert de Nasser. Chaque fois qu'un événement sérieux a eu lieu du point de vue du G.P.R.A., Belkacem Krim a fait un voyage au Caire. Il est le mieux placé pour consulter — ou pour convaincre — Nasser. Cette fois-ci, c'était plus important que d'habitude puisqu'il s'agissait de Bourguiba. Mais le vice-président du G.P.R.A. a constaté un changement sensible dans l'orientation générale de la R.A.U. On en voit les effets avec le dernier vote sur le Congo au Conseil de Sécurité. La R.A.U. s'est séparée de l'Union soviétique.

Un minimum commun

D'autre part, les Algériens se sont juré de faire coïncider la négociation avec la réconciliation Nasser-Bourguiba : ce serait trop facile pour Nasser que d'introduire au sein du F.L.N. des ferments de division, séparant ceux qui traiteraient avec la France « aidés par Bourguiba », et ceux qui demeureraient intransigeants. Le succès de Belkacem Krim renforce donc indirectement la position de Bourguiba au moment de sa rencontre avec de Gaulle. Mais, en même temps, cela le limite : il représente, à Paris, plus que lui-même, plus que la Tunisie et plus que le F.L.N. Il lui faut plaider pour ce minimum commun sur quoi tous les alliés du G.P.R.A. peuvent s'entendre.

Ce minimum, c'est la négociation directe et immédiate. Et c'est pourquoi Masmoudi a respiré, soulagé, en sortant mardi de l'Elysée. Ou bien elle aura lieu, ou bien Bourguiba, joué, sera contraint de renforcer ses liens avec le G.P.R.A. jusqu'à l'extension du conflit à la Tunisie. Le risque n'est plus pour le chef de l'Etat tunisien. Il existe pour l'Occident.

Cela dit, Bourguiba est-il homme à se laisser enfermer dans un cadre ? Dans les bois de Zurich où je l'ai accompagné pendant l'une des promenades que lui impose son régime, il m'est apparu plus visionnaire et en même temps plus réaliste que jamais. Ce dont il se félicite surtout, c'est évidemment de la confiance à nouveau totale des Algériens. Nous avons parlé du dernier message du G.P.R.A. au sujet du Congo. Le G.P.R.A. a cru devoir immédiatement dénoncer le secrétaire général des Nations Unies, reconnaître le gouver-

PORTRAIT

DE GAULLE ET BOURGUIBA

par ROGER STÉPHANE

Roger Stéphane, qui les a à plusieurs reprises rencontrés, l'un et l'autre, fait ici le portrait comparé, tel qu'il les voit, des deux chefs d'Etat qui vont se trouver face à face pour la première fois.

DE GAULLE-BOURGUIBA : plus que deux présidents de la République en exercice, ce sont deux destins qui vont se confronter à l'heure que Masmoudi a déjà appelée *« l'heure de la vérité »*. Cette confrontation se fera à travers deux tempéraments, et l'on ne peut l'envisager sans quelque appréhension. Le meilleur comme le pire peut en sortir.

Le général de Gaulle a toujours été possédé par une *« certaine idée de la France »*. C'est sur cette idée, fondamentale chez lui, que se greffe, et comme subsidiairement, une certaine conception de son rôle : le général de Gaulle n'a jamais été ambitieux au sens commun du terme, mais depuis longtemps, depuis vingt ans au moins, il a le sentiment d'être prédestiné au gouvernement de la France. Il n'a pas voulu le pouvoir, mais il est le seul, pense-t-il, à avoir une conscience nette et *« impartiale »* des exigences nationales : j'entends par *« impartiale »*, dégagée des doctrines de tous les partis, de toutes les « factions ». Humble devant la France comme le croyant devant Dieu, il se sent inspiré par elle. A la limite, cette prédestination au pouvoir peut lui paraître comme une servitude. La tentation du *« désintéressement »* est constante chez lui. Je n'ai jamais douté de sa sincérité, lorsque évoquant devant moi, en janvier 1958, « La Loi », il me dit : *« Je suis comme ce vieil hobereau d'Italie du Sud, désintéressé. »* Cinq mois plus tard, le pouvoir lui était offert. Il devait à *« son idée de la France »* de l'accepter.

Des despotes libéraux

Le président Bourguiba est apparu dans une Tunisie léthargique. La régence somnolait sous des beys protégés. La Tunisie n'était presque plus qu'une expression géographique ; il lui manquait un peuple, un sens national, une vocation. Avec le président Bourguiba, elle a trouvé un homme qui l'exalte au-dessus d'elle-même. Ce n'est pas la petite Tunisie qui compte à l'O.N.U., c'est le pays de Bourguiba. Celui-ci s'est imposé à ses compatriotes dans la mesure où il leur créa un instrument politique : le Néo-Destour, une doctrine : le bourguibisme, c'est-à-dire la recherche de l'indépendance à travers le pragmatisme.

Ce mélange de raideur et de souplesse, nous le rencontrons dans le comportement du général de Gaulle qui sait aussi bien contourner l'obstacle que l'affronter. De Gaulle sut composer avec Giraud et avec Salan avant que de les éliminer, comme Bourguiba collabora avec le Bey et Tahar Ben Amar. L'un et l'autre eurent à lutter contre leurs ultras : Soustelle et Salah Ben Youssef. L'un et l'autre eurent à souffrir de gens pressés qui leur reprochaient des tergiversations ou des temporisations.

C'est d'exil que l'un et l'autre animèrent leur pays. C'est de Londres que le général de Gaulle insuffla à la France la certitude de sa victoire. C'est derrière les barreaux de nos prisons que M. Bourguiba fit du Néo-Destour une force politique avec laquelle la France ne tarda pas à devoir composer. Le président Bourguiba prit complètement le pouvoir dans son pays le 25 juin 1957, cinq jours exactement après avoir lancé le projet d'une communauté franco-nord-africaine et proclamé que le général de Gaulle était l'homme le plus qualifié pour la faire aboutir. Le général de Gaulle revint « aux affaires » moins d'un an après.

Ils ont tous les deux une même conception du pouvoir : ni démocratique ni tyrannique. Ils ne sont pas démocrates dans la mesure où ils mésestiment les *« corps intermédiaires »*, les partis, les syndicats, les Parlements et ils ne sont pas tyranniques dans la mesure où ils se gardent de toute atteinte sérieuse aux libertés fondamentales. Ce sont des despotes libéraux.

Le général de Gaulle est venu à la politique au-delà d'une formation militaire et s'est plié sans trop rechigner aux nécessités de la chose publique. Le président Bourguiba a, au contraire, une formation de radical-socialiste français. C'est par l'exercice du pouvoir qu'il a découvert les secrets de la raison d'Etat. Quand un homme politique déplaît à M. Bourguiba, il le met quelques jours en résidence surveillée, avant de l'obliger à rentrer dans son gouvernement. Détrôné, le Bey de Tunis est aujourd'hui en liberté à Tunis. Le général de Gaulle laisse ses adversaires s'égosiller et aucun dirigeant de la Quatrième République ne peut se plaindre de quelque mauvais traitement que ce soit. Pour l'un comme pour l'autre, l'immédiat passé de leur pays est sans importance à côté du présent et des promesses de l'avenir.

Un sens de la distance

L'un et l'autre accordent une priorité absolue aux problèmes nationaux sur les problèmes économiques : *« Entre les pays d'abord préoccupés d'ambition nationale et ceux qui ne pensent qu'au niveau de vie,* me disait en substance le général, *ce sont toujours les premiers qui l'emportent. »* Le président Bourguiba ne s'intéressait pas aux questions que je lui posais en octobre 1954 sur l'orientation économique qu'il comptait imprimer à son pays : *« Nous verrons cela après l'indépendance »*, répondait-il.

Il y a chez le général de Gaulle un sens de la distance, une forme d'humour qui tempèrent heureusement la hauteur de ses gestes. Certes, dans les moments mêmes où il donne le plus l'impression d'être *hors de lui*, le président Bourguiba sait très bien jusqu'où il peut aller trop loin.

Mais ce qui importe, pour l'heure, c'est la faculté de ces deux hommes de dépasser les querelles de procédure par la découverte des vastes perspectives, c'est leur don de distinguer l'extraordinaire de l'impossible.

R. S.

"création" 187 boulevard
jack Romoli
veste, chemise cravate, chaussettes pour 187 NF
187 boulevard Saint-Germain

"tradition" 38 AVENUE
jack Romoli
costume et pardessus pour 380 NF
38 avenue Victor-Hugo

2.200 m2 d'exposition
800 modèles
METAL et BOIS
Meubles AIGLE
51, rue VIVIENNE
PARIS 2e GUT.44.26.
Angle des boulevards
PARKING FACILE
AIGLE
Spécialiste des mobiliers de bureau, AIGLE apporte une solution à chaque problème.
Création nouvelle "AIGLON" ensembles décoratifs et fonctionnels

BONS DU TRÉSOR
vous qui avez des disponibilités
et désirez effectuer un placement commode et avantageux
VOUS AVEZ LE CHOIX :
BONS A 1 ET 2 ANS
UN RENDEMENT IMPORTANT
BONS A INTERET PROGRESSIF
UNE PARFAITE LIQUIDITE

nement de Stanleyville et accuser les forces de l'O.N.U. de complicité dans l'assassinat de Patrice Lumumba. Bourguiba, lui, a violemment dénoncé les assassins, mais s'est gardé de critiquer Hammarskjoeld. Devant les dernières nouvelles, il exulte : « *Vous voyez bien que j'ai eu raison ! La R.A.U. a fait comme moi ! La situation internationale impose un compromis sur le Congo, c'est très clair. Et pourtant, je comprends les Algériens, qui sont forcés de prendre systématiquement les positions les plus hostiles à l'Occident. Qu'est-ce que c'est que l'Occident pour eux ? C'est la guerre. Il paraît que de Gaulle est très préoccupé par les alliances à l'Est du G.P.R.A. Que voulait-il qu'ils fassent d'autre ? Une fois la paix revenue, tout changera, j'en suis complètement convaincu.* »

L'accueil des Parisiens

Pour Bourguiba, c'est à partir de la paix que son tempérament impétueux pourra intervenir. Pas avant. Pour le moment, il accepte et le cadre et les limites de sa mission. Mais il pense à l'avenir et aux problèmes de politique extérieure qui se poseront dans l'Afrique du Nord de demain. Il veut éviter la participation à la guerre froide sous prétexte d'anticolonialisme et il est persuadé qu'il sera suivi par les Algériens alors.

Ce qui devait d'ailleurs le plus intéresser de Gaulle dans l'entretien avec Masmoudi, mardi matin, c'était le récit par le ministre tunisien de l'indignation du G.P.R.A., lorsque ce dernier apprit qu'on estimait à Paris le F.L.N. « lié à l'Union soviétique ». Indignation profonde pour tous ceux qui connaissent les membres du G.P.R.A. Non pas parce qu'il s'agit de l'Union soviétique, mais parce qu'ils s'estiment injuriés dès qu'on croit que leur décision ne dépend pas d'eux seuls.

En tout cas, les dés sont jetés. L'opinion française n'a jamais été mieux informée de l'importance de l'enjeu. Il dépend aussi d'elle que la rencontre Bourguiba-de Gaulle débouche sur la négociation et sur la paix. L'accueil fait par les Parisiens au président Bourguiba peut donner au gouvernement une idée du désir de paix des Français et exercer une pression déterminante. Car il est bien évident que de Gaulle ne peut plus se permettre la moindre maladresse ou le moindre recul : les responsabilités seraient alors trop claires.

JEAN DANIEL.

(Keystone.)

AHMED BEN BELLA EN OCTOBRE 1956.
Au premier et au dernier jour.

(G. Ménager.)

DANS LES RUES DE ZURICH.
« Une fois la paix revenue... »

ALGÉRIE

Le cas Ben Bella

● *Le 22 octobre 1956, deux colonels annonçaient « un coup formidable » : la capture de Ben Bella. Chaque fois, depuis qu'on a parlé de la paix, on a évoqué son nom. Paul-Marie de La Gorce explique ici sa position particulière au sein de la révolution algérienne.*

LE Fort Liedot s'étend à ras de terre, sans étages, en un quadrilatère parfait, au centre de l'île d'Aix. L'océan l'entoure, mais la vue en est masquée par les deux enceintes entre lesquelles se dresse un talus, le chemin de ronde... Tel a été, pendant vingt-quatre mois, l'horizon du plus célèbre des chefs de l'insurrection algérienne, Ahmed Ben Bella.

Les dernières semaines, plusieurs gouvernements ont échangé des notes à propos des prisonniers de l'île d'Aix. Tous les ambassadeurs accrédités, à Tunis, à Rabat, à Paris, en ont longuement parlé dans leurs rapports. Une fois de plus, le sort de Ben Bella a été une donnée majeure dans le déroulement des pourparlers dont dépend la guerre ou la paix en Algérie. En 1959, le roi du Maroc espéra longtemps — avant qu'échoue le projet de sa visite à Paris — la libération de son hôte de 1956. Déjà le transfert de Ben Bella au Fort Liedot avait paru un geste d'apaisement : en novembre, le F.L.N. désigna comme plénipotentiaires les prisonniers de l'île d'Aix. Le général de Gaulle refusa de les considérer comme des négociateurs possibles : « *Bien entendu,* déclara-t-il alors, à Strasbourg, *nous ne pouvons discuter qu'avec les combattants, pas avec ceux qui sont hors de combat.* » L'espoir de négociations s'évanouit après ce refus. Il s'évanouit aussi à Melun. Sur les chances de la paix, pèse encore, apparemment, le poids du « coup formidable » que, le matin du 22 octobre 1956, le colonel Ducourneau et le lieutenant-colonel Granet vinrent proposer à M. Chaussade, secrétaire général du ministère de l'Algérie : le colonel Germain, chef du S.D.E.C.E. à Alger, venait d'annoncer qu'un avion transportant Ben Bella et plusieurs autres dirigeants F.L.N. allait passer à portée des appareils de chasse français ; il était techniquement possible de les capturer. Depuis, le sort de Ben Bella continue d'être l'une des données politiques qui conditionnent l'ouverture de négociations franco-algériennes. Pourquoi ?

Entre guillemets

Pourquoi — puisque Ben Bella et ses amis n'ont jamais cessé de faire savoir que leur position était rigoureusement identique à celle des autres dirigeants du F.L.N. ? Il y a quinze jours encore, l'un de leurs avocats, Mᵉ Chaker, déclarait au retour de l'île d'Aix : « *Ben Bella et ses compagnons ne sont ni plus modérés ni plus extrémistes que leurs collègues du Gouvernement provisoire de la République algérienne : leur position ne saurait différer de celle du G.P.R.A....* »

A ses visiteurs, Ben Bella a répété qu'il ne faut lui prêter aucune déclaration, ni mettre aucun de ses propos « entre guillemets » : prisonnier, il estime devoir se comporter en prisonnier, c'est-à-dire en homme qui n'a la liberté ni de s'exprimer ni d'agir.

S'il en est ainsi, pourquoi est-il si important que Ben Bella prenne part à toutes les décisions du F.L.N. ? Même si l'on fait largement la part à la solidarité entre combattants, aux liens personnels entre les responsables de la révolution algérienne, il faut ad- →

JOIES DE LA VOILE
DU SKI NAUTIQUE ET DE L'EXPLORATION SOUS-MARINE
Des moniteurs qualifiés forment de nouveaux adeptes, perfectionnent les enthousiastes

PAQUES au soleil
Les Iles Baléares (Palma - Ibiza), 15 jours, Paris à Paris......NF. 295.oo
Le Tour d'Espagne en autocar Pullmann (semaine Sainte à Séville), 15 jours, Paris à Paris ....NF. 485.oo
Croisière en Grèce et en Crète (train-bateau), 15 j., Paris-Paris. NF. 745.oo

Logement en bungalows confortables.
Du 1ᵉʳ avril au 1ᵉʳ octobre
Centre de San Antonio-Formentera, dans la petite île d'Ibizia (Baléares), 18 jours, Paris-Paris, dep. NF. 295.oo
Centre de Sipan (Riviera yougoslave), 18 jours, Paris-Paris, dep. NF. 380.oo

Rens. : Club des Argonautes
Lic. Alca 255
122, rue de Provence, Paris-8ᵉ - LAB. 61-96

Pour maintenir l'activité de ses ateliers en cette période de morte-saison
NICOLL
la tradition Anglaise du Vêtement maison de Confiance fondée en 1820
29, RUE TRONCHET
vous offre
à titre exceptionnel
Jusqu'au 25 février
son
COSTUME SUR MESURES
en draperie exclusive
380 NF
commandez-le dès aujourd'hui vous le paierez et le prendrez quand vous voudrez
essayages à votre gré
●
Au Rayon Dame Tailleur Couturier Sur Mesures prix spéciaux

mettre qu'à la position du F.L.N. il y a des raisons politiques profondes.

Ceux qui ont connu Ben Bella avant son arrestation, à l'époque où le siège extérieur du F.L.N. était au Caire, se souviennent qu'il répétait obstinément : *« Je ne suis pas le leader de l'insurrection, personne d'autre ne l'est, le F.L.N. a une direction collective, toutes nos décisions sont collectives. »* A cela, les adversaires français de l'insurrection algérienne, agents des services de renseignements, officiers des bureaux d'action psychologique, porte-parole officiels, etc., répondaient en évoquant — ou en inventant — toutes les causes possibles de divergences entre dirigeants du F.L.N. : conflits de générations, désaccords sur les méthodes, différences ethniques ou sociales.

Neuf inconnus

Depuis 1957 cependant, les dirigeants algériens ont le même souci : conserver leur unité, ne pas tolérer — en tout cas ne pas montrer — la moindre dissidence. Le F.L.N. sait que l'on essaiera toujours de jouer entre ses « tendances » : combattants de l'intérieur contre ceux de l'extérieur, « politiques » contre « militaires », vieux contre jeunes, Kabyles contre Arabes. On a essayé de dresser les hommes des maquis et des O.P.A., venus aux responsabilités principales après de longues années de lutte, contre les « chefs historiques » de l'insurrection, Ben Bella le premier. N'y aurait-il que cette raison, les Algériens tiendraient à ce qu'il soit présent au moment des négociations, comme témoignage de la continuité sans faille de l'insurrection. Ceux qui décidèrent du premier jour de la lutte doivent être présents à son dernier jour.

Ils étaient peu nombreux et tout à fait inconnus, ce 10 juillet 1954, tandis que se préparaient bruyamment les deux congrès contradictoires des partisans et adversaires de Messali Hadj au sein du M.T.L.D. Ce jour-là, dans le secret, vingt-deux hommes étaient réunis, à Alger même, pour entendre Mohamed Boudiaf, retour de Suisse, leur annoncer qu'ils allaient passer à l'action armée.

(A. P.)

LE FORT LIEDOT A L'ILE D'AIX.
« N'y allez pas ! »

Depuis mars, des entretiens réunissaient constamment en Suisse plusieurs jeunes Algériens, parmi lesquels Ben Bella et Boudiaf. Ils furent neuf à prendre la décision capitale : Boudiaf, Belkacem Krim, Mostefa Ben Boulaïd, Diddouche, Ben M'hidi, Aït Ahmed, Bitat Rabah, Khider et Ben Bella lui-même. Aucun des responsables des deux grandes tendances du M.T.L.D., aucun des chefs de l'U.D.M.A., parti de Ferhat Abbas, aucun des personnages connus de la politique algérienne ne prit part à la décision. Aucun, même, ne fut au courant. Le secret était encore total le 10 octobre, quand six hommes (Boudiaf et les cinq responsables des Willayas) se réunirent pour fixer le jour et l'heure de l'insurrection : 1er novembre, 0 heure. Ils se revirent une dernière fois le 25 octobre. Diddouche fut tué le premier, puis ce fut le tour de Ben Boulaïd, après son évasion sensationnelle, Ben M'hidi fut arrêté par les parachutistes à Alger et mourut entre leurs mains. Bitat Rabah est arrêté en février 1955, Ben Bella, Aït Ahmed, Khider et Boudiaf le 22 octobre 1956. Seul, Belkacem Krim remeure libre.

L'organisation spéciale

Tous ces hommes avaient un point commun : ils venaient de l'O.S. (Organisation spéciale) du M.T.L.D., que quelques-uns d'entre eux avaient fondée, parce que, déjà, l'action politique légale leur paraissait sans espoir et la lutte armée inévitable. Très peu d'Algériens pensaient comme eux à cette époque. Mais sept ans d'immobilisme de la politique française allaient tout changer. Les fondateurs de l'O.S. qui s'étaient retrouvés au sein du C. R. U. A. (Comité Révolutionnaire d'Unité et d'Action) allaient trouver dans toute l'Algérie des hommes prêts à les suivre. Dans l'intervalle, ils avaient vécu plusieurs années de clandestinité ou de prison : c'est alors qu'ils ont connu, les premiers, l'expérience révolutionnaire dans laquelle ils allaient entraîner leur peuple.

Ben Bella fut d'abord l'organisateur de l'O.S. en Oranie. Sa province d'origine lui servit de terrain d'essai. (Il est de Marnia, localité proche de la frontière marocaine, où il est né en 1919.) Ce fils d'un commerçant pauvre apprit assez bien le français pour devenir très vite « gradé » dans les chantiers de jeunesse, puis dans l'Armée. Avant de découvrir la révolution, il sut ce qu'était la guerre : au moment de quitter l'uniforme, il était devenu adjudant de Tabors, médaillé militaire, quatre fois cité.

32, rue Sarwat

Les autorités françaises ne le retrouveront que quatre ans plus tard. Une enquête conduite à partir d'un incident fortuit met la police sur la trace d'une « organisation secrète » dont elle ne démontera jamais toutes les articulations. Mais l'O.S. est identifiée comme responsable de l'attaque contre la poste centrale d'Oran, en 1949, origine des premiers fonds qui alimentèrent ses réseaux. Ben Bella, responsable de l'affaire, est arrêté ; il ne devait être jugé (et condamné à mort) que par contumace : avant son procès, il s'évade de la prison de Blida, le 16 mars 1952. L'été suivant, il est au Caire.

Ce qu'il a vécu depuis, des milliers d'Algériens vont le vivre après 1954. Quand il traitera plus tard les problèmes de l'armement, du financement, des faux papiers, du renseignement, des « planques » dans les villes, Ben Bella sait de quoi il s'agit. Son expérience n'est pas celle d'un parlementaire ou d'un chef de parti. C'est celle d'un agitateur clandestin, mêlé à la vie des masses algériennes.

Au Caire, Ben Bella découvre un univers dont il peut comprendre tous les aspects. La révolution égyptienne se réclame, elle aussi, de la lutte contre l'impérialisme, de l'appel aux masses, de l'union étroite du peuple et de l'armée. Très souvent, Ben Bella quitte le 32 rue Sarwat, siège de la Maison du Maghreb, ou l'hôtel Régina où il habite, pour se rendre au bureau du colonel Nasser. Celui-ci a dit à de nombreux visiteurs que Ben Bella était l'un des hommes qui l'avaient le plus frappé. Tous ceux qui l'ont connu au Caire se souviennent de lui comme d'un homme au tempérament optimiste, aimant la vie et ses bons côtés, passionné et passionnant, doué, disent certains, d'un réel « magnétisme ». Il parle alors de l'Algérie comme d'un « Etat prolétaire » dont les masses populaires, ouvrières, paysannes, petites bourgeoises, n'ont accès à aucun privilège économique. Il oppose la situation de son pays à celle des pays colonisés où des bourgeoisies nationales peuvent, pour consolider leurs positions économiques, passer des compromis avec l'Etat colonisateur. Cette conception, il la fait adopter par tous ses camarades, par exemple dans la déclaration du 26 novembre 1955 où *« la délégation algérienne du Front de libération nationale* déclare solennellement *qu'elle constate que les solutions intermédiaires dans les conditions actuelles ne visent qu'à affaiblir le potentiel révolutionnaire du peuple algérien et à mettre dans le jeu de l'impérialisme français certains secteurs de l'opinion algérienne »*...

La revendication totale du droit à l'indépendance, Ben Bella la fait connaître aux mois de juillet, août et septembre 1956 aux représentants de M. Guy Mollet, M. Pierre Commin et M. Pierre Herbaut, à Belgrade et à Rome. Mais, au mois d'octobre, le F.L.N. eut à se prononcer sur la proposition faite par les Marocains et les Tunisiens de tenir une conférence où serait préparée une négociation avec la France. Au Caire, Ben Bella s'entendit conseiller par le colonel Nasser : *« N'y allez pas ! »* Mais il n'était pas « l'homme de Nasser » que décrivaient dans la presse française M. Jacques Soustelle et ses amis. Le droit à l'indépendance n'était pas incompatible, pour lui, avec les étapes, les discussions, les transactions, en un mot avec les négociations. Il décida *« d'y aller »*. Boudiaf, Aït Ahmed et Khider devaient l'accompagner à Rabat. A Madrid, Lacheraf qui avait pris contact à Paris avec le prince Moulay Hassan quelques jours auparavant, se joignit à eux, et le 22 octobre c'était le « coup formidable » de leur capture...

Un « politique »

Aujourd'hui, le prestige de Ben Bella pourrait servir à toute l'équipe des dirigeants du F.L.N. — mais peut-être pas seulement à eux. Une chance existe que des négociations s'engagent enfin. Le G.P.R.A. va devoir faire certains choix décisifs. Comme toujours, Ben Bella sera consulté, ainsi que ses camarades de l'île d'Aix. Mais si les pourparlers aboutissent, il ne s'agira plus seulement de consultations, mais de décisions, aussi bien sur les conditions du cessez-le-feu que sur le passage de l'insurrection a l'action politique, de la lutte clandestine à l'organisation des masses. Celles-ci, depuis le 11 décembre, et malgré les tentatives de reprise en main par l'Armée, sont prêtes, à tout moment, à « descendre dans la rue ».

Pour les dirigeants du F.L.N., l'explosion populaire de décembre a été un formidable atout. Mais elle leur impose maintenant une responsabilité énorme : « l'unité », dont rêvait Ben Bella au moment de déclencher la rébellion, il faudra, pour la maintenir aujourd'hui, toute l'autorité de ceux qui l'ont imposée dans la guerre. Pour le F.L.N. aussi commence une période critique.

Depuis 1954, l'insurrection algérienne a maintenu son exclusive à l'égard des anciens partis, mais elle a accueilli leurs hommes, sans hésitations. Elle a porté l'un d'eux — Ferhat Abbas — à la présidence. Ben Bella avait donné son accord. Il n'a pas changé d'avis : sa relative liberté de mouvement ne sera pas une menace pour la cohésion du F.L.N. au moment même où de cette cohésion dépend en grande partie les garanties d'une négociation sérieuse ; « l'unité » suppose que tous les membres du G.P.R.A. demeurent solidaires.

Du fond de sa cellule, au fort Liedot, Ben Bella écrivait à sa fiancée des lettres pleines d'espoir. Bientôt, sans doute, dans la résidence où il est question de l'assigner, c'est aux décisians politiques qu'il va être affronté. Depuis quatre ans, il s'y prépare. Tous ceux à qui sa correspondance a été communiquée disent qu'il s'attache à la recherche de la solution politique de la guerre avec autant de passion qu'il mettait à l'organisation de la lutte. Si c'est un « militaire » qui a été kidnappé le 22 octobre 1956, c'est un « politique » qui quittera le fort Liedot.

P.-M. DE LA GORCE

ENTRETIEN AVEC MAO

par FRANÇOIS MITTERRAND

Au cours du voyage d'études de trois semaines qu'il vient d'effectuer en Chine, François Mitterrand a pu s'entretenir avec les principaux dirigeants chinois. Il a eu, surtout, la possibilité de converser pendant plus d'une heure et demie avec l'homme qui domine l'histoire chinoise contemporaine : Mao Tsé-toung. Depuis de très longs mois, Mao Tsé-toung n'a pas pris la parole en public et s'est refusé à tout entretien. Il a parlé librement, au cours de sa conversation avec François Mitterrand, de la France, de l'Algérie, de l'Amérique, du Laos, des problèmes économiques et politiques qui se posent à son pays. « L'Express » publie ici en exclusivité le compte rendu de cet entretien. Dans les semaines qui viennent, nous publierons la suite du « Rapport sur la Chine » de François Mitterrand.

(« L'Express ».)

MAO TSÉ-TOUNG AVEC FRANÇOIS MITTERRAND.
« Il paraît qu'on s'intéresse beaucoup à moi parmi les officiers de votre armée ! »

QUAND, le 17 décembre 1958, un communiqué du comité central du parti communiste chinois annonça que Mao Tsé-toung ne serait pas candidat à la présidence de la République pour être *« mieux à même de concentrer son énergie sur les questions concernant l'orientation, la politique et la ligne du parti et de l'Etat — et consacrer plus de temps à des travaux théoriques sur le marxisme-léninisme »* — bref, pour préparer, dans la sérénité de la méditation, les nouvelles étapes de l'édification socialiste, on crut, en Occident, à sa disgrâce. On en supputa les raisons et l'on admit généralement que Mao payait de son effacement l'initiative incroyable d'audace qui avait lancé la Chine, à corps perdu, dans l'expérience des communes populaires rurales. Quatre mois plus tôt, en effet, le gouvernement, sur l'injonction du Parti, avait effacé d'un trait les 780.000 coopératives « de type supérieur » où s'étaient fondues depuis peu les coopératives de production, de distribution, de consommation et de crédit et avait décidé que désormais la cellule de base, dans les régions rurales, serait la commune populaire, où toute frontière était effacée entre les coopératives, les municipalités et les comités et où les activités familiales, politiques, économiques, sociales et culturelles étaient radicalement soumises à la vie collective. 24.000 communes populaires rurales, groupant 500 millions de paysans et d'artisans chinois et couvrant la totalité du territoire à l'exception du Tibet, avaient été aussitôt organisées. Cependant, les inévitables tâtonnements du début avaient alerté le Parti communiste. Sans renoncer pour autant aux structures fondamentales, il dut modérer son élan, rectifier les « malentendus », restituer aux groupes de production (petites unités de travail au sein de la commune) plus d'autonomie, corriger les excès de zèle. Et c'est exactement au moment où ce léger mouvement de repli était exécuté en souplesse que la nouvelle se répandit : Mao Tsé-toung quittait la direction suprême pour se livrer à des études « théoriques ».

Ceux des commentateurs qui n'avaient cessé de prédire l'échec de la commune populaire comme ils avaient naguère, avec leur infaillibilité coutumière, prophétisé la victoire de Tchang Kaï-chek, comme ils signalent périodiquement la tension des relations sino-russes, doutèrent moins que jamais de la justesse de leurs vues. Ils s'apprêtèrent à mettre à jour la hiérarchie du Comité central telle qu'elle semblait s'esquisser au lendemain de l'élévation de Liu Shao-chi au premier poste de l'Etat et de la retraite méditative de l'inspirateur de la Révolution, du stratège de l'armée populaire, du maître à penser de la Chine nouvelle, de Mao enfin, leur vieil ennemi redouté. Mais les mois passèrent. Mao Tsé-toung demeura à la présidence du Parti. Le protocole vétilleux qui, d'année en année, règle l'ordre de préséance des dignitaires du régime aux fêtes nationales célébrées à Pékin devant la Porte de la Paix céleste, ne subit pas le moindre accroc.

La référence majeure

Par ses tournées d'inspection dans les provinces, Mao accrut ses contacts personnels avec les cadres locaux, s'informa des difficultés rencontrées, prit une mesure exacte des chances de réussite d'un nouveau bond en avant. En même temps, l'extraordinaire iconographie qui propose partout et à tout instant au peuple chinois son visage, ses poèmes, ses enseignements, son écriture même, s'amplifia. Le voyageur qui visite aujourd'hui les usines, les chantiers, les expositions permanentes de l'industrie et de l'agriculture, les maisons ouvrières de retraite, les jardins d'enfants, qui va au théâtre, qui se promène tout simplement dans les rues (et s'il entendait la langue chinoise, la radiodiffusion et les haut-parleurs qui s'égosillent du matin au soir jusque dans les champs les plus reculés ajouteraient encore à son obsession) est happé sans relâche par une propagande qui répète à l'envi les directives de Mao Tsé-toung et magnifie sa vie exemplaire. Et si cela ne suffisait pas, les multiples conférences et exposés auxquels il est convié par les fonctionnaires du Parti et les dirigeants de l'administration, les articles qui lui sont traduits (éditoriaux du « Quotidien du Peuple », enquêtes documentaires des magazines, études doctrinales des revues) se chargeraient de lui rappeler la référence majeure du régime : *« La victoire de la guerre révolutionnaire du peuple chinois est la victoire de la pensée de Mao Tsé-toung »* (Maréchal Lin Piao, numéro 5 de la hiérarchie) et *« tous les changements sociaux réalisés l'ont été sous la direction même du camarade Mao Tsé-toung »* (M. Liao Lou-yen).

Sagesse, culture, action

C'est à Hangchow, qui fut à deux reprises capitale de l'Empire, ancienne et charmante ville célèbre par ses temples, ses pagodes, ses tombeaux qui ne comptent plus leurs siècles, et par son lac parsemé d'îles où pavillons, ponts et jardins témoignent jusqu'à l'exubérance du goût patient de la vieille Chine pour discipliner la nature, que Mao Tsé-toung m'a reçu. Quand la voiture qu'il m'avait envoyée s'est arrêtée sous le porche de la grande et simple maison entourée de pelouses et adossée à la montagne où il aime revenir plusieurs fois par an, il s'est aussitôt avancé vers moi, et les saluts d'usage accomplis, m'a conduit dans une pièce rectangulaire d'assez vastes proportions dont l'ameublement indique qu'elle lui sert de cabinet de travail : un meuble-bureau, une lampe à l'abat-jour coiffé d'une étoffe de velours vert pour mieux cerner la lumière, un siège d'osier au large dossier ovale, quelques fauteuils profonds rangés comme il se doit dans un ordre géométrique et habillés de velours vert, réplique des tentures qui cachent les fenêtres, un poste de radio, un poste de télévision, un lampadaire, deux petites tables pour supporter les cendriers et les tasses de thé. Là, il m'a désigné le fauteuil qu'il réserve sans doute à ses visiteurs, s'est assis auprès de moi, a demandé à M. Cheng Ting-ming, professeur à l'Université de Pékin et habile interprète, de prendre place à sa gauche. Et tandis qu'un jeune serveur versait dans nos tasses l'eau chaude sur les feuilles de thé vert, il a décacheté un paquet de cigarettes blondes, m'en a vanté le bon tabac chinois, et n'insistant pas devant mon refus, n'a pas cessé, quant à lui, de fumer avec une visible délectation.

Durant ces préliminaires, j'observais mon hôte illustre. Instinctivement, je comparais cet homme vivant aux représentations multiples de l'imagerie officielle et j'y effectuais des retouches. Je remarquais son beau visage plein que semblent avoir épargné les travaux et les jours. Les paupières mi-closes mais vite levées dès qu'il s'anime, le rire aisé et franc, le large front net de rides ne laissent pas deviner ses soixante-sept ans. Ses amis disent qu'à Hangchow, il y a deux ans, il a une fois encore traversé le Yang-Tsé à la nage — comme il aime à le faire depuis sa jeunesse et l'a chanté dans l'un de ses poèmes. Cependant, le souffle parfois précipité, la légère voussure d'une épaule, la voix douce et basse révèlent une fragilité, trahissent l'effort, peut-être une lassitude physique. Dans son attitude, rien d'autre ne le distingue qu'une extrême courtoisie, une attention éveillée par chaque nuance d'expression, une carrure tranquille. A la manière de tant de ses compatriotes, il rentre presque frileusement ses mains très soignées dans les longues manches de sa veste de coton gris au col fermé qui ne diffère que par la couleur de celle que revêtent, depuis Sun Yat-sen, quelques centaines de millions de Chinois.

Mao n'est pas un dictateur, mais le magistère qu'il exerce lui confère un pouvoir sur son peuple que ne possédèrent jamais ni le fanatisme incantatoire (assorti d'un solide régime policier) de Hitler en Allemagne, ni l'énergie dévorante et cynique de Mussolini en Italie, que n'acquerront jamais un Nasser en Egypte, malgré son astucieux mélange de violence, de ruse et de pondération ; un Franco en Espagne, malgré l'insolente protec- →

Entretien avec Mao Tsé-toung

(Garrubba.)

UN GROUPE D'OUVRIERS CHINOIS.
Des difficultés, mais pas de famine.

→ tion de ses trois gendarmes : l'armée, l'Eglise et l'argent. Il n'est pas non plus de l'école de Gandhi. Ce marxiste chinois ne peut que demeurer étranger aux méthodes de pensée et d'action d'un Nehru. La rigueur doctrinale s'allie en lui à un réalisme vigilant, au goût et à l'expérience du concret, à la volonté acharnée de bâtir une société qui réponde à ses exigences sans détruire au passage l'objet même qu'elle se propose de servir. Mao est un humaniste. Mais cet humaniste-là qui mène une révolution conquérante depuis plus de trente ans (il a conduit des armées comme le partisan qui dresse une embuscade et comme le professeur d'école de guerre qui prépare sur la carte la retraite dont il attend la victoire et ne cesse le combat que sur le terrain qu'il a lui-même choisi), qui accepte les devoirs d'un militant et se soumet aux disciplines formelles, échappe aux définitions ordinaires. Même en Chine, il représente un nouveau type d'homme. La sagesse, la culture n'ont de sens, pour lui, qu'identifiées à l'action.

Notre conversation a duré deux heures et porté sur quatre points : la crise agricole chinoise, le conflit du Laos, la guerre d'Algérie et la position de la Chine à l'égard des Nations Unies. Voici ce que Mao m'a dit :

« Oui, je le sais. Vos journaux d'Occident ont imprimé de grands titres sur ce qu'ils appellent la famine en Chine. Leur propagande a besoin d'une ration copieuse de morts. Ce qu'il leur faut, c'est démontrer que nous avons échoué. Nos communes populaires, surtout, les exaspèrent. Ils voient déjà des jacqueries, des millions de paysans en marche contre notre régime. Mais je veux bien faire le point. Peu nous importe cette campagne de calomnies qui n'est qu'une forme nouvelle de l'agression impérialiste : nous y sommes habitués. Les gens honnêtes et sérieux finiront par comprendre. Leur jugement seul nous intéresse.

Eh oui, l'Algérie

« C'est vrai, la Chine connaît des difficultés. L'année dernière a été mauvaise. Des calamités naturelles d'une ampleur ignorée depuis un siècle ont éprouvé notre pays. Ces difficultés que nous affrontons dans de nombreux domaines, beaucoup de temps sera nécessaire pour les vaincre. Mais qui donc aurait voulu qu'en onze ans nous réparions les dommages causés par des siècles d'incurie, d'anarchie, de domination étrangère, de féodalité ?

« Nous croyons, nous, que ce que nous avons accompli, nul autre ne l'aurait pu. Et cela pour une raison évidente : on ne peut rien sans le concours enthousiaste des masses — et nous l'avons. Pense-t-on qu'il soit possible à un Etat, si fort soit-il, de contraindre cinq cents millions de paysans à un mode de vie et de travail qui leur répugne ? Nous traversons une période de pénurie, mais le peuple chinois ne sera pas la proie de la famine. Il y a en Chine une autorité centrale qui n'ignore rien des besoins des provinces les plus lointaines, qui peut parer au plus pressé, répartir, transporter, régulariser le commerce extérieur et tenir la monnaie ; il y a un système économique qui exclut la spéculation ; il y a un parti qui a éliminé la corruption. Grâce à cela, les effets des calamités ont été réduits à des proportions qui restent à notre mesure. Sans les communes populaires qui ont intensifié et accéléré la production partout où la sécheresse et l'inondation les ont épargnées, sans la conception socialiste de la distribution, sans l'accord étroit des masses et des dirigeants, les victimes se compteraient, comme autrefois, par centaines de milliers. Qu'on le sache bien : les résultats acquis nous confirment dans notre certitude. Tel et tel aménagements dans le fonctionnement des communes ne doivent pas laisser croire que le peuple renoncera à l'action entreprise.

« On s'est servi de nos propres avertissements pour justifier, à l'extérieur, les critiques qui nous sont adressées. Que j'aie dénoncé les incapables et les saboteurs, n'est-ce pas normal ? La Chine serait-elle le seul pays au monde où il y aurait des gens pas à leur place et d'autres qui regrettent le passé ? Nous ne craignons pas de mettre au jour les imperfections, nous ne dédaignons pas les conseils. Mais je le répète afin d'être entendu : il n'y a pas de famine en Chine. »

Mao, maintenant, interroge :

« Pourquoi la France est-elle en première ligne chaque fois qu'il s'agit de nous atteindre ? Nous n'avons pas de conflit avec la France. Nous n'en avons pas eu qui ait sérieusement altéré nos relations. Nous ne désirons pas en avoir. Eh oui ! il y a l'Algérie ! Il paraît qu'on s'intéresse beaucoup à la Chine et à moi-même parmi les officiers de votre armée. On m'a même dit que mes écrits sur la guerre révolutionnaire faisaient l'objet de leurs méditations. Hum ! j'ai l'impression qu'ils ne les ont pas lus d'assez près. Seuls les peuples qui se battent pour l'indépendance y trouveront des leçons utiles. Aux autres, il manquera toujours le principal. Transformer en petites recettes ce qui est l'aliment même du combat contre l'impérialisme et le colonialisme est vain. Cela ne mène pas loin. Déjà les Japonais, puis Tchang Kaï-chek ont essayé d'appliquer contre nous nos méthodes. Vous connaissez le résultat ! La semence ne lève que dans le terrain qui lui convient. Pourquoi l'Afrique et la Chine sont-elles sur la même route ? Parce que la Chine a vaincu l'occupation étrangère puis l'oppression militariste, parce qu'elle est pauvre, parce qu'elle a réussi le premier plan de son édification dans des conditions comparables à celles que l'Afrique, à son tour, affronte. Nous avons donc reconnu le gouvernement algérien et reçu M. Ferhat Abbas. Mais n'entretenez-vous pas des relations diplomatiques avec des pays qui ont agi de même ? La Chine n'est pas demanderesse et s'affirme solidaire des peuples frères. Elle n'en reste pas moins foncièrement pacifique. Elle ne se comporte pas en ennemie de la France. »

« Négociez d'abord... »

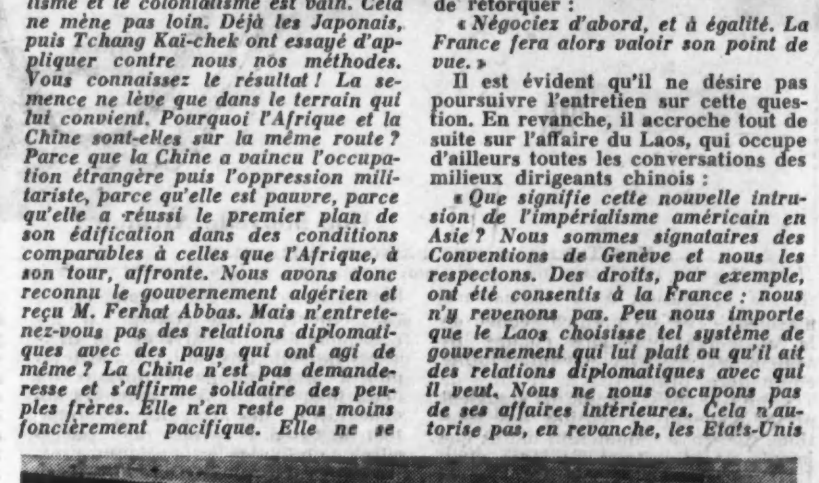
J'essaie de l'interrompre pour lui souligner ce qui distingue le drame algérien des phénomènes habituels de la décolonisation. Aucun gouvernement français digne de ce nom, insistai-je, ne négociera s'il n'obtient pas des garanties sérieuses et durables pour la communauté européenne d'Algérie — et ces garanties ne peuvent se limiter à l'assurance que la majorité musulmane n'éliminera pas physiquement la minorité. Il se contente de rétorquer :

« Négociez d'abord, et à égalité. La France fera alors valoir son point de vue. »

Il est évident qu'il ne désire pas poursuivre l'entretien sur cette question. En revanche, il accroche tout de suite sur l'affaire du Laos, qui occupe d'ailleurs toutes les conversations des milieux dirigeants chinois :

« Que signifie cette nouvelle intrusion de l'impérialisme américain en Asie ? Nous sommes signataires des Conventions de Genève et nous les respectons. Des droits, par exemple, ont été consentis à la France : nous n'y revenons pas. Peu nous importe que le Laos choisisse tel système de gouvernement qui lui plaît ou qu'il ait des relations diplomatiques avec qui il veut. Nous ne nous occupons pas de ses affaires intérieures. Cela n'autorise pas, en revanche, les Etats-Unis à s'en mêler impunément. Qu'en pense donc le général de Gaulle ? Au point où nous en sommes, il ne semble pas contraire aux intérêts de la France que le gouvernement légal de M. Souvanna Phouma soit habilité à traiter avec les commissions ou à participer aux conférences internationales qui seront chargées de ce problème. Le rôle conciliateur de votre pays, s'il s'exerçait dans ce sens, servirait grandement la cause de la paix.

« En vérité, on veut encercler, isoler la Chine ! Le Laos aujourd'hui, hier l'opération arbitraire de Taïwan, le vol du siège de la Chine à l'O.N.U., le refus des grandes puissances occidentales d'admettre la réalité. Et tous ces canons dirigés vers nous, ces bases militaires installées à notre porte, chez nous, même ! Avons-nous jamais occupé ou tenté d'occuper la France, l'Angleterre ou les U.S.A. ? Mais nos adversaires ont-ils regardé une carte de géographie ? La manière dont on nous traite n'est ni raisonnable ni sérieuse. »



(Garrubba.)

SOUS LE PORTRAIT DE MAO.
Son visage, ses poèmes, son écriture...

Alexandre Dumas

Mao Tsé-toung a parlé doucement, sans hausser le ton, presque avec détachement. A ce moment de notre entretien, il se tourne carrément vers moi et rit :

« Vous savez, nous sommes patients. On ne veut pas de nous, ici ou là ! Nous pouvons attendre dix ans, trente ans, cent ans. La Chine sera toujours la Chine. Elle ne sollicite rien. Dans cent ans, il sera moins aisé encore de l'ignorer ! Non, nous ne sommes pas pressés. Le temps est notre bon allié. La Chine doit se consacrer avant tout à son édification socialiste. Mais qu'est-ce qu'un siècle dans l'Histoire des peuples ? En 1900, l'Empire allemand produisait moins d'acier que nous soixante années plus tard. Cela se rattrape quand les masses se mettent à l'ouvrage. A l'époque où Alexandre Dumas, le fils, écrivait « La Dame aux camélias » (et comme l'interprète bronche sur la traduction, Mao lui souffle « Marguerite, Marguerite Gauthier »), *la France allumait des bougies. Ce n'est pas si loin qu'il paraît. Vous avez vu nos ouvriers, nos paysans. Ils travaillent, n'est-ce pas ? Nous avons quelques raisons d'être patients dans un monde qui, surtout en Occident, je crois, a tendance à confondre ce qui dure avec ce qui est provisoire. »*

Mon hôte, maintenant, donne des ordres pour qu'on renouvelle le thé, s'enquiert de mon voyage, de mes impressions, me demande si j'ai pu étudier attentivement le mode de production agricole dans les régions que j'ai parcourues. Visiblement, ce sujet lui tient à cœur. « *La Révolution,* a-t-il souvent répété, alors qu'à Yenan il n'était encore que le chef du gouvernement communiste « exilé à l'intérieur », *la Révolution ne réussira que si elle convainc le paysan chinois.* »

Il était l'heure de dîner. Je me levai. Après m'avoir accompagné jusqu'au seuil de la maison, Mao Tsé-toung contempla un instant la nuit bleue où se découpait la ligne sombre de la montagne du Nord. Et il rentra tranquillement.

FRANÇOIS MITTERRAND.

(World copyright © 1961 « L'Express » et François Mitterrand. Toute reproduction même partielle interdite, sauf accord.)

CONGO

La manœuvre coréenne

● ***Il y a une solution possible au drame congolais. Elle n'est peut-être pas éloignée malgré les apparences.***

LA scène se passe le dimanche 12 février, à Bakwanga, capitale de l' « Etat minier du Sud-Kasaï », présidé par M. Kalondji et fief de la Forminière (80 % de la production mondiale de diamants industriels). Sur la pelouse de la villa présidentielle, sous le regard des dignitaires de « l'Etat », des soldats font l'exercice aux sons de chants guerriers. Des coques de noix de coco leur servent de casques ; des tringles à rideau, de fusils ; des cylindres en carton, de bottes. Les « soldats » ont entre 5 et 12 ans.

L'atmosphère est martiale et recueillie ; l' « Etat minier » se battra pour son indépendance jusqu'à la dernière cartouche. Il vient de le prouver. La veille de la parade de Bakwanga, six anciens collaborateurs de Patrice Lumumba, arrêtés à Léopoldville, ont été livrés aux autorités « minières ». Leur exécution a été annoncée lundi dernier.

Le jour même

Qui avait livré les six hommes à leur ennemi mortel ? Qui avait intérêt à leur exécution ? La réponse est maintenant connue. Il y a deux semaines, un nouveau gouvernement était formé à Léopoldville, sous la pression des Etats-Unis. Evinçant les « commissaires généraux » du général Mobutu, trop compromis avec les Belges, il comprenait deux ministres de tendance lumumbiste et avait deux missions : d'une part, rendre inutile une intervention renforcée de l'O.N.U., et pour cela arrêter la guerre que le général Mobutu livre à l'armée lumumbiste du gouvernement Gizenga ; d'autre part, assurer la transition du Congo vers un Etat fédéral, en élargissant tout d'abord le gouvernement de Léopoldville, puis en organisant une « table ronde ».

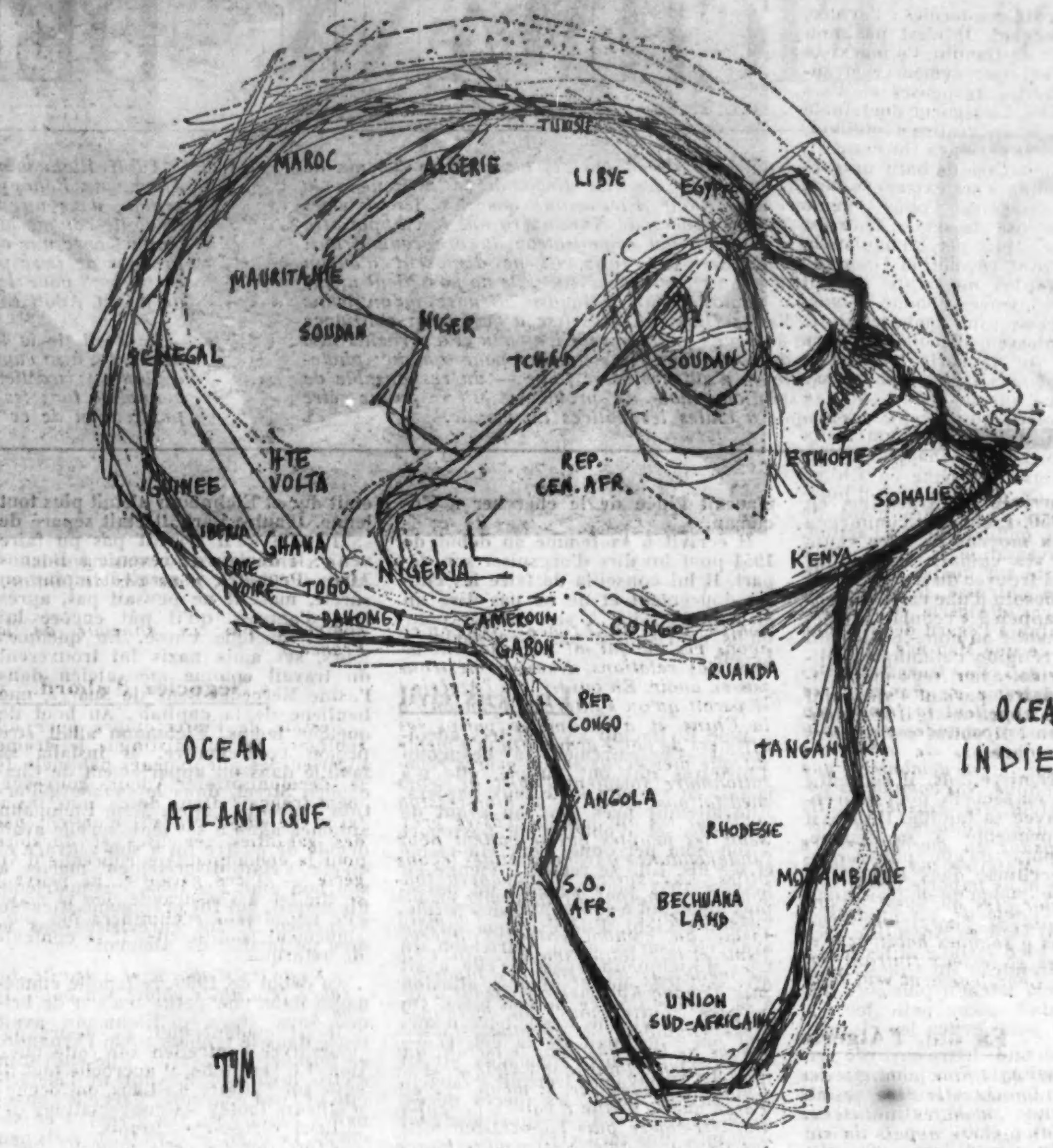
Le gouvernement de Léopoldville (celui de MM. Kasavubu et Ileo) avait tout à gagner dans cette combinaison. Mais les intérêts miniers belges qui, depuis six mois, jouent leurs « Etats satellites » (Katanga et « Etat minier ») contre l'unité congolaise, risquaient d'y perdre, de même que le Congo ex-français de l'abbé Youlou, qui, avec l'appui de l'Angola portugais, d'ultras français, de MM. Tschombé, Kalondji et Mobutu, rêve d'un groupement d'Etats africains catholiques.

Ainsi, le jour même où fut annoncée la formation du gouvernement élargi de Léopoldville, et en l'absence du ministre de l'Intérieur, quelqu'un (un petit fonctionnaire) signa, sans en informer personne, l'ordre de déportation des six anciens collaborateurs de M. Lumumba, et par là même leur arrêt de mort. Simultanément, le général Mobutu, ex-agent de la Sûreté belge, rompait le contact avec son gouvernement qui, depuis dix jours, le rappelle en vain dans la capitale.

Les Machiavel

Une fois de plus, les partisans de la politique du pire viennent de gagner : à la suite des six exécutions de Bakwanga, le discrédit du gouvernement Kasavubu-Ileo devient complet, la transition vers la fédération et l'unification du Congo est bloquée. Qu'attendaient de cette opération les « *Machiavels cachés dans le décor et qui incitent les Congolais à se battre entre eux* » (l'expression est de M. Nehru) ? La ruine de l'O.N.U. (que viennent d'attaquer MM. Tschombé, Youlou, Mobutu et Kalondji), l'intervention de l'U. R. S. S. aux côtés du gouvernement Gizenga, celle des Etats-Unis aux côtés du gouvernement Kasavubu-Ileo et, à l'issue de la guerre, un nouveau partage du Congo.

La combinaison semblait avoir de bonnes chances de réussir : l'U.R.S.S. venait de reconnaître le gouvernement Gizenga et les Etats-Unis menaçaient d'intervenir contre une intervention soviétique. Le bruit courait à l'O.N.U. que le gouvernement soviétique, soumis aux pressions de la Chine, allait raidir son attitude afin de prouver aux critiques chinois et à leurs partisans, que l'U.R.S.S., loin de sacrifier la révolution à la coexistence, était bien décidée à remporter au Congo une victoire pour M. Gizenga, considéré comme « l'homme de Moscou ».



Une nouvelle Afrique ?

En fin de semaine dernière, une série de trois articles soulignait dans le « New York Times » qu'à travers le Congo, l'U.R.S.S. dominerait toute l'Afrique, que l'enjeu était trop important pour que les Etats-Unis n'intervinssent pas en force ; les spécialistes militaires recensaient les moyens respectifs et concluaient à la supériorité des Etats-Unis, « *dont la flotte de transport aérienne et l'aéro-navale sont les premières du monde* ».

Au début de cette semaine, toutefois, la tactique soviétique se révéla sous un jour différent. En prenant une attitude intransigeante à l'O. N. U. M. Zorine n'avait nullement eu l'intention de préparer une intervention directe de l'U.R.S.S. aux côtés de M. Gizenga. D'abord, parce que le territoire que celui-ci contrôle ne possède pas suffisamment d'aérodromes ; ensuite, parce qu'une guerre de type coréen au Congo était certainement le plus mauvais moyen d'étendre le rayonnement soviétique en Afrique ; enfin, parce que l'armée de M. Gizenga (qui a reçu, en tout, quelques dizaines de tonnes d'équipement égyptien et huit conseillers militaires, égyptiens également, en six mois) est en mauvaise posture.

Le jeu soviétique

Le jeu soviétique semble avoir été bien plus subtil : il s'agissait de mobiliser les nations neutralistes, par une menace « coréenne », contre toutes les ingérences étrangères au Congo, ces ingérences étant le fait des Occidentaux (Belges en tête).

Si l'U.R.S.S. avait directement réclamé une neutralisation du Congo par les Africains, formule qui laisse au gouvernement Gizenga, militairement affaibli, d'excellentes chances politiques, elle n'aurait pas manqué de se heurter à l'opposition occidentale. La menace « coréenne », au contraire, allait susciter une réaction des pays neutralistes dont le plan, à mi-chemin entre le plan soviétique et le plan américain, serait acceptable pour les Etats-Unis comme étant également dirigé contre le projet russe.

La réaction neutraliste ne s'est effectivement pas fait attendre. Le plan du président ghanéen, M. N'Krumah, demande le départ de tous les conseillers militaires *et politiques* non africains, le retrait, pour plus de sûreté, de toutes les missions diplomatiques, la formation sous l'égide de l'O.N.U. d'une force internationale principalement africaine (comprenant éventuellement des Indiens, mais aucun Européen), force qui séparerait les armées congolaises, les désarmerait, les dépolitiserait et enseignerait à leurs soldats le métier de soldat. Après quoi, le Parlement (mis en vacances par M. Kasavubu) serait reconvoqué : les lumumbistes y sont majoritaires.

La meilleure formule

Ce plan, qui va dans le même sens, mais plus loin, que celui adopté lundi au Conseil de Sécurité, est la meilleure formule proposée jusqu'ici. Il place le Congo sous la tutelle de l'O.N.U., pour une période de transition, mais cette tutelle est africaine et neutraliste. Il écarte le danger coréen, met fin à la guerre civile mais non aux luttes politiques. Ce plan est-il réalisable ? MM. Tschombé, Mobutu et Kalondji ont déjà annoncé qu'ils se battraient contre les forces de l'O.N.U. Mais, depuis lundi dernier, l'O.N.U. est, elle aussi, autorisée et décidée à se battre. Si elle s'y était résolue plus tôt, MM. Tschombé et Mobutu seraient en prison, et beaucoup d'autres en liberté et en vie.

Les Etats neutralistes d'Afrique, avec le concours de l'Inde (et peut-être de l'Indonésie), sont-ils capables de lever les forces nécessaires ? A l'O.N.U., on estime qu'il faudrait 25.000 hommes au moins pour désarmer les armées congolaises. La R.A.U., le Soudan, l'Ethiopie, la Guinée, le Ghana, le Mali et le Maroc sont parfaitement capables de fournir, sans se priver, une armée deux fois plus forte et tous les cadres nécessaires pour reconvertir les forces congolaises.

Une fois sur place, il est douteux que l'armée africaine de l'O.N.U. rencontre une vive résistance de la part des mobutistes et des tschombistes, seulement habitués à se battre contre des soldats d'occasion faiblement armés. C'est sans doute la raison pour laquelle M. Tschombé, cherchant à prendre l'O.N.U. de vitesse, a proposé lundi dernier (tout en décrétant la mobilisation générale) cette « table ronde » que les manœuvres de ses conseillers ont empêchée jusqu'ici. Et il n'a plus répété sa menace d'ouvrir le feu contre les forces de l'O.N.U.

Bien que tous les points du plan N'Krumah n'aient pas été adoptés, bien que le mandat des forces de l'O.N.U. manque encore de précision, la prise en charge du Congo par les neutres est dans la logique de l'évolution qui vient de s'amorcer. Elle marque le plus important succès des Africains et des neutres à ce jour.

M. B.

GALERIE ROYALE, 11, rue Royale, PARIS (8e)

Exposition d'une collection d'ivoires et pierres dures ayant été saisis par la Douane, et également de provenances diverses, des tonnes de tapis persans anciens et modernes et de belles reproductions de toutes origines

Tapis de 10 à 11 m2 à partir de	250 NF
Tapis de 5 à 6 m2 à partir de	115 NF
Tapis AMADAN faits main à partir de	150 NF
Service de table en toile d'Italie à	40 NF
Draps de lit jour Venise à (la pièce)	20 NF

Cette exposition aura lieu sous la surveillance des agents de la S.M.T.
de 10 heures à 19 heures, 11, rue Royale
du 26 février 1961 au 26 mars 1961 et les jours suivants

La longue chasse (suite)

Mme EICHMANN DEMANDE

***A**U lendemain de la guerre, lorsque les agents de l'organisation sioniste Haganah se mettent à la recherche d'Adolf Eichmann, que les témoignages recueillis au procès de Nuremberg ont fait apparaître comme le principal organisateur du programme nazi d'extermination des Juifs, ils ne disposent d'aucun élément pour retrouver sa trace. Ils ne possèdent même aucune photo de lui. Il faudra attendre qu'un jeune Juif, Manus Diamant, réussisse à gagner la confiance d'une ancienne maîtresse d'Eichmann et à arracher une page de son album de souvenirs pour qu'une photographie — d'ailleurs assez floue — du responsable de la « solution finale du problème juif » puisse être envoyée à toutes les polices du monde.*

Adolf Eichmann, pendant ce temps, se cache en Allemagne. Echappé d'un camp de prisonniers, il s'est réfugié dans un petit village de la Basse-Saxe où il travaille comme bûcheron. Au début de 1950, il prend contact avec une organisation nazie clandestine qui lui procure de faux papiers au nom de Ricardo Klement et obtient pour lui un visa argentin. Vers le milieu de juillet, Adolf Eichmann débarque à Buenos Aires.

Le récit de la longue chasse qui a abouti, dix ans plus tard, à sa capture, vient d'être écrit par un ancien diplomate israélien, Moshe Pearlman, le seul à en connaître tous les secrets. « L'Express » poursuit la publication de ce document.

DES son arrivée en Argentine, en juillet 1950, Eichmann commença de songer aux moyens de faire venir sa femme et ses enfants. Mais il lui fallait d'abord trouver du travail. Pour cela, il avait besoin d'une carte d'identité spéciale appelée « cedula ». Il déposa une demande au nom de Ricardo Klement, de religion catholique, célibataire, apatride, ayant reçu une éducation secondaire, parlant l'allemand et l'anglais. Curieusement, il se rajeunit de sept ans. Il obtint ses papiers au début d'octobre.

Pour la première fois, il se sentit suffisamment en sécurité pour reprendre contact avec sa famille. Il écrivit une lettre prudente à sa femme, manuscrite pour qu'elle pût reconnaître son écriture, dans laquelle il annonçait que quelqu'un qu'ils avaient cru mort, *« l'oncle de ses enfants »*, était vivant. Il était en Argentine. Dès qu'il y serait bien installé, il les ferait venir. Cela prendrait du temps, mais ils avaient déjà attendu plusieurs années et il valait mieux patienter encore un peu pour éviter les risques.

Dans une seconde lettre envoyée peu après, Eichmann insista pour que sa femme garde le secret le plus absolu sur sa présence en Argentine et lui suggéra de faire établir un certificat de décès à son nom. Il ignorait qu'elle avait essayé d'obtenir un tel certificat trois ans plus tôt. Elle s'était présentée devant les autorités de Bad-Ischl avec un soldat allemand du nom de Karl Lukas, qui affirmait avoir été témoin de la mort d'Eichmann à Prague, le 28 avril 1945. Mais on découvrit que Karl Lukas était le beau-frère de Mme Eichmann (le mari de sa sœur) et que plusieurs des accusés de Nuremberg avaient déclaré avoir rencontré Eichmann après le 28 avril 1945. Mme Eichmann avait retiré sa demande.

Mais ces longues années d'attente n'avaient pas été vaines. Elle savait maintenant que son mari était vivant. Deux ans s'écouleraient encore avant qu'elle le rejoigne, pendant lesquels elle ne changerait rien à la régularité prudente de sa vie. Elle n'avait pas de soucis d'argent. Depuis la fin de la guerre, elle était entretenue par la famille de son mari, dont les affaires étaient prospères. Mais cette période allait être, d'une certaine façon, plus dure que la précédente car, à la joie de savoir Eichmann vivant, se mêlait la crainte de trahir son secret et de l'exposer à de plus grands dangers que jamais.

La priorité

Eichmann passa les premiers mois de son séjour en Argentine à Buenos Aires. Il ne prit contact qu'avec quelques anciens nazis de la colonie allemande sur lesquels il pouvait compter pour ne pas divulguer son identité. Ils l'aidèrent à obtenir sa « cedula » et lui trouvèrent divers emplois provisoires. L'un de ses amis, Carlos Fuldner, dirigeait une compagnie germano-argentine, la Compaña Argentina para Realisaciones Industriales — plus brièvement Capri. Cette société avait construit une centrale électrique et effectuait divers travaux d'équipement pour le compte du gouvernement dans la petite ville de Tucuman, à 1.100 kilomètres au nord-ouest de Buenos Aires et à 300 kilomètres de la frontière du Chili. Dans le recrutement de son personnel, Fuldner assurait la priorité aux réfugiés nazis. Il offrit un poste à Eichmann qui partit aussitôt pour Tucuman.

Au bout de quelques mois, Eichmann décida que cette ville et ce travail lui convenaient. C'est là qu'il voulait s'établir avec sa famille. Personne n'aurait l'idée de le chercher à Tucuman.

Il écrivit à sa femme au début de 1951 pour lui dire d'organiser son départ. Il lui conseilla de faire les choses doucement et de ne pas dire un mot de l'affaire à ses enfants pour qu'ils ne risquent pas d'en parler à l'école.

Un vieux civil

Mme Eichmann s'y prit très adroitement. Contrairement à beaucoup d'histoires qui ont circulé, elle n'a jamais eu recours à de faux papiers. Elle attendit près d'un an avant de demander et d'obtenir un passeport à son nom personnel pour elle-même et ses fils. Elle se rendit à Vienne en janvier 1952 pour obtenir un passeport allemand à son nom de jeune fille, Veronica Liebl. Elle expliqua qu'elle avait été mariée à un Autrichien du nom d'Eichmann, mais qu'elle avait divorcé. Elle ne fit aucune allusion à la mort supposée de son mari. On l'informa, à Vienne, que le bureau spécial qui s'occupait de la délivrance de passeports aux Allemands vivant hors d'Allemagne se trouvait à Zurich. Elle envoya là-bas les pièces nécessaires et reçut son passeport quelques semaines plus tard (1).

> *La semaine prochaine :*
>
> **LA CAPTURE**

A Pâques 1952, Mme Eichmann et ses trois fils, Klaus, Dieter et Horst, quittèrent l'Autriche. Ils passèrent en Italie et se rendirent à Gênes où ils obtinrent un visa argentin. Ils s'embarquèrent au début de juillet et débarquèrent à Buenos Aires à la fin du mois. Quelques jours plus tard, ils prenaient le train pour Tucuman. Eichmann les attendait à la gare. Sa femme avait gardé le souvenir du fringant officier nazi auquel elle trouvait si belle allure dans son uniforme élégant et ses bottes vernies. Elle retrouva un vieux civil mal habillé, aux gestes lents, au visage triste et aux traits tirés. C'était son Adolf. Il y avait sept ans qu'ils ne s'étaient vus.

Sans eau courante

Ils ne restèrent que peu de temps à Tucuman. En 1953, en effet, la Capri fit faillite et Eichmann dut chercher un autre emploi. Il revint à Buenos Aires et ouvrit une blanchisserie avec deux autres nazis, mais l'affaire périclita au bout de quelques mois. Il quitta alors la capitale pour aller travailler dans un élevage de lapins appartenant à un parent éloigné de sa femme, un Allemand qui avait émigré en Argentine avant la guerre.

Cette vie ne lui plut pas. Le travail était dur et Eichmann n'était plus tout jeune. D'autre part, il était séparé de sa famille qu'il n'avait pas pu faire venir. Il décida de revenir à Buenos Aires. Peut-être y serait-il moins en sûreté, mais il ne pensait pas, après tant d'années, qu'il pût encore lui arriver quelque chose. En quelques jours, ses amis nazis lui trouvèrent du travail comme mécanicien dans l'usine Mercedes-Benz de Suarez, une banlieue de la capitale. Au bout de quelque temps, Eichmann allait être promu contremaître. Il installa sa famille dans un appartement de Chacabuco Street, dans le faubourg Partido Vincente Lopez. Mme Eichmann annonça alors à ses amis qu'elle avait décidé de mettre fin à son veuvage et qu'elle s'était discrètement mariée à son bon ami. En 1955, un quatrième fils naquit, qui fut prénommé Ricardo Francisco. Il fut enregistré sous le nom de famille de Klement.

Au début de 1960, la famille emménagea dans une petite maison de brique sans étage qu'Eichmann avait louée dans le faubourg San Fernando, en bordure de la ville. Elle était loin d'être luxueuse, n'ayant ni l'électricité ni l'eau courante. Mais elle convenait à Eichmann. Il s'y sentait en sécurité. Le quartier était triste mais peu fréquenté. Les maisons étaient isolées les unes des autres, au milieu de leur petit lotissement aride. Personne ne pouvait risquer un œil à travers les fenêtres des Klement. Enfin, le loyer était bas. Eichmann aurait pu obtenir un poste plus important en révélant les hautes fonctions qu'il avait occupées dans la Gestapo, mais aucune augmentation de salaire n'aurait pu compenser les risques supplémentaires auxquels il se serait ainsi exposé. Le mieux, décida-t-il, était de continuer à travailler comme un modeste contremaître, et de mener un train de vie correspondant. Il serait resté à Tucuman s'il avait pu y retrouver du travail. Mais San Fernando était, à Buenos Aires, ce qui se rapprochait le plus de Tucuman. Du moins le croyait-il.

C'est à San Fernando qu'il fut pris.

Six volontaires

L'opération qui devait permettre sa capture fut déclenchée en août 1959, lorsque la nouvelle parvint en Israël qu'Eichmann se cachait en Argentine sous le nom de Ricardo Klement. L'informateur était un Juif résidant dans un pays d'Amérique du Sud et qui faisait de fréquents voyages en Argentine. Sa famille avait été gazée dans un camp de concentration nazi, mais son entourage ignorait sa qualité de Juif et il avait réussi à se lier d'amitié avec plusieurs membres de la colonie allemande de Buenos Aires. L'un d'eux lui avait appris qu'un certain Ricardo Klement avait épousé l'ancienne femme d'Eichmann. L'informateur découvrit rapidement que ce Ricardo Klement travaillait à l'usine Mercedes-Benz de Suarez, qu'il habitait dans la banlieue de Buenos Aires et que les trois fils de sa femme portaient le nom d'Eichmann. Il n'était pas certain que Klement fût Eichmann, mais il pensait que la piste valait la peine d'être suivie.

Le groupe qui reçut cette information en Israël, dirigé par un homme que nous appellerons Dan, avait été engagé, au cours des années précédentes, dans d'autres activités. Mais son dossier « Eichmann » était toujours resté ouvert et il décida aussitôt d'envoyer quelqu'un en Argentine pour vérifier les renseignements arrivés de Buenos Aires. Ce fut Yigal qui fut chargé de cette mission. Il partit en septembre et revint un mois plus tard avec la quasi-certitude que Klement était bien l'homme qu'ils recherchaient. Il avait recruté sur place un groupe de six jeunes volontaires Juifs auxquels il avait confié le soin, en partant, de continuer à surveiller la maison de Klement.

« Alors, qu'est-ce qu'on fait ? » demanda l'un des agents israéliens lors de la réunion qui eut lieu au retour de Yigal. Ce n'était pas une véritable question et personne ne fut surpris lorsque Yigal répondit : *« On s'empare de l'homme et on le ramène en Israël. »* Il expliqua que, le monde étant ce qu'il était, il y avait un seul pays où Eichmann pouvait être jugé : Israël.

Tout à recommencer

On pouvait, bien sûr, signaler sa présence à Buenos Aires au gouvernement argentin et demander son extradition. Mais il y avait de grandes chances pour qu'Eichmann fût informé d'une telle démarche à temps pour s'enfuir. D'autre part, rien n'obligeait l'Argentine à l'extrader, l'accord d'extradition entre les deux pays n'ayant pas encore été ratifié.

« La première chose à faire, dit Yigal, *c'est de le capturer. Je propose de retourner aussitôt que possible à Buenos Aires avec Gad et Dov. A nous trois, avec l'aide de notre groupe de Sud-Américains, nous devrions pouvoir le kidnapper sans trop de difficultés. Entre-temps, il faudra étudier les moyens de le faire voyager jusqu'en Israël. »*

Trois semaines plus tard, après s'être rendus à Buenos Aires par des routes et à des dates différentes, les trois Israéliens se mettaient au travail. Ils établirent une surveillance constante d'Eichmann et commencèrent à dresser leurs plans en fonction de ses habitudes de vie. En février, pourtant, un événement vint bouleverser toute l'opération : Eichmann et sa famille quittèrent le Partido Vincente Lopes pour aller s'installer à San Fernando.

Ce déménagement était catastrophique. Tout le travail était à recommencer. Il y avait à craindre, d'autre part, que l'emploi du temps d'Eichmann ne perde sa régularité pendant plusieurs semaines. Après un emménagement, il y a toujours un certain nombre de courses à faire — un rideau à acheter, un certificat à obtenir, etc. — et Eichmann ne pouvait les faire qu'avant de partir à son travail ou avant de rentrer chez lui. Or il était essentiel, pour organiser sa capture, d'être assuré de l'heure exacte à laquelle il se trouverait à tel ou tel endroit.

Il y avait plus grave : Eichmann pouvait avoir remarqué le visage de certains des agents qui l'avaient suivi dans la rue ou dans l'autobus. Mais il avait dû penser, tout naturellement, qu'il s'agissait de gens qui, comme lui,

(1) Quelques années après, au cours d'une enquête sur les réseaux nazis, on rechercha le dossier Liebl dans les bureaux de Zurich. On trouva la chemise, avec le nom inscrit dessus, mais les papiers qui se trouvaient à l'intérieur avaient mystérieusement disparu.

UN VISA

habitaient Vicente Lopez et travaillaient à Suarez. S'il les retrouvait à San Fernando, cela lui paraîtrait certainement bizarre et sa méfiance pourrait être éveillée.

A quelques minutes près

Le nouveau domicile d'Eichmann présentait un seul avantage, mais important : la maison était isolée et le quartier peu fréquenté. Il serait donc plus facile de surveiller Eichmann de loin et de le kidnaper sans attirer l'attention. Pendant les deux semaines qui suivirent le déménagement, Eichmann partit de chez lui tous les matins à la même heure mais revint le soir à des heures irrégulières. Ce ne fut qu'au début de mars que ses horaires se stabilisèrent de nouveau. Ils restèrent à peu près immuables jusqu'au soir fatidique du 21 mars, où M. Klement, avant de rentrer chez lui, acheta un bouquet de fleurs pour sa femme. Le 21 mars était l'anniversaire du mariage d'Eichmann. Ce geste sentimental l'identifiait donc définitivement.

A partir de ce jour, Yigal, Gad et Dov se réunirent presque quotidiennement pour mettre au point l'enlèvement d'Eichmann et — ce qui était plus compliqué — son transfert en Israël. L'enlèvement lui-même ne soulevait pas de problèmes particuliers. Les déplacements d'Eichmann étaient maintenant connus à quelques minutes près. Il suffirait donc de choisir le jour et le lieu où l'opération pourrait s'effectuer avec le minimum de témoins.

Il faudrait ensuite un endroit où cacher Eichmann jusqu'à son départ. Yigal pouvait demander l'hospitalité de plusieurs amis qui possédaient des villas isolées, mais il jugea préférable de ne compromettre aucun citoyen argentin dans cette aventure. Il serait plus simple et plus sûr de louer une maison dans une banlieue *éloignée*. Les trois Israéliens et leurs six amis sud-américains suffiraient à assurer une garde permanente du prisonnier.

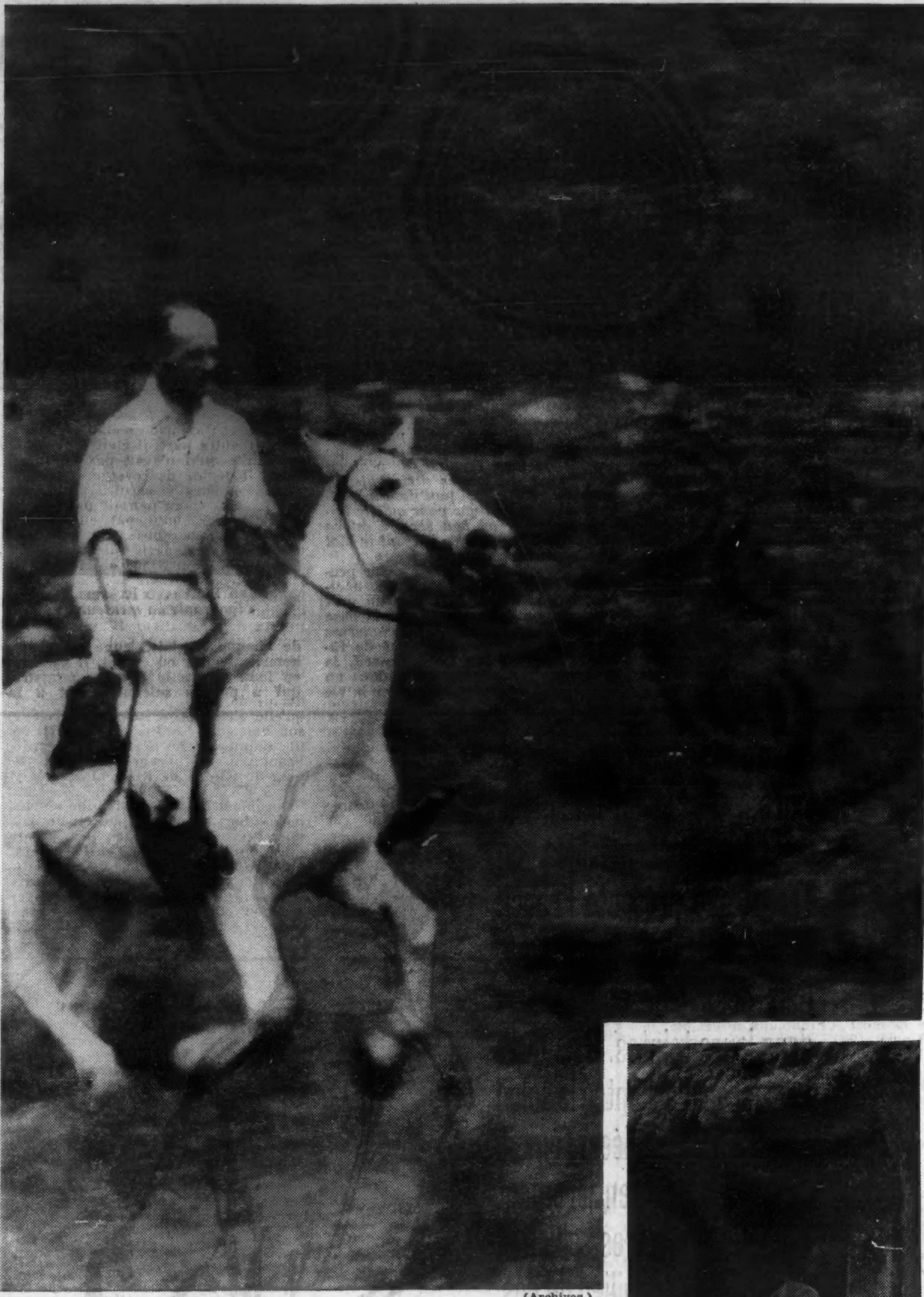
Le problème du transfert en Israël était beaucoup plus complexe. Eichmann pouvait être sorti d'Argentine par la route. Rien ne serait plus simple que de le conduire au Chili, en Uruguay ou au Paraguay. Mais il ne serait pas plus proche d'Israël pour autant et aucun de ces pays n'offrait de meilleures conditions que l'Argentine pour organiser son départ. Il ne restait donc que le bateau ou l'avion.

Un riche malade

Le transport par mer serait le plus pratique si l'on pouvait trouver le bon type de navire battant le bon pavillon. Seul un bateau israélien pouvait faire l'affaire. Le capitaine d'un bateau étranger risquerait, en effet, d'être intrigué par le transport de cet étrange « malade » et de le libérer à une escale. Un navire de passagers ne serait pas non plus l'idéal. Le mieux serait un cargo israélien qui pourrait remonter le rio de la Plata et s'amarrer à Buenos Aires. Eichmann pourrait être conduit à bord un soir, comme un malade auquel les médecins interdisent le transport par avion. Personne, pas même le capitaine, n'aurait besoin de connaître sa véritable identité.

En Israël, Dan avait songé lui aussi à la solution d'un transport par mer et il s'était renseigné sur les mouvements des navires israéliens. Aucun n'était à proximité de Buenos Aires. Il y en avait un dans les Caraïbes, mais il avait déjà embarqué une cargaison et il était sur la voie du retour. Dan télégraphia à Yigal que la solution du bateau devait être abandonnée et qu'il faudrait ramener Eichmann par avion.

Les risques étaient plus grands que par mer. Aucun appareil, en effet, ne pouvait voler d'une seule traite de Buenos Aires à l'aéroport de Lod, près de Tel-Aviv. Aux escales, les contrôles policiers risquaient d'être embarrassants. L'utilisation d'un avion régulier était également dangereuse, les autres passagers risquant d'être intrigués par la personnalité d'un voyageur qu'il faudrait nécessairement droguer. La seule solution était d'affréter un avion spécial pour le voyage jusqu'en Afrique occidentale, et un autre pour le vol jusqu'en Israël. La raison donnée serait le transport *« d'un riche malade qui voulait consulter un grand spécialiste d'outre-mer »*.



(Archives.)

EICHMANN A TUCUMAN (ARGENTINE).
Mais la « Capri » fit faillite.

Jour J : 11 mai

Yigal prit contact avec les compagnies aériennes, mais celles-ci ne purent lui fixer aucune date précise. Il y avait des chances pour qu'un appareil fût disponible au début de mai, mais peut-être faudrait-il attendre le milieu du mois. Cette incertitude compliquait la tâche de Yigal, car il souhaitait réduire au minimum la période pendant laquelle Eichmann devrait être gardé prisonnier en Argentine. Personne ne pouvait savoir combien de temps la famille d'Eichmann attendrait avant de prévenir la police de sa disparition et avec quelle ardeur les autorités locales se lanceraient à sa recherche.

Yigal obtint finalement la promesse d'un avion pour le 14 mai et il fixa provisoirement le jour J au 11 mai.

L'enlèvement se ferait le soir, lorsqu'Eichmann reviendrait de son travail, entre l'arrêt d'autobus et son domicile. Le véhicule utilisé serait une voiture de location aux numéros maquillés. Jusqu'à son départ, Eichmann serait détenu dans la maison louée spécialement dans la banlieue de Buenos Aires, à 30 kilomètres de San Fernando. Une pièce serait aménagée en cellule, entièrement dénudée, à l'exception du mobilier indispensable. Une répétition générale aurait lieu le jour précédant l'enlèvement, quinze minutes avant l'heure fixée, afin de ne pas courir le risque de rencontrer Eichmann.

Dès la première semaine de mai, tout était prêt. C'est alors que la compagnie aérienne informa Yigal que l'avion ne serait pas disponible le 14, mais seulement le 17. Fallait-il retarder la date de l'enlèvement ? Yigal décida que non. La cachette où Eichmann serait détenu était relativement sûre et il y avait peu de chances pour que Mme Klement, même si elle signalait immédiatement à la police la disparition de son mari, révèle sa véritable identité.

La date du 11 mai fut donc maintenue.

MOSHE PEARLMAN.

(© *Moshe Pearlman 1961 - Editions France-Empire. Agence Clairouin.*)

DANS LA CORDILLÈRE DES ANDES.
Sept ans de séparation.

GRANDE-BRETAGNE

La croisade de Lord Bertrand

Un philosophe de 82 ans, jugeant le monde en danger, est devenu le Gandhi de l'Angleterre.

UN impressionnant cortège a traversé, samedi après-midi, le quartier administratif de Londres, le fameux Whitehall, de Trafalgar Square au ministère de la Défense. La plupart des manifestants étaient jeunes — extrêmement jeunes même — mais, à leur tête, marchait un vieillard sec et vigoureux à la belle tête blanche : Lord Bertrand Russell, Prix Nobel, le plus grand philosophe britannique de notre temps. Un cordon de policiers entourant les marcheurs leur donnait l'allure de prisonniers de guerre en chemin vers un camp.

Après avoir épinglé un manifeste sur la porte du ministère de la Défense, le vieil homme s'est assis sur le trottoir, imité aussitôt par trois mille de ses compagnons. Les caméras de cinéma et de la télévision ont eu amplement le temps de filmer ce spectacle inhabituel : les manifestants sont restés assis pendant plus de trois heures.

Tous, depuis Lord Russell jusqu'aux plus jeunes écoliers, étaient prêts à parler aux représentants de la presse. Leur but était précisément d'obtenir que le plus grand nombre de journaux possible rapportent leur point de vue. Pour faire entendre leur voix, ils sont même prêts — affirment-ils — à violer les lois sacro-saintes de la démocratie britannique et à recourir à la désobéissance civile.

Deux minutes

Lord Russell a expliqué lui-même le sens de cette manifestation : « *Mes compatriotes et la plupart des gens dans le monde ne se rendent pas compte qu'une apocalypse nucléaire peut se produire à n'importe quel moment. S'ils le savaient, pas un sur cent ne serait d'accord avec cette politique insensée qui mène à l'extinction du genre humain. Les dirigeants sont ou bien des ignorants ou des menteurs. Notre Premier ministre a annoncé, avec son dogmatisme pontifical, qu'il n'y aurait pas de guerre par accident. S'il le croit vraiment, c'est qu'il ignore des faits qu'il est de son devoir de connaître. S'il ne le croit pas, il est coupable du crime abominable de nourrir de faux espoirs. On peut en dire autant des autres dirigeants de l'Est et de l'Ouest. Il faut donc réveiller l'opinion publique pour qu'elle impose le retour au bon sens. C'est ce que j'essaie de faire en lançant le mot d'ordre de désobéissance.* »

Le moment choisi pour cette première action de masse n'était pas accidentel. Samedi dernier, dans un port d'Ecosse, on devait inaugurer la base destinée à recevoir les sous-marins atomiques américains équipés de fusées Polaris. Selon Lord Russell, la présence de ces sous-marins dans un port britannique met en danger la vie de chaque Anglais, jeune ou vieux, homme, femme ou enfant. Il s'inscrit en faux contre le Premier ministre, qui a promis solennellement à la Chambre des Communes qu'aucune fusée Polaris ne serait lancée avant une consultation préalable entre les gouvernements du Royaume-Uni et des Etats-Unis. « *En fait*, affirme le vieux philosophe, *cette base est équipée de telle sorte qu'en cas d'alerte, les Polaris puissent être lancées en deux minutes. Comment, dans ces conditions, le gouvernement britannique pourrait-il avoir le temps de donner son avis ?* »

(Agip)

LORD BERTRAND RUSSELL (*).
« Ignorants ou menteurs. »

Les opinions de Lord Russell sur les armes atomiques sont plus connues qu'il ne le croit. Il y a plus de trois ans, un groupe d'intellectuels travaillistes de gauche a lancé l'idée d'un mouvement pour le désarmement nucléaire unilatéral de la Grande-Bretagne. Lord Russell a non seulement accepté d'être leur président, mais il a fait des centaines de discours publics à travers le pays. Le C.N.D. (Comité pour le Désarmement Nucléaire) est devenu, à la surprise générale, une puissance politique en Grande-Bretagne. Le plus grand syndicat anglais, le « Transport and General Workers Union », s'est rallié à son programme et son chef, Frank Cousins, a réussi à mettre la direction du Labour Party en minorité sur cette question. Le parti travailliste, si les décisions de son congrès devaient être appliquées à la lettre, serait tenu de lutter pour l'arrêt de la fabrication et pour la destruction des armes nucléaires en Grande-Bretagne.

En fait, les « unilatéralistes » n'ont gagné qu'une bataille. Le leader du Labour Party, M. Gaitskell, et la majorité du groupe parlementaire continuent de défendre la même politique qu'auparavant. C'est parce qu'il a perdu l'espoir de gagner ce combat politique avec les méthodes pratiquées jusque-là que Lord Russell a lancé son mot d'ordre d'action directe : « *Il n'est pas vrai*, s'écrie-t-il, *qu'il n'y a pas d'issue à ce labyrinthe et que les simples citoyens soient impuissants devant leur gouvernement. La situation actuelle n'a pas de précédent dans l'Histoire. Nous devons donc avoir recours à des méthodes sans précédent.* »

A Trafalgar Square

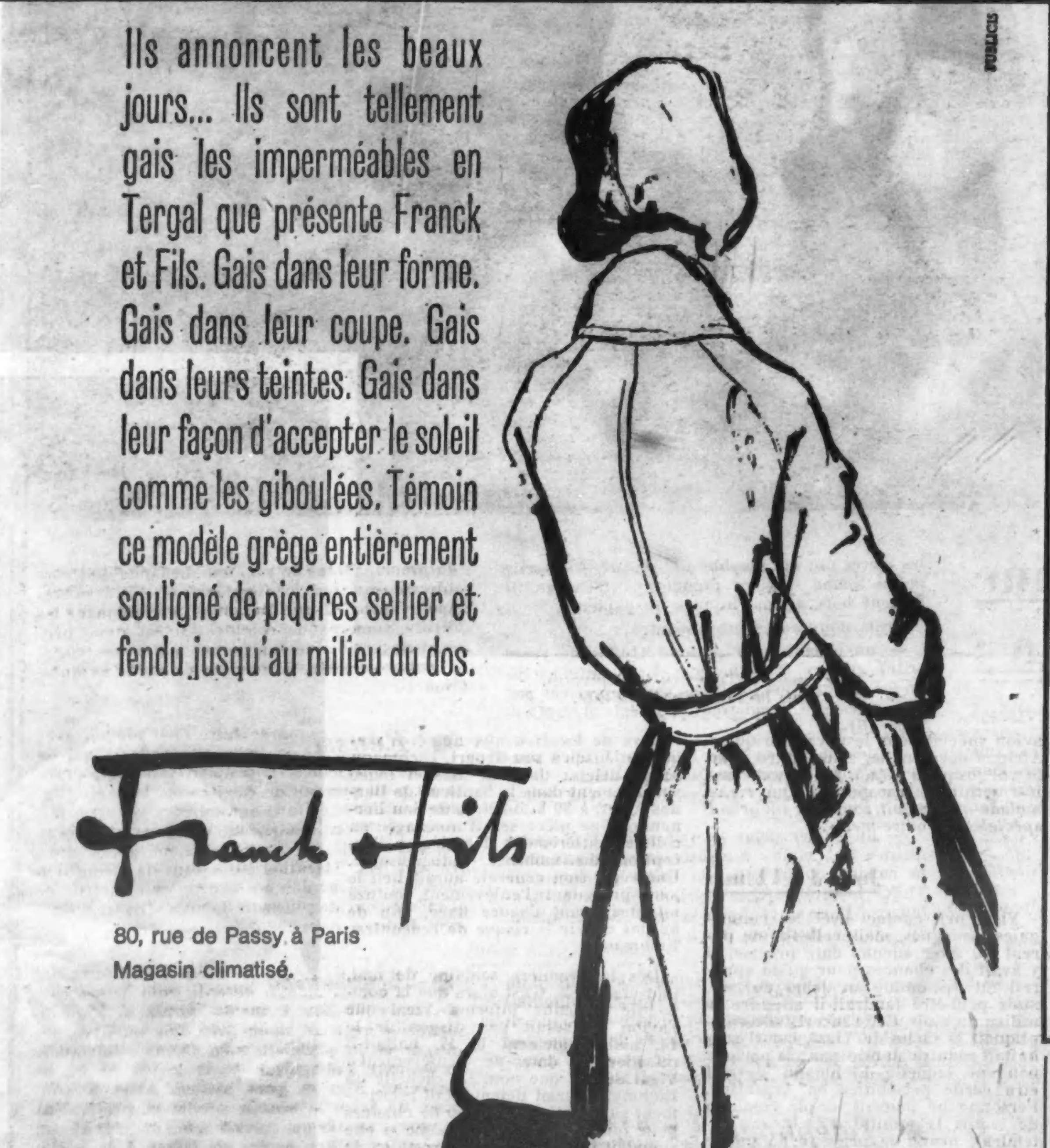
Cette combativité d'un homme de 82 ans a suscité beaucoup d'admiration, mais peu d'illusions. La plupart de mes amis, même « unilatéralistes », étaient sceptiques quant au succès de la campagne de Lord Russell et m'expliquaient qu'elle risquait de faire plus de mal que de bien. « *L'action de quelques dizaines de personnalités, quel que soit leur prestige, ne saurait supplanter un vaste mouvement politique* », m'ont-ils dit.

Je suis donc allé samedi à Trafalgar Square en simple curieux. J'ai eu la surprise d'y trouver une foule extrêmement dense. La gravité de Lord Russell, l'absence de toute démagogie dans son discours et le silence quasi religieux avec lequel il a été écouté ont constitué pour moi une deuxième surprise. Car ce n'est pas tous les jours qu'on voit des milliers de lycéens et d'étudiants manifester un tel souci des problèmes de l'humanité.

Peut-être le mouvement de désobéissance civile de Lord Russell fera-t-il long feu après avoir attiré pour un bref moment l'attention de la presse. Il est — m'assure-t-on — inadaptable aux mœurs et habitudes britanniques. Pourtant, les dix mille personnes qui, à Trafalgar Square, ont entendu Lord Russell et les trois mille jeunes gens qui ont passé leur après-midi assis devant le ministère de la Défense n'ont pas perdu leur temps. Leur appel à la fraternité et à la raison a frappé l'opinion anglaise. Quant à Lord Bertrand Russell, je peux témoigner que ce n'est plus seulement à son œuvre philosophique, mais aussi à son action contre la guerre qu'il doit le titre de « maître à penser » que lui accorde la jeune génération britannique.

K.-S. KAROL.

(*) Assis en face du ministère de la Défense pendant la manifestation.



MADAME EXPRESS

FAUT-IL LAISSER LES ENFANTS SE BATTRE ?

(Voir pp. II, III.)

(Rapho.)

Cette semaine Mme Express a :

● *Collationné* toutes les adresses pour les vacances de Pâques des enfants à la montagne, à la campagne, au bord de la mer et à l'étranger. Elle se tient à la disposition des lecteurs intéressés pour les leur communiquer. Une seule précaution pour obtenir rapidement un maximum d'adresses : écrire plutôt que de téléphoner au Service Express-Vacances, 91, Champs-Elysées.

● *Assisté* à une présentation de chemises pour hommes. Cette manifestation était destinée à promouvoir la couleur « sable » (doré, brun, ocre, etc.) qui doit, paraît-il, devenir à la mode. Madame Express n'a pas été convaincue ; le « sable » assombrit les bruns et donne mauvaise mine aux blonds. En revanche, elle a constaté que 80 % des cols — même ceux des chemises habillées — étaient désormais transformables et traités spécialement. Innovation indiscutablement heureuse. En effet, l'empesage permanent a pour qualité première de supprimer l'emploi des baleines de col : celles que l'on ne trouve jamais, qui ont rarement la bonne longueur, qui sont toujours dépareillées.

● *Constaté* que le verre n'est pas toujours aussi transparent qu'on peut le croire, en visitant l'appartement-exposition présenté par Saint-Gobain. Toutes les pièces ont été meublées et décorées à partir de la même matière première : le verre. Il devient bois, tissus, briques ou papier.

Trois nouveautés intéressantes :

— un isolant pour plafond (tuiles de verre frité) efficace et esthétique. Les petits carrés ou les petits trous habituels sont remplacés par des stries qui permettent d'obtenir des effets décoratifs ;

— des portes en glace standard : elles peuvent s'adapter sans installation spéciale à la place des anciennes portes de bois (de 180 à 240 NF) ;

— un papier peint lavable imitant parfaitement le bois clair : à utiliser en panneaux dans la cuisine ou la salle de bains (à partir de 11 NF le rouleau chez Myriam, 52, rue R.-Boulanger, Paris). (L'Appartement Saint-Gobain, 16, avenue Matignon, Paris.)

● *Amélioré* nettement le goût d'un quatre-quarts familial en modifiant légèrement la recette classique. Il suffit de remplacer la moitié de la proportion de farine par un poids égal de poudre d'amandes pour obtenir un délicieux dessert.

● *Téléphoné* à la R.T.F. pour savoir quelles sont les démarches nécessaires à l'application de la nouvelle « taxe unique » pour les possesseurs de téléviseur et poste radio. Le changement se fera automatiquement, à condition que toutes les déclarations effectuées jusqu'ici portent strictement les mêmes indications de nom, prénoms et adresse. Mais il arrive souvent que les diverses déclarations ne fassent pas mention du prénom. Dans ce cas, une demande doit être adressée au Service Régional des Redevances (pour Paris, 37, rue Dussoubs) en indiquant les divers numéros de comptes. Il est donc prudent de vérifier les anciennes quittances ou, si le doute subsiste, de faire la demande en question.

● *Réussi* à se faire l'œil hindou avec un nouveau produit qui se pose à l'intérieur de la paupière inférieure grâce à un petit pinceau de caoutchouc biseauté. Facile à utiliser, ce fard agrandit les yeux, en fait ressortir l'éclat, charbonne moins que les traits de crayon et, fait appréciable, ne pique absolument pas. Attention : il a tout de même tendance à s'accumuler un peu au coin interne de l'œil au bout de plusieurs heures. (Kajal d'Harriet Hubard Ayer, 14 NF.)

● *Applaudi* la sortie d'un décret qui interdit enfin le système de vente dit des « envois forcés ». Tout le monde a reçu au moins une fois un livre, un disque ou un stylobille sans l'avoir commandé, mais avec l'obligation de le payer ou de le renvoyer. Peu de gens avaient alors le courage de faire la sourde oreille et préféraient envoyer un chèque plutôt que de refaire un paquet et d'aller perdre du temps à la poste. Désormais, non seulement on n'est plus obligé de renvoyer l'objet qui n'a nullement été commandé, mais ceux qui pratiquent ce genre de ventes sont passibles d'une peine de prison et d'une amende de 400 à 1.000 NF. Il est probable qu'ils vont se faire rares. En tout cas, il est bon de savoir que le destinataire n'a à leur égard aucune obligation.

POUR AIDER VOTRE BEAUTÉ A RESTER ÉCLATANTE...

...songez simplement, Madame, à mettre en valeur votre personnalité naturelle.

Pour une réception d'un soir, ou pour l'équilibre harmonieux de tous les jours, l'Institut du Dr N. G. Payot réalise ce petit rien difficile à obtenir soi-même. Là, dans ce cadre si confortable, des esthéticiennes expérimentées adapteront à votre tempérament une méthode scientifique de beauté reconnue du monde entier.

Votre visage ? Massage et détente joints à quelques soins d'une technique ultra-moderne, et vous vous sentirez un visage tout neuf ! Vous serez pourtant exactement vous-même, mais vivifiée et révélée telle que vous ne vous étiez jamais vue, à l'apogée de votre beauté.

INSTITUT DE BEAUTÉ

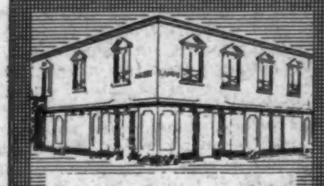
Dr N. G. Payot

DE LA FACULTÉ DE LAUSANNE

10, rue de Castiglione - PARIS 1er

OPE. 72-85

PUBLICIS 3



Les Nouveautés de printemps et le plus grand choix de modèles

Bettina

RAMUZ

201, RUE SAINT-HONORÉ (ANGLE RUE CAMBON)

bientôt... Maman

LE PRÊT A PORTER LE PLUS "BOUTIQUE"

cette robe en lainage, infroissable, entièrement doublée.

140 NF

167, Bd MONTPARNASSE PARIS 6e

Denise BONAN

Printemps 61

Sélection de modèles prêts à porter à partir de 220 NF

277, rue Saint-Honoré

ENVIES

A défaut de neuf

Le froid peut revenir. Mais le printemps est déjà à l'ordre du jour.

GRACE à un temps exceptionnel pour le mois de février, le printemps est entré la semaine dernière dans la tête des femmes, réveillant subitement les envies qui, comme les marmottes, sommeillent en hiver.

Il n'est pas question cependant de se préoccuper déjà des garde-robes de printemps : les photos de collections ne sortiront que la semaine prochaine dans la presse, les boutiques attendent encore la plus grande partie de leurs nouveaux modèles, et les achats effectués sous l'impulsion des premiers rayons de soleil tiennent rarement compte des besoins réels d'une garde-robe.

Voici cependant quelques façons (presque raisonnables) de satisfaire vos envies de printemps :

● CHANGEZ DE ROUGE A LÈVRES, pour adopter un ton plus clair (si le vôtre est vif) ou plus rose (si le vôtre est orange). Dans la gamme des roses vous avez le choix entre : Glaïeul (Worth), Patricia (Fath), Piment rose (Payot), Cuivre rose (Carven), Safran (Orlane).

Dans la gamme des abricot très clairs viennent de sortir : Toquade (Germaine Monteil), Miss (Charles of the Ritz), Indian rose (H. Hubbard Ayer) et Midi (Rochas).

● TROQUEZ VOS GANTS NOIRS ou marron foncé (qui commencent à être très ridés), contre des gants de tissu rouge (avec le gris) ou beige écaille (avec le marron). Attendez encore pour acheter des accessoires bleu marine ou beiges (sacs et chaussures), ils seront un peu défraîchis quand votre tailleur ou votre robe de printemps seront neufs.

● FAITES NETTOYER VOTRE MANTEAU. Vous l'oublierez pendant quelques jours et il vous paraîtra moins « affreux » quand vous le retrouverez. S'il a un col de fourrure, vous pouvez le découdre : même le froid revenu, vous n'en aurez plus envie.

● REMPLACEZ VOTRE ÉCHARPE de laine par un carré de mousseline ou de coton dans l'encolure de votre manteau.

● CHOISISSEZ VOS BAS dans un ton plus clair. Attention cependant aux bas presque blancs lancés par les couturiers, ils transformeraient en poteaux les plus belles jambes du monde. La nuance « Safran » que l'on trouve maintenant dans toutes les marques est légèrement teintée et plus flatteuse.

● FAITES LA GUERRE AUX TACHES, cirez votre sac, portez du linge blanc. A défaut de neuf, on a envie de propre.

Un corsage sage

Si, malgré ces sages conseils, vous ne résistez pas à l'appel de quelque chose de neuf, achetez un corsage. En le choisissant dans la gamme des roses, des bleus ou des beiges, vous serez sûre qu'il vous rendra service au printemps. Sans col ou avec une cravate nouée, sans manches et pouvant se porter par-dessus la jupe, il sera dès aujourd'hui à la mode de demain.

Nous avons photographié deux modèles actuellement en vente à la quinzaine de la blouse chez Franck & Fils (80, rue de Passy) qui correspondent parfaitement aux tendances de la haute couture que vous découvrirez la semaine prochaine dans Madame Express :

● EN TERGAL BLANC, plastron plissé style lingerie, forme brassière sans pince sur le devant, boutonnage dans le dos : 39 NF. (Le même modèle existe en coton traité « Minicare »). (Photo n° 1.)

● EN SHANTUNG PURE SOIE, dans une gamme de coloris mode : grège, abricot, absinthe, fuschia, ciel. Col noué, quatre boutons : 49 NF. (Photo n° 2.)

Conseil aux hommes

Enfin pour celles qui ont un homme dans leur vie, conseillez-lui de renoncer, si la température clémente revient, soit à son gilet (ou tricot) soit à son pardessus. Il constatera subitement un mieux-être et réalisera alors que l'impression d'accablement qu'il ressentait depuis quelques jours était simplement due au fait qu'il avait trop chaud. La gent masculine est extraordinairement lente à modifier ses habitudes vestimentaires, même si elle en souffre. La semaine dernière, à Paris, les femmes se promenaient déjà en tailleur, les hommes, eux, continuaient à arborer cache-nez et gros manteaux.

ÉDUCATION

L'âge du coup de poing

Faut-il laisser les enfants se battre ? Un médecin répond :

DEUX fois en moins d'un mois, à la suite d'une bataille banale, pas même violente, entre écoliers, des enfants sont morts de traumatismes crâniens.

Ce risque d'accidents, les jeunes garçons d'âge scolaire le courent chaque jour, sous l'œil généralement indifférent, sinon complice, de leurs parents et de leurs maîtres. En effet, les adultes, qui s'opposent si souvent aux instincts des enfants, font une exception en faveur de ce goût des jeunes garçons « pour la bagarre », et la plupart des parents tolèrent — quand ils n'encouragent pas sournoisement — les exploits guerriers de leur progéniture. Depuis un mois, cependant, beaucoup d'entre eux s'interrogent. Est-il nécessaire, normal ou anormal que les garçons se battent ?

Avec le sentiment d'exprimer une inquiétude commune à tous les « chargés de famille », Mme Express a demandé son opinion à Mme D..., spécialiste de psychanalyse infantile :

Un peu de tendresse

MME EXPRESS. — La plupart des garçons se battent. Avons-nous tort, ou raison, de les laisser faire, en considérant ce besoin comme un instinct naturel ?

MME D. — *Il s'agit, en effet, d'un instinct profond qui doit se libérer. Tous les enfants détiennent un potentiel d'agressivité. L'agressivité est, pour eux, un moyen normal d'expression, et, même, « un mode d'alimance ». On peut facilement le comparer à celui de certains couples, adultes, très unis, mais pour qui les petites querelles incessantes sont, en quelque sorte, une manifestation de tendresse. Toutes les tensions auxquelles un enfant est soumis augmentent son agressivité naturelle... et son besoin de la manifester, en se battant. La lutte étant, pour lui, une activité très comparable à un sport, mais qui se présente sous la forme, combien plus agréable, d'un jeu.*

Un arbre ou un copain

MME EXPRESS. — Vous venez de parler des tensions qui augmentent l'agressivité naturelle de l'enfant. Quelles sont les origines de ces tensions ?

MME D. — *Elles sont nombreuses. En particulier dans la vie d'un jeune citadin : le surpeuplement des classes, le bruit et l'agitation des rues, le manque de contacts avec la nature. Le garçon qui vit à la campagne peut, en sortant de l'école, donner un coup de pied dans un arbre, arracher une touffe d'herbes, se dépenser, physiquement, de mille façons. Celui qui vit dans une ville n'a pas d'autre contact que le coude à coude (dans une classe prévue pour 20 où l'on est 40) avec ses voisins de droite et de gauche. Il faut ajouter à cela des programmes scolaires trop vastes, et souvent mal adaptés : ou l'enfant ne suit pas, il se fatigue, et vit dans une crispation de l'esprit dont il ne peut se défaire que par une activité physique réelle... ou il est au-dessus du niveau, et doit rester immobile et silencieux pendant des heures durant lesquelles il n'est pas réellement occupé. Pour le bon élève aussi se crée une tension paralysante pour l'esprit, et dont il ne se libérera qu'en passant naturellement... du coude à coude au corps à corps.*

MME EXPRESS. — Pourtant, tous les garçons ne se battent pas. Certains,

1) TERGAL ... PLISSÉ. *L'appel de ... neuf.*

Goldy

Tous les tissus Haute Couture de la collection de printemps

26, rue La Boétie - Mo Miromesnil

PATISSIER-TRAITEUR

Organisation de réceptions

Lunchs
Cocktails
Soirées
Dîners

Personnel et Matériel complet

VIVIER

2, avenue de Châtillon
91, rue d'Alésia, PARIS (14e). Tél. VAU. 16-05

Livraisons Paris et Banlieue

FEMMES PETITES
LA MODE
"TROIS POMMES"
PRÊT A PORTER
GENEVIÈVE CORNE
21, R. LA BOÉTIE - ANJ. 68-64

RECETTES

Comment manger drôle quand les primeurs manquent et que les fonds sont en baisse ? Comment donner un coup de soleil à des plats économiques ? Comment ajouter un petit air provençal aux poissons citadins et aux pommes de terre sempiternelles ? Grâce à leur imagination, et avec l'aide d'une feuille de menthe et d'un brin de ciboulette, Suzanne et Henriette vous proposent cette semaine deux plats aussi faciles à réaliser qu'originaux à servir.

● CORDON BLEU

Salade de pommes de terre à la provençale

600 g de pommes de terre, 1 oignon, persil, ciboulette, 2 cuillerées d'huile, une sauce vinaigrette.

Peler les pommes de terre, les mettre dans une grande casserole, les recouvrir de bouillon, ajouter l'huile, l'oignon émincé, le persil, la ciboulette, le sel et le poivre. Faire cuire à petits bouillons pendant environ 25 minutes. Bien égoutter les pommes de terre dans une passoire. Les laisser refroidir. Quand elles sont froides, les jeter dans la friture très chaude et les laisser dorer de 7 à 10 minutes. Servir avec une vinaigrette à la ciboulette.

● CORDON BLANC

Ragoût de poisson

Un kilo de poisson, 75 g de beurre, 6 pommes de terre, 2 tomates, 2 oignons. Thym, laurier, menthe, romarin, fenouil, sel, poivre.

Choisir plusieurs espèces de poissons peu coûteux.

Faire fondre la moitié du beurre dans la cocotte, faire blondir les oignons émincés. Disposer dans le fond de minces rondelles de pommes de terre et de tomates, recouvrir d'une couche de morceaux de poisson. Saler peu, mais poivrer bien. Alterner couche de pommes de terre et tomates, couche de poisson, etc. Terminer par des pommes de terre. Ajouter quelques noisettes de beurre, le thym, le laurier, la menthe, le romarin, un peu de fenouil si possible. Poivrer de nouveau. Couvrir et faire cuire à feu doux. Au moment de servir, retirer les herbes qui ont donné leur parfum à ce plat.

SUZANNE et HENRIETTE.

(Dambier.)

2) SHANTUNG GRÈGE, COL NOUÉ.
Dès aujourd'hui, à la mode de demain.

DEUX PARISIENS AU SOLEIL.
La modification est très lente.
(Charpentier.)

même, manifestent une certaine répugnance...

MME D. — *Tous les enfants sont, instinctivement, agressifs. Mais il y a deux sortes d'agressivités : certains sont des « actifs » qui s'expriment avec les poings, les pieds ; d'autres sont des « passifs », légèrement masochistes. Ils ne se battent pas. Mais provoquent, par leur attitudes, leurs remarques, leur comportement général, la rossée qu'un camarade généreux ne manque pas de leur donner.*

MME EXPRESS. — Cette agressivité naturelle des jeunes garçons ne peut-elle avoir des raisons pathologiques ?

MME D. — *Si. Cette agressivité peut être, ou devenir, pathologique. C'est le cas quand des troubles caractériels, provoqués, la plupart du temps, par des conflits familiaux, s'ajoutent aux causes habituelles de tension. Par exemple, l'enfant de parents qui se disputent, l'enfant jaloux, ou qui est privé de son besoin naturel d'affectivité, parce qu'on lui a fait perdre l'estime qu'il portait à son père ou à sa mère, peut se battre (ou se faire battre) plus encore que les autres.*

Et les filles ?

MME EXPRESS. — Nous n'avons, jusqu'ici, parlé que des garçons. Les filles, en général, se battent moins. Si elles le font, on les punit, ou, au minimum, on leur reproche de se conduire « comme un garçon ». L'agressivité serait-elle l'apanage de ces derniers ?

MME D. — *Pas du tout. Mais les filles l'expriment plus couramment avec leur langue qu'avec leurs poings. Petites méchancetés, taquineries, commérages restent leur apanage, elles en viennent rarement aux mains.*

MME EXPRESS. — Il arrive cependant que les filles se battent. Appartiennent-elles obligatoirement, dans ce cas, à cette catégorie qu'on baptise de l'affreux nom de « garçons manqués » ?

MME D. — *Certainement pas. Placées « en compétition », au cours de jeux mixtes, par exemple, les filles, naturellement, adoptent les attitudes efficaces qui peuvent paraître masculines. S'il s'agit d'un cas isolé, la fillette qui se conduit en garçon (y compris le goût de la lutte corporelle) le fait, la plupart du temps, dans un but déterminé : celui de séduire :*

— son père, si elle a l'impression qu'il préfère les garçons aux filles, ou les femmes un peu masculines aux femmes... trop féminines ;

— son frère, son cousin, ou son camarade de jeu, parce qu'elle se sent obligée, pour rester son égale, et ne pas se voir préférer des camarades du même sexe, d'adopter la même attitude. Il faut se garder d'en tirer des conclusions hâtives sur son comportement futur.

MME EXPRESS. — Quand les filles se battent, elles n'usent pas des mêmes armes que les garçons. Les ongles remplacent facilement le poing... et les cheveux constituent une prise de choix. Cette attitude a-t-elle une raison profonde ?

Faire confiance au sort

MME D. — *Naturellement. Tous les actes d'un individu, dès sa plus tendre enfance, sont des actes sexués. Un garçon et une fille qui attrapent ou jettent un ballon, par exemple, ne le font pas de la même façon. La fille « reçoit », le garçon « projette ». De la même façon, la fille qui se bat se bat avec des gestes dictés par son appartenance au sexe féminin.*

MME EXPRESS. — Il semble par conséquent qu'en l'occurrence l'attitude spontanée des parents soit la bonne, et qu'il faille laisser les enfants se battre ?

MME D. — *Mais oui. Il faut cependant s'efforcer de leur donner le plus d'occasions possible de rompre les tensions auxquelles ils sont soumis. En tout cas, essayer de n'être pas la cause de tensions supplémentaires.*

Mieux vaut un œil poché qu'un adolescent complexé. Quant au risque d'accident grave, c'est un de ceux qui pèsent chaque jour sur notre vie, entre les voitures qui vont trop vite, les avions qui tombent, et les radiations atomiques. Puisque nous n'avons pas le loisir d'en protéger nos enfants, mieux vaut n'y pas penser, et faire confiance au sort.

LORÈNE
COLLECTION DE PRINTEMPS
66, AV. VICTOR HUGO
PARIS
PAS. 43-33

IMPORTANT RABAIS
sur
TRICOTS DÉMARQUÉS
aux
Trois Mailles
58, Rue Caumartin-Paris 9e
pour
HOMMES-FEMMES-ENFANTS

PARMENTIER-CHAUFFAGE
94, avenue Parmentier - PARIS (XI[e])
OBE. 44-85 R.C. Seine 58 B 13.061

DEPOSITAIRE DE TOUTES
LES GRANDES MARQUES

Chère Madame,

PARMENTIER-CHAUFFAGE est heureux de vous faire profiter de sa nouvelle formule vente directe avec remise sur les appareils électro-ménagers jusqu'à 20 % ainsi que son service entretien, réparation, nettoyage d'appareils au charbon, gaz, etc.

Souvent vos rôtis et grillades ne vous donnent pas satisfaction, un simple réglage et nettoyage vous remettra votre appareil à neuf. Faites-en l'expérience en téléphonant à OBE. 44-85.

Recevez, Chère Madame, l'expression de nos sentiments distingués.

PAIN

présente : "BRASILIA"

une 4 feux gaz "nouvelle vague" qui vous enthousiasmera.

- Sa carrosserie au galbe d'avant-garde émaillée blanc et ciel.
- Sa table inox, son four à thermostat avec hublot et éclairage.
- Son fameux INFRAGRIL (exclusivité PAIN pour la France, adopté sur les cuisinières U.S.A. les plus luxueuses) et son INFRABROCHE qui vous permettra d'égaler les rôtisseurs professionnels.

La "3 feux gaz" EUROPE 62, petite sœur de BRASILIA, est idéale pour les cuisines exigûes.

Documentation complète
S.A.V.A.M.-LIPSHEIM (Bas-Rhin)
Stand 14-16 Salon des Arts Ménagers

RECETTES POUR "MIEUX VIVRE" DE LA FEMME A LA PAGE

SYNERGIE 187 - 73

Les odeurs des animaux que vous aimez ne doivent pas vous gêner.

La boîte à sciure du chat

recevra, chaque matin, un coup de bombe AIR-WICK. En femmes prévenantes pour ceux qui vous entourent, vous prendrez cette précaution avant même de le vider. Tenez la bombe à un mètre environ du plat.

La cage des oiseaux ne sent pas très bon

Si vous voulez être sûre de votre effet, placez derrière un flacon d'AIR-WICK que vous laisserez débouché 48 heures, mèche tirée d'un ou deux centimètres.

Le coin du chien

sera désodorisé chaque jour avec deux coups de bombe AIR-WICK, le premier donné en enlevant les coussins, le deuxième, coussins remis en place. La présence de votre ami à quatres pattes ne risquera plus de gêner vos visiteurs.

L'eau de l'aquarium

du poisson rouge est sale et une odeur désagréable se dégage au moment ou vous la changez. Vous savez qu'il suffit de donner un bon coup de bombe AIR-WICK au-dessus de l'aquarium pour que l'odeur disparaisse.

skip

FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOUTES LES MACHINES A LAVER.
Grâce à la "mousse dosée" de Skip, votre machine ne déborde plus... jamais encrassée, elle tourne rond ; votre linge, lavé fil à fil, sans écume, sans dépôt, SE RINCE TOUT SEUL : il est propre et souple... comme vous l'aimez ! SKIP MOUSSE PEU POUR LAVER MIEUX.

En vente partout.

SP-147-234/2

Madame Express

ARTS MÉNAGERS

Dans huit jours au C.N.I.T.

● ***Les fabricants étrangers présentent leurs nouveautés ; les français sont prêts eux aussi.***

LE samedi 4 mars, à 10 heures du matin, le XXX[e] Salon des Arts ménagers ouvrira ses portes au public. Cette manifestation multiplie cette année les innovations :

1° Les Arts ménagers déménagent. Installés depuis 1926 au Grand Palais, ils abandonnent les Champs-Elysées et leurs embouteillages pour prendre possession du C.N.I.T. au rond-point de la Défense.

Résultats pratiques : 80 000 m2 de surface « exposable » contre 36 000 mètres carrés au Grand Palais, 1800 exposants contre 1500 l'année dernière, des stands couvrant jusqu'à 100 m2 (le plus grand n'atteignait que 56 m2 en 1960).

2° Plus aucun revendeur n'est admis à exposer au Salon, occupé exclusivement par les fabricants.

3° Les deux premiers jours de l'exposition sont réservés aux professionnels. Les organisateurs espèrent ainsi aider les constructeurs à conclure directement des affaires avec les distributeurs et les revendeurs qui boudaient, paraît-il, le Salon depuis quelques années.

4° Enfin et surtout, pour la première fois, plus de 200 exposants étrangers présentent leur production en France. Cette innovation déborde même le cadre du Marché commun puisque, à côté des 50 constructeurs allemands, des 25 italiens et des représentants du Benelux, on verra des producteurs suisses, anglais et même américains.

Les conséquences économiques de cette confrontation ne peuvent évidemment pas encore se dessiner, mais il est certain qu'un grand mouvement de curiosité va pousser les visiteurs du C.N.I.T. à regarder, à palper, voire à acheter les gadgets transalpins, d'outre-Rhin ou d'outre-Manche.

Le black-out est complet en ce qui concerne le gros matériel étranger, mais Mme Express a néanmoins interrogé les Grands Magasins qui organisent tous une exposition « Arts ménagers » parallèlement au Salon. Voici quelques articles qui seront disponibles à partir du 4 mars :

Huit nouveautés

● La cocotte américaine carrée en Pyrex opaque blanc, décor fleurs stylisées ; couvercle transparent (54,50 nouveaux francs). La cocotte peut être posée sur la table grâce à son support amovible en métal doré (20 NF), et se transformer en casserole par l'adjonction d'une poignée également amovible (14,50 NF). (Galeries Lafayette.)

● Le tout petit aspirateur-balai italien, spécialement conçu pour l'entretien des rideaux, bibelots, fauteuils, garnitures d'auto ; il est livré avec 5 accessoires (89 NF). (Au Printemps.)

● La poêle électrique allemande pour faire la cuisine sur la table. En fonte d'aluminium et à fond doré, elle est munie d'un thermostat et d'une lampe-témoin comme les fers à repasser (120° pour les œufs sur le plat, 200° pour les crêpes, 220° pour les steaks, etc.) ; en 220 V seulement (108 NF). (Bazar de l'Hôtel-de-Ville.)

La marque anglaise « Prestige » importe elle aussi toute une série d'ustensiles originaux que l'on verra au C.N.I.T., mais qui ne seront en vente qu'à partir du mois de mai :

● Des casseroles a deux becs verseurs (la casserole d'un litre à fond cuivré : 29,50 NF, à fond aluminium : 39,50 NF).

● Des conservateurs a glace, forme boule, couvercle poli à deux poignées, corps mat, pouvant servir également de soupière (85 NF).

Les constructeurs français attendent, semble-t-il, sans panique, cette pacifique invasion des techniques étrangères. Ils sont certains que la plupart de leurs prix seront concurrentiels, ils sont prêts — et discrets eux aussi. Bien qu'ils paraissent fermement décidés à ne dévoiler leurs secrets qu'au tout dernier moment, Mme Express a cependant réussi à découvrir quelques-unes des petites bombes ménagères (françaises ou déjà implantées en France) qui éclateront la semaine prochaine :

● L'aspiro-laveur : outre ses fonctions d'aspirateur, cet appareil se charge également de laver tous les sols et de les sécher.

On appuie sur un bouton : l'eau savonneuse se déverse sur le sol, une brosse de nylon montée sur un axe rotatif décrasse et frotte ;

Deuxième bouton : l'eau sale est aspirée et isolée de l'eau propre par une membrane souple.

Troisième bouton : l'aspiro-laveur souffle pour sécher.

Cet appareil unique au monde sera mis en vente au prix de 480 NF (Hoover).

● Le réfrigérateur portatif, thermo-électrique. Il n'est ni à absorption, ni à compression, mais alimenté par une simple batterie de 25/30 watts. Seul un prototype sera présenté au C.N.I.T. Contenance : 20 l. Prix encore indéterminé (Electrolux).

● La machine a laver « de poche ». Elle s'appelle « Babette », peut laver 4 kg de linge, et n'a que 40 cm de large. Ses autres dimensions sont normalisées : 80 cm de haut, 60 cm de large. Elle fonctionne avec tous les combustibles. En outre, son prix sera très raisonnable (Laden).

ACHATS

Le duel des huiles

● ***Quelle est la différence entre telle marque d'huile et telle autre ? Avec l'aide d'un laboratoire d'analyses alimentaires, Madame Express répond.***

A moins d'être totalement imperméables à la publicité, les ménagères françaises ont eu ces temps derniers des raisons de perplexité. Aucune d'entre elles n'a pu échapper, au cinéma, à la radio ou dans la rue, aux impressionnantes campagnes publicitaires qui s'efforcent de les convaincre de changer (ou de conserver) leur marque d'huile habituelle.

Entre deux grandes marques surtout, le duel a été violent, et les arguments curieusement similaires : plus pure, plus grasse, ne se décompose pas en chauffant, etc. Toutes qualités aussi attrayantes qu'incontrôlables dans une cuisine. Autre point commun : les prix. Les deux marques, qui valaient encore récemment 2,60 NF le litre, viennent d'augmenter simultanément. Un arrêté du 19 janvier 1961 a en effet autorisé, à la suite d'une hausse des cours de l'arachide, une augmentation de 13 nouveaux centimes au stade du détail, à partir du 1[er] février. Il semble d'ailleurs que les commerçants se soient dépêchés d'arrondir à 15 centimes.

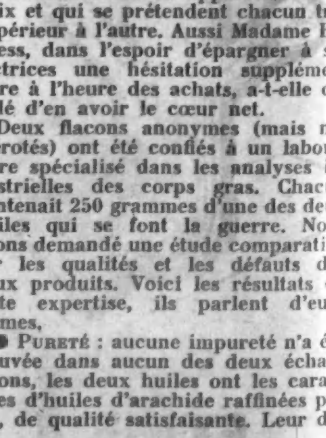
Une expertise

Voici donc la ménagère placée devant un choix impossible : deux produits semblables en apparence et en prix et qui se prétendent chacun très supérieur à l'autre. Aussi Madame Express, dans l'espoir d'épargner à ses lectrices une hésitation supplémentaire à l'heure des achats, a-t-elle décidé d'en avoir le cœur net.

Deux flacons anonymes (mais numérotés) ont été confiés à un laboratoire spécialisé dans les analyses industrielles des corps gras. Chacun contenait 250 grammes d'une des deux huiles qui se font la guerre. Nous avons demandé une étude comparative sur les qualités et les défauts des deux produits. Voici les résultats de cette expertise, ils parlent d'eux-mêmes.

● Pureté : aucune impureté n'a été trouvée dans aucun des deux échantillons, les deux huiles ont les caractères d'huiles d'arachide raffinées pures, de qualité satisfaisante. Leur de-

POUR VOS PARQUETS...
mieux qu'un vernis



gré d'humidité est de 0,04 % pour l'échantillon n° 1, de 0,03 % pour le n° 2, la teneur en acides gras libres s'élève à 0,06 % dans le premier cas, à 0,08 % dans le second. La densité est strictement la même ; 0,917 pour les deux.

● TENEUR EN MATIÈRES GRASSES : là encore, aucune différence réelle. l'huile n° 1 en contient 99,96 %, l'huile n° 2 en contient 99,97 %.

● DEGRÉ D'OXYDATION : le laboratoire a constaté que l'une des deux huiles était légèrement plus oxydée que l'autre : 3,75 contre 0,1. Mais cela ne signifie pas grand-chose, la différence pouvant provenir du délai de stockage. Si, en effet, l'oxydation dépend en principe de l'état de la matière première employée (les graines transportées décortiquées s'oxydant plus vite que les graines en coque), la petite quantité d'air qui subsiste dans le goulot d'une bouteille peut suffire à provoquer une légère oxydation, si l'huile attend un certain temps avant d'être utilisée.

Match nul

Donc, jusqu'ici, match nul, les analyses n'ayant fait que confirmer l'absence de différences réelles entre les deux huiles. Madame Express a néanmoins poursuivi l'expérience sans cornues et sans alambic. Sur le conseil des spécialistes, elle a procédé elle-même aux essais que peut réaliser n'importe quelle femme à ses fourneaux :

● CAPACITÉ DES BOUTEILLES : ayant transvasé le contenu de l'une dans l'autre et vice versa, nous avons constaté que la contenance était exactement la même, bien que la forme soit différente. En conséquence, pas question d'économie.

● POINT DE FUMÉE : chacun sait que tous les corps gras sans exception se décomposent à une certaine température. Pour vérifier si l'une des deux huiles atteint plus vite que l'autre son point de fumée, nous avons procédé très simplement : un verre à liqueur de chaque huile a été chauffé dans des conditions identiques. Même récipient, refroidi et lavé entre chaque essai. Même flamme de gaz : il a suffi de régler le débit en fermant l'arrivée de gaz après le premier essai sans toucher au bouton de la cuisinière. Résultat obtenu chronomètre en main : les deux petites quantités d'huile se sont mises à fumer au bout d'un laps de temps identique : 1 minute 40 secondes pour l'une comme pour l'autre.

● DIFFÉRENCE DE GOUT : dans les frites comme dans les salades, tous les efforts pour essayer de déceler une différence de saveur sont restés vains.

L'analyse scientifique comme les tests empiriques aboutissent ainsi à une certitude : aucune différence réelle de nature ou de qualité entre les deux produits. Rien qui justifie une préférence pour l'un ou pour l'autre.

Fidèles ou intéressées

Rien, sauf précisément la publicité. Voulant savoir ce qui, dans ces conditions, pouvait bien déterminer le choix des ménagères françaises, Madame Express a interrogé un certain nombre bre de commer de commerçants vendant plusieurs marques d'huile. De leurs réponses, se dégage un principe : il existe deux races de clientes :

● Les fidèles : pour rien au monde, elles ne changeraient la marque qu'elles ont choisie une fois pour toutes. Absence de curiosité ? Non, mais elles sont satisfaites du produit et persuadées de leur compétence. « *C'est la mienne, c'est la meilleure* » est une sorte de slogan publicitaire qu'elles forgent à leur usage personnel. Ces traditionalistes sont surtout les clientes des petites épiceries de quartier.

● Les intéressées : bien différentes des précédentes, elles sont alléchées d'abord par l'attrait de la nouveauté, ensuite par la seule chose qui n'ait aucun rapport avec la qualité du produit vendu : le bol ou le saladier donné en prime. Faisant pour la plupart leurs achats au marché, dans les magasins à succursales multiples ou dans les rues très commerçantes, elles sont particulièrement tentées par les offres publicitaires (1). Mais il arrive souvent que, dès que cesse la prime, l'attraction s'éteigne.

(1) Ces clientes en quête de bonnes affaires risquent d'ailleurs d'être bientôt déçues, le système des primes semblant voué à une mort prochaine. Voir « L'Express » n° 505.

(Dambier.)

UNE CONSOMMATRICE HÉSITANTE.
La salade aura le même goût.

L'emballage gagnera

Tous les fabricants ont donc conscience qu'un « petit quelque chose » manque à leur marque pour envahir puis conquérir solidement le marché des huiles alimentaires. Ils savent cependant que la clé de l'expansion est : l'emballage perdu.

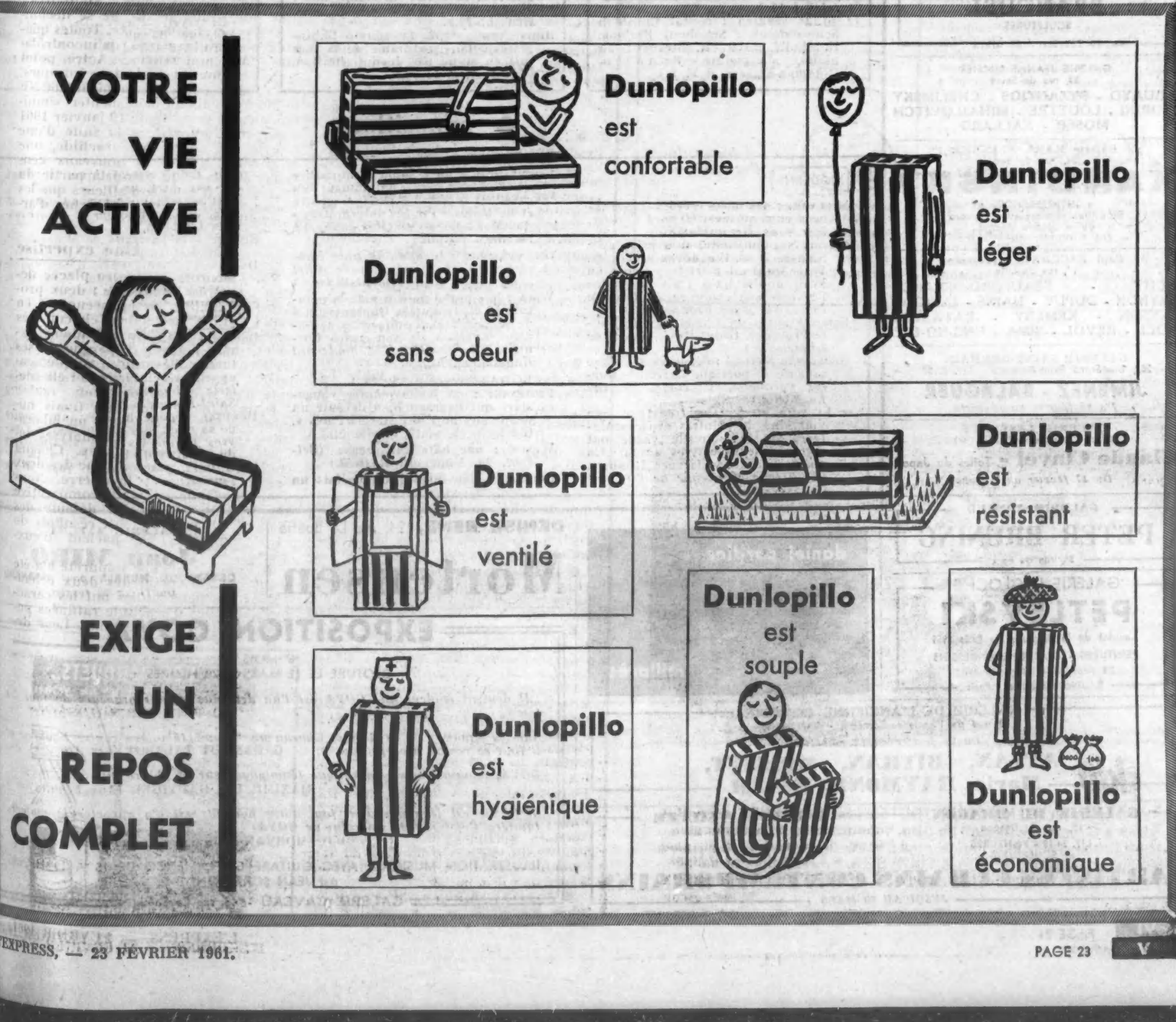
En effet, malgré les efforts entrepris dans ce domaine, tous les essais ont été jusqu'ici infructueux. Ou le contenant communiquait un goût désagréable au contenu, ou bien le conditionnement (de carton, en général) se révélait trop poreux à l'usage et graissait les doigts. Quant au métal, il est d'un prix de revient trop élevé par rapport au prix de vente de l'huile, et beaucoup de femmes ont un préjugé contre les bidons (qui ne risquent pourtant pas de rouiller au contact de l'huile).

La question est pourtant là : le premier fabricant qui découvrira l'emballage perdu idéal aura gagné le duel des huiles.

Ce cahier de Madame Express
a été réalisé par :
Christiane Collange
avec la collaboration de :
Martine Fell, Monique Gilbert, André Gobert, Colette Gouvion, Danièle Heymann, Anouk Lautier, Suzanne et Henriette.

Mme Express, 91, Champs-Elysées, Paris (8e). ELY. 88-61.

(Les renseignements contenus dans ce supplément pratique sont libres de toute publicité.)



GALERIE MADY BONNARD
16, place Vendôme
23, place du Marché-Saint-Honoré

Guizet.

Du 24 février au 16 mars 1961

La Galerie du Tapis d'Art Contemporain
5, Rue La Boétie - Paris-8e
est ouverte à partir du 20 février 1961
œuvres de :
maurice andré - lucien coutaud
jean lurçat - mathieu matégot
jean picart le doux - mario prassinos
marc saint-saëns - robert wogenscky
Exposition permanente - Documents et informations
Tous les jours, sauf le dimanche
de 14 h 30 à 19 h. (Téléphone ANJ. 10-93)

Galerie de Paris
14, place François-Ier - ELY. 82-20
Person
1876 - 1926
Jusqu'au 31 mars

DURAND-RUEL
LAUZERO
37, avenue de Friedland

GALERIE PIERRE DOMEC
33, rue Saint-Placide (VIe)
BOUQUETON - CORNEILLE - COULOT
FRANCHINI - LAPOUJADE - OMCIKOUS
SABY-VIRICEL - M. SAINT-MARTIN
VERON
ANDREOU - SCHERDIN
21 février - 8 mars

Galerie EUROPE
22, rue de Seine (6e) - ODE. 64-75
KLEE - KANDINSKY
BRANCUSI
SCULPTURES
10 février - 31 mars

GALERIE JEANNE BUCHER
53, rue de Seine
AGUAYO - BYZANTIOS - CHELIMSKY
FIORINI - LOUTTRE - MIHAILOVITCH
MOSER - NALLARD

Galerie KARL FLINKER
34, rue du Bac
KANDINSKY
« INTERFERENCES »
Exposition réalisée avec l'accord
de la Galerie Maeght
Du 8 février au 4 mars

Paul FACCHETTI présente
17, rue de Lille
ACHT - BEAUFORD-DELANEY
BEYNON - DUPUY - HAINS - JANICOT
JANSON - KEMENY - LATASTER
NOEL - REVOL - SIMA - UNG-NO-LEE

GALERIE SAINT-GERMAIN
202, boulevard Saint-Germain - LIT. 01-87
JIMENEZ - BALAGUER
Du 22 février au 18 mars

GALERIE LESPERUT
22, rue Royale - PARIS (8e)
Claude Clavel - Toiles du Japon
Du 17 février au 3 mars

GALERIE ARNAUD
PETER BRUNING
34, rue du Four

GALERIE LACLOCHE
PETLEVSKI
Lauréat de la Biennale de Paris 1959
PEINTURES - GOUACHES - DESSINS
21 février - 25 mars 1961
8, place Vendôme - Paris

A voir, à écouter, à savoir

cinéma

NOUVEAU

LA NUIT : le dernier film de Michelangelo Antonioni (L'AVVENTURA), avec Jeanne Moreau, M. Mastroianni et Monica Vitti. Un couple de l'après-midi à l'aube. Une grande œuvre. (Voir pages 34-35.) (*Vendôme, OPE.* 97-52 ; *Avenue, ELY.* 49-34 ; *Studio Publicis, BAL.* 76-23, *à partir de vendredi.*)

EL COCHECITO : le vieillard et la petite voiture, un chef-d'œuvre de méchanceté souriante (*Lord Byron, BAL.* 04-22 ; *Plaza, OPE.* 74-55.)

LA DAME AU PETIT CHIEN : la Russie de Tchékov vue par un jeune Soviétique. Primé à Cannes. (*Pagode, INV.* 12-15.)

LE FARCEUR : une famille à la Capra dans une comédie farfelue de Ph. de Broca. (*Monte-Carlo, BAL.* 09-83.)

LA VÉRITÉ : Clouzot fait passer Brigitte Bardot aux Assises. Le meilleur Clouzot et le meilleur Bardot. Mais, disent les « modernes », c'est du cinéma d'autrefois. (*Marivaux, RIC* 83-90 ; *Colisée, ELY.* 29-46.)

LES SEPT MERCENAIRES : inspiré du film japonais « Les sept Samouraïs », un western de John Sturges qui est un régal pour les amateurs. (*George-V, BAL* 41-46 ; *Marbeuf, BAL.* 47-19.)

RECENT

TIREZ SUR LE PIANISTE : le second film de Truffaut, avec Aznavour. Désinvolte et déconcertant. Mais encore plus neuf que « Les quatre cents coups ». (*Ciné-Panthéon, ODE.* 15-04.)

SOURIRES D'UNE NUIT D'ÉTÉ : le très beau film qui, en 1956, révéla le réalisateur suédois Ingmar Bergman. (*Quartier Latin, DAN.* 84-65.)

RÊVES DE FEMMES : un univers féminin dans lequel Ingmar Bergman pénètre avec précision et tendresse. (*Celtic, ODE.* 47-62.)

LA MORT AUX TROUSSES : du bâtiment de l'O.N.U. aux pentes du mont Rushmore un suspense haletant signé Hitchcock. (*Ranelagh, AUT.* 64-44.)

ET MOURIR DE PLAISIR : le dernier Vadim. De merveilleuses images illustrant une habile histoire de vampire. Avec Annette Vadim, Elsa Martinelli et Mel Ferrer. (*Idéal, VAU.* 59-32.)

LA DOUCEUR DE VIVRE : le dernier Fellini, chronique violente et pure de la débauche romaine. Un monument. (*Studio 28, MON.* 36-07.)

LES ANNÉES FOLLES : un montage d'actualités sur le temps où le siècle avait vingt ans... et où naissait la mode 1961 ! (*Studio Ursulines, ODE.* 39-19 ; *Agriculteurs, TRI.* 96-48.)

LOS OLVIDADOS : 1950. Les enfants « oubliés » de la banlieue de Mexico vus par la tendresse et la cruauté de Bunuel. Au même programme : UN CHIEN ANDALOU. (*Cinéma d'Essai-Caumartin, OPE.* 81-50.)

FRENCH-CANCAN : les gens du spectacle à la Belle Epoque vus par Jean Renoir. (*Roxy, TRU.* 34-40.)

ANCIEN

UNE PLACE AU SOLEIL : 1952. Elizabeth Taylor et Montgomery Clift dans l'adaptation par George Stevens du célèbre roman de Théodore Dreiser, « Une Tragédie américaine ». (*Studio Cujas, ODE.* 89-22.)

LA LOI DU SILENCE : un Hitchcock 1952. Tenu par le secret de la confession, un prêtre (Montgomery Clift) est soupçonné de meurtre. (*Studio Bertrand, SUF.* 64-66.)

CONTES DE LA LUNE VAGUE : 1953. Esotérique chef-d'œuvre de Mizoguchi. (*Studio République, OBE.* 58-08.)

ALEXANDRE NEWSKI : 1938. D'Eisenstein, musique de Prokofiev. Le peuple russe contre les chevaliers teutoniques. (*Studio Acacias, GAL.* 97-83.)

L'ALIBI : 1937. Dans un film policier de Pierre Chenal, le goût de l'avant-guerre : Eric von Stroheim, Louis Jouvet. (*Cinéma Champs-Elysées, ELY.* 61-70.)

REMORQUES : 1939. Le couple Gabin-Morgan dans un drame de la mer mis en scène par Jean Grémillon. (*Cinex, BOT.* 41-00.)

concerts

VENDREDI 24 FÉVRIER : dernier concert du Quatuor Hongrois : trois quatuors de Beethoven, dont l'op. 130 avec la Grande Fugue. (*Salle Gaveau à 21 h.*)

SAMEDI 25 FÉVRIER : concert des A.M.C. consacré à Schubert. Pierre Mollet chantera, et le trio Pasquier, J.-M. Damase et G. Logerot joueront l'admirable quintette de la « Truite ». (*Comédie des Champs-Elysées, à 17 h. 30.*)

DIMANCHE 26 FÉVRIER : concerts Colonne : R. Odnoposoff joue, sous la direction de G. Tzipine, le concerto pour violon de Mendelssohn. (*Châtelet, à 17 h. 45.*)

LUNDI 27 FÉVRIER : récital Elisabeth Schwarzkopf : Schubert, Brahms, H. Wolff, Liszt, R. Strauss ; au piano, Jacqueline Bonneau. (*Champs-Elysées, à 21 h.*)

théâtre

ASMODÉE : reprise de la pièce de François Mauriac : pas une ride. (*Comédie-Française*). (Voir la critique de Robert Kanters, page 37.)

TARTUFFE : à montrer aux enfants des écoles même chrétiennes. (*Palais-Royal.*) (Voir la critique de Robert Kanters, page 37.)

JACQUES OU L'INSOUMISSION et LES CHAISES : deux reprises de Ionesco avec Jean-Louis Trintignant présentées par Antoine Bourseiller. (*Studio des Champs-Elysées.*) (A partir du samedi 25 février.)

ROSES ROUGES POUR MOI : une grève dans l'Irlande du début du siècle, évoquée par Sean O'Casey. (*T.N.P.*).

LA BONNE AME DE SÉ-TCHOUAN : Brecht à l'état pur. Peut-on être une bonne âme dans une méchante société ? (*T.N.P. Récamier.*)

LES PAPIERS D'ASPERN : une merveilleuse nouvelle de Henry James fidèlement adaptée par Marguerite Duras. Et pourtant... (*Théâtre des Mathurins.*)

LE FLEUVE ROUGE : le métier des armes est-il possible quand on croit au prix de la vie humaine ? Une question que Jules Roy se pose depuis quinze ans. (*Théâtre en Rond.*)

LE MARIAGE DE M. MISSISSIPPI : une parabole baroque de Friedrich Dürrenmatt, un des très rares dramaturges européens d'aujourd'hui. (*Théâtre La Bruyère.*)

télévision

JEUDI 23 FÉVRIER A 21 H. 55 : « Les secrets des chefs-d'œuvre ». Madeleine Hours et Jean Thévenot présenteront l'œuvre du peintre flamand Jean Van Eyck.

VENDREDI 24 FÉVRIER A 20 H. 30 : « Faire face ». Première partie de l'émission d'Igor Barrère et Etienne Lalou consacrée à la prostitution.

SAMEDI 25 FÉVRIER A 20 H. 40 : « L'amour des trois oranges », pièce d'Alexandre Arnoux.

DIMANCHE 26 FÉVRIER A 17 H. 15 : « Afghanistan ». Un documentaire réalisé, sous la direction d'Arnaud Desjardins, par une équipe de la télévision française.

LUNDI 27 FÉVRIER A 21 H. 30 : « Terre des Arts », de Max-Pol Fouchet, Jean-Claude Dejean et Michel Chapuis,

MARDI 28 FÉVRIER A 20 H. 30 : « En votre âme et conscience ». Pierre Dumayet, Pierre Desgraupes et Claude Barma reconstitueront le procès d'Alfred Pel.

MERCREDI 28 FÉVRIER A 21 H. 50 : « Lectures pour tous »

expositions

MODERNE

MILLARES : des toiles crevées, goudronnées et recousues. (*Daniel Cordier, 8, rue de Miromesnil.*)

PERSON : pointilliste, il a créé, avec Signac, le mythe de Saint-Tropez. Parce qu'il est mort trop jeune, on avait oublié qu'il était au moins l'égal de son complice. (*Galerie de Paris, 14, place François-Ier.*)

SERGE FIORO : un « primitif » de Haute-Provence. (*Haut-Pavé, 3, quai de Montebello.*)

GEORGETTE NATHAN : des paysages d'une savante et poétique naïveté. (*Marcel Bernheim, 1er étage, 35, rue La Boétie.*)

« LE VOIR DIT » : sous ce titre, une vingtaine de peintres et de sculpteurs de la nouvelle vague ont regroupé leurs œuvres autour des poèmes de Jean-Clarence Lambert. (*Le Fleuve, 9, avenue de l'Opéra.*)

FANTASMAGIE : un « salon » miniature où l'on remarque notamment un excellent dessin d'Aline Gagnaire et de belles « racines interprétées » de Max Bucaille. (*Marignan, 19, rue de Marignan.*)

COMPARAISONS : le bilan le plus complet de l'art actuel. (*Musée d'Art Moderne, av. du Président-Wilson.*)

WOLS : le « grand patron » de la peinture la plus actuelle. Quelques-unes de ses meilleures aquarelles accouplées à celles de son cadet Corneille. (*Mathias Fels, 138, boulevard Haussman.*)

Et trois de ses disciples :

PETLEVSKI : un jeune peintre yougoslave qui pourrait bien devenir un des ténors de l'« Ecole de Paris ». (*Lacloche, 8, place Vendôme.*)

WEBER : une hâte dangereuse. (*Belfont, 29, boulevard Raspail.*)

BRUNING : une inspiration parfois un peu trop systématique. (*Arnaud, 34, rue du Four.*)

(Pour ces onze expositions, voir page 38 la chronique de Jean-François Chabrun.)

BUFFET : 18 portraits de Mme Buffet. (*David et Garnier, 6, av. Matignon.*)

DUBUIS : « collages » d'une sourde intensité dramatique. (*Craven, 5, rue des Beaux-Arts.*)

CLASSIQUE

DOUANIER ROUSSEAU : 80 toiles sur les 150 connues du père de cette « peinture naïve » qu'on devrait plutôt appeler « peinture naturelle ». (*Galerie Charpentier, 76, faubourg Saint-Honoré.*)

HOKUSAI : pour le 200e anniversaire de sa mort, une cinquantaine d'œuvres parmi les plus significatives du « maître du mont Fuji ». (*Musée Guimet, place d'Iéna, jusqu'à fin février.*)

daniel cordier
millarès

DENISE RENE, 124, rue La Boétie
Mortensen

GALERIE MAEGHT
Joan MIRO
CERAMIQUE MURALE pour HARVARD
Du 17 au 28 février

EXPOSITION GOYA
5e MOIS
CLOTURE LE 12 MARS A 20 HEURES
...*Il devient évident que GOYA est l'un des plus grands graveurs de tous les temps.* J.-F. CHABRUN (*L'Express*).
Sur les cimaises de la Galerie Gaveau un homme témoigne contre l'homme et il faut se rendre à ce procès. G. GASSIOT TALABOT (*Les Annales*).
GOYA, témoin génial. Pathétique témoignage sur la nature humaine. MAXIMILIEN GAUTHIER (*Aux Ecoutes*).
Si la vie est le songe d'un fou, notre honneur est d'y apporter la moindre lumière. Cet honneur est celui de GOYA. MORVAN LEBESQUE (*Canard Enchaîné*).
ILLUSTRATION MUSICALE AVEC GUITARE ET FLAMENCO DE 15 A 19 HEURES par JEAN BORREDON
GALERIE GAVEAU - 45, rue La Boétie

GALERIE DE L'ANCIENNE COMEDIE
8, rue de l'Ancienne-Comédie - DAN. 17-02
Du 22 février au 18 mars 1961
ATLAN, BITRAN, MOISSET,
Marie RAYMOND, SELIM

GALERIE DU DRAGON
19, rue du Dragon
LIT. 24-19 - PEINTURES et SCULPTURES
GALERIE WEILLER
5, rue Gît-le-Cœur
DAN. 47-68 - Tous les jours de 14 h. 30 à 19 heures
ARTISTES CUBAINS CONTEMPORAINS
JUSQU'AU 10 MARS

LOGEMENT

Histoire d'un souscripteur

● *Faut-il nationaliser la construction ? Le scandale du C.N.L. pose la question. Jacques Derogy a mené l'enquête.*

(Charpentier.)

LA PUBLICITÉ DU C.N.L.
Les châteaux étaient ailleurs.

DEPUIS près d'un an, M. Georges M..., qui est tailleur, consacrait sa sortie du dimanche à faire le tour du futur propriétaire aux abords des chantiers du plus grand ensemble du département : la résidence du Point-du-Jour, dont la première « tour » de vingt étages dresse sa proue de verre et de béton, à l'angle des avenues Pierre-Grenier et Jean-Jaurès, à Boulogne-Billancourt, face à la colline de Meudon.

C'est là qu'il était entré pour voir les maquettes, visiter l'appartement modèle, si luxueusement meublé, et prendre les renseignements auprès des agents du Comptoir National du Logement.

M. M... limitait ses ambitions à un studio avec confort. Il avait fait vainement le tour des adresses que procurent certaines agences immobilières moyennant une redevance de 10 à 30 000 francs. Effrayé par le prix des locations et même des sous-locations, par les « pas-de-porte » exorbitants, ne pouvant songer à s'inscrire sur la liste d'attente des H.L.M., puisqu'il allait seulement se fiancer, n'ayant pas de quoi acheter un appartement déjà construit, il s'était tourné vers la formule de construction en copropriété. Il la savait pleine d'aléas, mais le Comptoir National du Logement offrait toutes garanties. Son opération «Salmson-Point-du-Jour » était présentée comme une révolution dans le bâtiment : chantier super-industrialisé, cellule moderne, le plus grand ensemble de demi-luxe à un prix de revient imbattable, la meilleure qualité à 85 000 fr. le mètre contre 100 000 fr. partout ailleurs pour la construction ordinaire, moquette installée, carrelage de couleurs, chauffage par convection, etc.

Aucun droit

M. M... signa pour un studio de 2 millions rue des Longs-Prés. Le prix était intéressant mais les conditions de paiement assez draconiennes : le tiers comptant, soit 660 000 fr., puis des traites venant chaque mois à échéance. La livraison avait été prévue verbalement pour juillet prochain. Au moment de la signature, le terrain sur lequel devait s'élever l'immeuble était encore occupé par une vieille maison habitée.

Tous les dimanches, M. M... et sa fiancée venaient donc voir l'état du terrain. La vieille maison était toujours là, avec ses habitants. A l'automne, l'activité des autres chantiers de la « résidence » commença à ralentir. Près de la tour « B2 », le rythme mensuel était passé de deux à un étage, pour s'interrompre tout à fait vers la mi-novembre.

Au début de l'année, les chantiers reprenaient vie lentement, avec environ le cinquième des effectifs. Mais il n'y avait aucun changement pour le terrain de la rue des Longs-Prés. Quand le scandale éclata dans la presse, fin janvier, et que le bureau de ventes ferma ses portes, il restait à M. M... deux traites à payer. M. M... ne sait plus ce qu'il doit faire. Il est allé, le 8 février, dans un patronage du XVe arrondissement, à la réunion des souscripteurs du C.N.L. Salmson-Point-du-Jour, au cours de laquelle a été créée une Association de défense. Il a compris qu'il valait mieux suspendre les paiements tant qu'une date de reprise des travaux ne serait pas fixée. Il s'est demandé ce que cachaient les tractations du ministère avec les dirigeants du C.N.L. Mais il n'a pas tout à fait compris pourquoi le contrat qu'il avait signé et les versements qu'il avait effectués ne lui donnent aucun droit à la propriété du studio qu'il croyait avoir acheté dans un immeuble dont les fondations n'existent pas encore.

M. Pierre N..., lui, a parfaitement saisi la précarité de sa situation de copropriétaire, installé depuis dix-huit mois dans un confortable 4-5 pièces de l'immeuble A1 de l'ensemble « Point-du-Jour ». Occupant une fonction importante dans une banque, il n'ignore rien de l'engrenage juridique qui rend tous les souscripteurs d'une société immobilière civilement responsables et solidaires de tous les risques, tant que l'achèvement du programme de construction pour lequel elle a été créée n'est pas venu annuler l'ensemble des parts en souscription.

Une opération-prestige

Pourtant, M. N... a fait confiance au C.N.L. pour mener à bonne fin ce qui semblait être une opération-prestige. Les premiers appartements du Point-du-Jour ont été réalisés en janvier 1958. M. N... a souscrit dès le mois de mars un appartement de 90 m2 (4-5 pièces) à 7 millions et demi. Ce faisant, il savait qu'il achetait non pas

(Charpentier.)

L'ENSEMBLE « POINT-DU-JOUR ».
Carrelage de couleur et moquette installée.

un futur appartement, mais une promesse de parts ne lui donnant qu'une vocation à l'attribution d'un appartement représentatif des parts souscrites, la chaîne des « billets à ordre » venant ensuite alimenter le compte courant que cet engagement lui ouvrait dans la société constitutive de la copropriété. Il savait également que ce contrat d'association comportait une clause de révision de prix, mais celle-ci était indexée sur 1957 et ne pouvait donc majorer exagérément le coût de la cession.

Après avoir payé comptant 1,5 million et honoré des mensualités de 600 000 francs — grâce à un prêt particulier de dix ans représentant 40 % de la somme — M. N... n'a eu qu'un dépassement de 6 % (450 000 francs) pour entrer dans ses murs en octobre 1959.

Mais il ignorait que les trésoreries des 17 sociétés constitutives de l'ensemble Salmson - Point - du - Jour avaient été confondues par les « promoteurs » du C.N.L. et avaient servi à tout autre chose qu'à régler les factures des entrepreneurs. Ce qui place M. N... devant l'alternative soit d'avoir à combler le déficit si la reprise et l'achèvement des travaux sur des bases plus saines n'y suffisaient pas, soit de voir l'appartement qu'il occupe mis aux enchères en cas de faillite.

Le sort des 800 heureux souscripteurs déjà logés dans la zone Sud ou sur le point de l'être n'est donc pas plus enviable que celui des 900 candidats aux appartements de la zone Nord. Les uns et les autres cherchent une ligne de défense commune, redoutent de faire un faux pas et exigent à la fois toute la lumière sur la comptabilité et la gestion du C.N.L. et sur les agissements de ses administrateurs, et la poursuite des travaux.

Que s'est-il passé pour qu'une opération présentée comme une réussite technique et montée par un architecte aux références solides ait si lamentablement dégénéré ? Que va-t-il se passer pour ceux qui l'ont financée avec leur épargne et qui en sont devenus les associés solidairement responsables ?

Pour répondre, il faut à la fois parler d'une gestion particulière et évoquer l'ensemble du système actuel de construction en copropriété.

Sur le premier point, une information judiciaire a été ouverte jeudi dernier pour *« abus de confiance et infractions à la loi sur les sociétés »*, à la demande des ministères des Finances et de la Construction. Quant au second, on en parlera à la prochaine session parlementaire où M. Sudreau déposera un projet de loi réformant le statut des sociétés immobilières et des candidats propriétaires.

Des dérogations

Tout a commencé il y a six ans. Une société anonyme au capital de 125 millions vient de se constituer pour promouvoir des programmes de constructions. Ses administrateurs, MM. Roland Ducher, J. Larrue, J. Leroy, G. Mouret et F. Pouillon en offrent la présidence à l'ancien préfet de la Seine, M. Paul Haag, ce qui doit valoir à la société, qui prend le nom de Comptoir National du Logement, un certain nombre de facilités administratives.

Ils suscitent en même temps la création, à Boulogne-Billancourt, d'une vingtaine de sociétés civiles immobilières pour s'assurer la disponibilité du vaste terrain des usines Salmson dont ils viennent de racheter la liquidation. Ces sociétés ont pour objet commun l'édification conjointe de groupes d'immeubles.

Intéressé à ce nouveau projet de M. F. Pouillon, l'architecte du grand Alger, M. Sudreau, alors commissaire à la construction pour la région parisienne, demande au C.N.L. d'aménager un îlot d'habitations plus vaste, de part et d'autre de la rue du Point-du-Jour, en acquérant divers enclaves et droits immobiliers, de façon à créer deux grands ensembles. Le tout d'une capacité de 17 immeubles et de 2500 logements.

M. Le Gallo, maire de Boulogne, ancien président du Conseil général de la Seine, négocie avec M. Haag l'attribution de 30 logements locatifs aux prioritaires de sa commune et d'une centaine d'autres au relogement des occupants des immeubles appelés à disparaître lors de la réalisation des ensembles, la sauvegarde des intérêts des propriétaires des terrains englobés dans le projet et la promesse de 300 logécos. En foi de quoi, il fait approuver, le 28 novembre 1957, par son Conseil, les demandes de dérogations en densité et en hauteur, dérogations qui seront accordées par le service préfectoral du permis de construire, après avis favorable de la conférence de coordination présidée par M. Sudreau.

En fait, le constructeur ne respectera ni l'accord sur les prioritaires, ni sa promesse de logécos, ni les « prospects », ni le plan primitif, puisque des immeubles prévus sur quinze étages en auront seize. C'est là son moindre péché.

Une anarchie comptable

Plus grave est le rôle de holding joué par le C.N.L., qui détenait la majorité dans les sociétés immobilières de l'ensemble et dans lequel l'architecte Pouillon semble avoir été majoritaire. Or le marché de la construction fut passé avec une émanation du C.N.L., les « Ateliers de chauffage et de constructions métalliques » →

→

(A.C.C.M.) chargés de sous-traiter avec une trentaine d'entrepreneurs.

Il n'y aurait, là encore, qu'infractions à certaines règles professionnelles, si les personnes intéressées à ces opérations n'avaient anormalement gonflé les frais généraux du chantier, cavalièrement mêlé les trésoreries des différentes sociétés, prématurément prélevé honoraires et bénéfices escomptés sur les réalisations à venir, hâtivement sous-évalué les éléments constitutifs du prix des appartements et entièrement investi le capital du C.N.L. dans l'aménagement du siège social.

Il s'est ensuivi de graves difficultés financières, des retards de paiement de plus en plus importants, au moment même où le C.N.L. se lançait dans une débauche de publicité... et où l'on apprenait les dépenses fastueuses de certains de ses administrateurs : achats de châteaux, de yachts, de chasses, restauration d'hôtels particuliers, attribution d'une trentaine d'appartements (notamment les seizièmes étages) du Point-du-Jour, au titre de répartition anticipée des bénéfices, prêts à des sociétés administrées par les dirigeants du C.N.L., etc.

Une telle anarchie dans la comptabilité et la gestion des fonds versés par les souscripteurs ne devait pas tarder à provoquer des dissensions au sein du C.N.L. En mai 1960, le groupe Larrue-Leroy-Ducher revend ses actions C.N.L. et A.C.C.M., M. Haag offre sa démission, qui lui est refusée. En juin, le siège social est transféré de la rue Bassano à la place Vendôme. Durant l'été, les 35 entreprises du chantier réclament le règlement de leurs factures. En octobre, elles se tournent vers leurs banques respectives et cessent les travaux en novembre. Leurs créances dépassent à ce moment 2 milliards. Alerté, le tribunal de commerce, chargé de veiller à l'exécution du concordat sur la liquidation des usines Salmson, ouvre d'office une enquête et constate que le C.N.L. et sa filiale des A.C.C.M. n'ont plus en caisse que 2 millions alors que les impayés dépassent 700 millions.

En trois ans

Le 15 décembre, sous l'impulsion du ministre, M. Sudreau, un accord intervient entre les entrepreneurs créanciers — qui se sont groupés en masse — les promoteurs et les sociétés civiles représentées par M. Paul Haag et un consortium de quinze banques animé par l'Immobilière-Construction de Paris, pour dessaisir le C.N.L. de la poursuite des opérations et éviter la cessation des paiements.

Aux termes de ce moratoire, il est convenu que :

1) Les 35 entreprises du chantier acceptent le paiement différé de leurs créances et s'engagent à reprendre les travaux moyennant une prorogation et une allonge des crédits bancaires ;

2) L'Etat et la Sécurité sociale en font autant, pour les arriérés d'impôts (274 millions) et de cotisations (178 millions), 10 % des versements à venir des souscripteurs étant retenus par le fisc et l'U.R.S.S.A.F. ;

3) Un collège de mandataires spéciaux (trois juristes désignés par les trois parties de la convention : MM. Yves Mainguy, Paul Meysson et Roger du Plantys) reçoit tous pouvoirs pour mener le programme à son terme et mandat de récupérer les sommes perçues par anticipation par les promoteurs, soit 385 millions par le groupe Pouillon-Mouret et 200 millions par le groupe Leroy-Larrue-Ducher : la restitution de cet argent frais devant permettre, avec le crédit de 400 millions accordé par le consortium financier, d'équilibrer l'opération. Les banques intéressées recevront désormais directement les sommes dues par les souscripteurs et régleront les factures, au nom des mandataires spéciaux.

M. Larrue restitue 43 millions ; l'architecte Pouillon met en vente ses châteaux d'Eure-et-Loir et d'Aix-en-Provence et réalise la totalité des biens qu'il a acquis depuis dix ans ; l'immeuble de la place Vendôme est vendu 195 millions (il en avait coûté 180) ; la trentaine d'appartements prélevés au Point-du-Jour est rapportée à la masse commune, et M. Haag offre spontanément la totalité de ses honoraires.

C'est alors que, le 26 janvier, le tribunal de commerce rend un non-lieu assorti d'attendus extrêmement sévères, dans lesquels on retient que *« l'ensemble des dirigeants du groupe C.N.L., par des procédés non exactement définis, mais qui sortent nécessairement de la morale commerciale la plus élémentaire, s'est approprié des sommes considérables qui ont été, en fait, prélevées sur les sommes versées par les souscripteurs d'appartements »*.

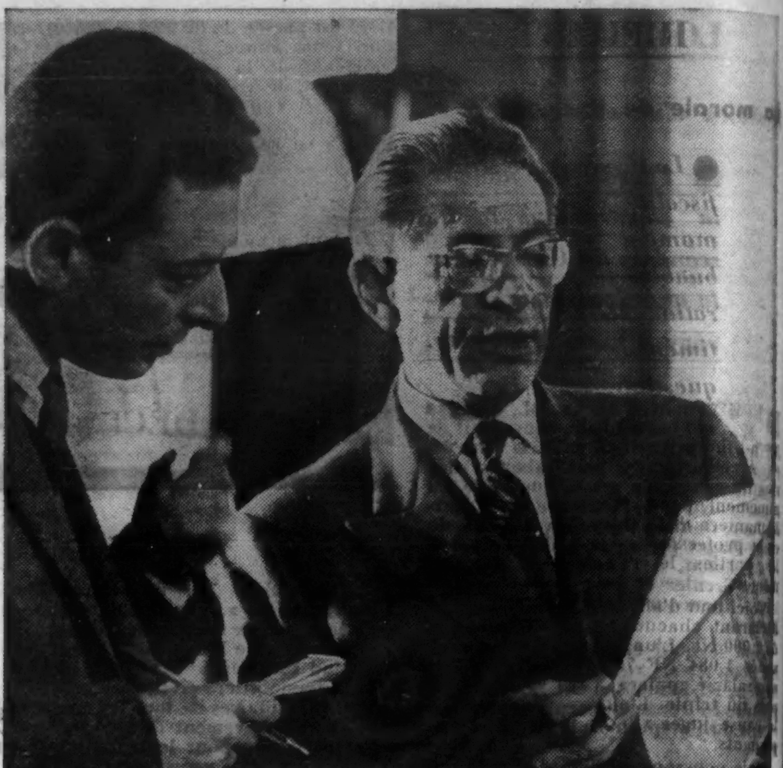
M. du Plantys, l'un des trois juristes, se montre relativement optimiste quant au résultat de l'arrangement intervenu qui, à défaut d'être moral, pourrait avoir le mérite de l'efficacité :

— *Que la trésorerie*, nous dit-il, *retrouve une grande partie des fonds dilapidés, que les entrepreneurs utilisent le supplément de crédit accordé*

(Archives.)

M. F. POUILLON.
Un non-lieu sévère.

par les banques, que les souscripteurs surtout nous fassent suffisamment confiance pour reprendre leurs versements — il reste près de 5 milliards à attendre des souscriptions et prêts — et nous pouvons en trois ans terminer le programme prévu, sans bénéfice certes, mais sans que soient lésés les intérêts des 1700 souscripteurs d'appartements. Evidemment, si la confiance ne revient pas, ou bien ce sera la faillite, c'est-à-dire à brève échéance la ruine des souscripteurs aussi bien que des entrepreneurs, ou bien ce sera le rachat à bas prix de l'opération Point-du-Jour par les agences immobilières, aux dépens des uns et des autres. Personne ne peut raisonnablement souhaiter ces deux dernières solutions. »



(Charpentier.)

M. LE GALLO, MAIRE DE BOULOGNE (*).
Seize étages au lieu de quinze.

Débrider l'abcès

Mais au ministère de la Reconstruction, l'affolement des souscripteurs a fait tourner le vent. Les chances de relancer l'affaire sur une base plus saine paraissent maintenant plus réduites qu'on ne l'avait d'abord espéré. Si, dans le meilleur des cas, l'opération était globalement équilibrée, il subsisterait un « trou » de l'ordre de 400 millions dans la trésorerie de la zone Sud.

« Il y avait deux points de vue possibles, déclare une personnalité très proche du ministre. *Ou bien on trouvait plus moral de préserver la confiance de l'ensemble des épargnants dans la souscription d'appartements en copropriété, et de débrider l'abcès en engageant une action immédiate contre le C.N.L., quitte à provoquer des plaintes d'entrepreneurs devant le tribunal de commerce et à arrêter tout nouveau paiement de souscripteurs actuels ou éventuels, donc à compromettre la poursuite de l'opération, et finalement le sort de tous ceux qui y sont associés. Ou bien on cherchait à préserver l'intérêt des souscripteurs en différant toute poursuite à l'achèvement du chantier. C'est cette solution qui parut la meilleure, d'où l'accord avec la Banque de France pour l'application du moratoire du 15 décembre. Mais la façon dont on a sorti le scandale et les réactions des souscripteurs ont modifié le choix du ministre, qui vient de dégager sa responsabilité des suites de l'affaire en saisissant la justice. Les deux exigences des souscripteurs qui réclament en même temps des sanctions et l'achèvement de l'opération Point-du-Jour seront-elles conciliables ? Il est difficile de l'affirmer. »*

Un double secteur

En tout état de cause, l'affaire du C.N.L. aura sans doute pour conséquence de hâter la mise au point du projet de réforme du statut des sociétés immobilières en préparation depuis treize mois. Il s'agit de changer l'actuel contrat d'association qui permet à n'importe qui de promouvoir, avec n'importe quel capital, un programme de construction dont les risques sont assumés par les actionnaires sans droit de regard que sont les souscripteurs, et de le remplacer soit par un contrat d'acquisition en l'état futur du logement en construction, soit par un contrat de mandat, qui mandaterait la société pour construire un logement. Un capital proportionnel à l'ampleur de la réalisation serait exigé des sociétés promotrices et une sorte de bureau Véritas institué pour le contrôle technique des opérations.

A cette solution qui modifierait sensiblement la situation des candidats propriétaires et protégerait leur épargne, tout en limitant l'intervention de l'Etat, mais laisserait l'initiative privée libre de spéculer sur les terrains et d'introduire des clauses de révisions de prix, nombreux sont ceux qui préféreraient l'une des deux solutions suivantes :

- la nationalisation de tout le secteur construction, qui passerait sous le contrôle de l'Etat ou des collectivités locales ;
- l'institution d'un double secteur : un service national pour la réalisation de toutes les constructions bénéficiant de l'aide directe ou indirecte de l'Etat, sous forme de primes ou de prêts (260 000 logements en 1960) ; un secteur libre pour les constructions uniquement financées par l'initiative privée (20 000 en 1960).

De toute façon, la crise du logement est telle que la puissance publique ne peut se désintéresser plus longtemps des affaires privées d'intérêt général. Le désarroi actuel de MM. Georges M..., Pierre N... et des deux mille cinq cents souscripteurs de Salmson-Point-du-Jour montre que son intervention serait préférable avant le drame plutôt qu'après.

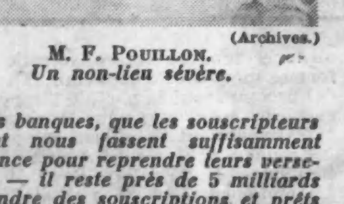
JACQUES DEROGY.

(*) Avec Jacques Derogy.

Thermo-Fax

REPRODUCTION ÉLECTRIQUE INSTANTANÉE

- **La " SECRETARY "**
  C'est la machine de bureau par excellence. Conçue pour un usage intensif, elle permet la copie à sec de tous les formats commerciaux usuels.
- **L' " ADJOINTE** *portable* **" ***
  Elle est toute petite. Elle a été spécialement conçue pour le bureau de l'homme d'affaire, de l'ingénieur et de ceux qui exercent une profession libérale.
- **La " MAJOR "**
  C'est la machine des grands formats : documents comptables, plans, dessins 27×42 cm, 27×63 cm, etc...



Démonstration chez vous sous quelques jours si vous le désirez.

MINNESOTA DE FRANCE 135, Bd Sérurier, PARIS 19e - BOL 71-19 - BOT 42-80 TÉL. 41-22-21 A LYON et 57-34-36 A LILLE

Bernard Esders

met au point une véritable synthèse « économique »

Bernard Esders ne se contente pas de suivre l'évolution du commerce de détail : il la précède !

Les Parisiens ont déjà pu voir les transformations qui s'effectuent dans les Magasins Esders, rue de Rivoli, sous les yeux de la clientèle.

En 40 jours, sans jamais fermer ni cesser de servir les clients, l'équipe Esders a modifié et rééquipé 8.000 mètres carrés de surface de vente dont 2.000 mètres carrés au rez-de-chaussée sont intégralement consacrés à la vente des produits de consommation courante.

Dans le domaine de la distribution où bien des choses " bougent " actuellement, Bernard Esders a su développer une initiative qui va au-devant des désirs des consommateurs.

Il s'agit d'une synthèse commerciale unique en Europe, puisque dans le Building Esders sont réunis le plus vaste Prisunic de Paris et l'un des plus grands magasins spécialisés dans la vente des vêtements prêts à porter pour hommes, femmes et enfants.

un événement dans la distribution

IMPOTS

La morale du fisc

● *La France a-t-elle une fiscalité moderne ? Au moment où les contribuables font leur déclaration, ils peuvent, légitimement, se poser la question.*

Y a-t-il une justice fiscale en France ? A cette question, toutes les catégories de contribuables répondent, unanimement, par la négative. Mais selon la manière dont la question est posée, et la profession de celui qui répond, les parties lésées ne sont pas les mêmes.

Voici tout d'abord deux célibataires, déclarant chacun un revenu mensuel de 1.000 NF. L'un, salarié, paiera cette année 1.084 NF 70 d'impôts. L'autre, non-salarié, paiera 3.157 NF 60, soit près du triple. L'affaire paraît claire, la cause jugée : les non-salariés sont perdants.

Mais poussons au-delà de cette première impression.

Voici un commerçant assez important de la région parisienne, affilié à une chaîne. Quels sont, pour l'année écoulée, ses résultats ?

— *Lesquels ?* demande-t-il à son tour. *Les vrais ou les faux ?*

Et d'expliquer qu'il a fait, en réalité, 100.000 NF de bénéfices en chiffres ronds, mais n'en a déclaré que 50.000.

— *Avec ça,* ajoute-t-il, *je suis plus honnête que les autres : j'ai déclaré 3 % de bénéfices sur mon chiffre d'affaires, alors que j'en ai fait près de 6 %. Mais les succursales multiples ne déclarent que 0,75 %, les grands magasins 1 à 1,5 % et les petits commerçants 8 %, alors qu'ils en font 10 à 15.*

Comment est-ce possible ?

— *Tout simplement,* répond le commerçant, *parce que le contrôle est impraticable aujourd'hui. Pour connaître mon chiffre d'affaires réel, puis mon bénéfice réel, le fisc devrait détacher en permanence un inspecteur dans mes locaux, ou encore imposer, sous peine de sanctions très sévères, l'émission d'un ticket de caisse pour chaque acte de vente, la caisse enregistreuse étant plombée.*

« Ou encore, il devrait relever chez tous mes fournisseurs toutes les factures à mon nom. Or, j'ai une centaine de fournisseurs qui ont des centaines de milliers de factures, et je ne suis qu'un commerçant sur près d'un million. Et à supposer même que vous généralisiez la comptabilité mécanographique, nous vous heurteriez au problème, moins difficile à résoudre, du « sans facture ». Des propositions de vente sans facture, j'en reçois tous les mois. Le fisc les estime à 30 % du volume total des transactions.

Le transfert du fardeau

La réalité qui se cache derrière la première impression est donc la suivante : incapable de contrôler les revenus des professions non salariées, l'Etat, à juste titre convaincu qu'il y a fraude, les impose à un taux trois fois plus élevé ; ce faisant, il institutionnalise en quelque sorte la fraude et, fondant sur son existence les taux d'imposition élevés, l'incite à se perpétuer.

Pour sortir de ce cercle vicieux, l'Etat a décidé d'égaliser les impôts. La taxe proportionnelle va disparaître. Elle était absurde et inique puisqu'elle frappait beaucoup plus lourdement les petits revenus des chargés de famille (14 % pour un ménage déclarant 9.000 NF par an) que les gros revenus des célibataires (moins de 5 % pour un revenu de 100.000 NF).

La suppression de la taxe proportionnelle, fort logique sur le plan technique, a toutefois un inconvénient : elle supprime une taxe fondée sur la fraude, sans supprimer la fraude elle-même. La conséquence ? C'est que les revenus contrôlables, c'est-à-dire les salaires, déclarés par un tiers payeur, vont supporter une part croissante de la fiscalité directe. Ce transfert du fardeau fiscal est déjà en bonne voie : dans le total des revenus soumis à imposition, la part des salariés (qui représentent 65 % de la population active) est passée de 69,2 % à 72,4 % en une seule année. Leur part dans le paiement de la surtaxe a augmenté, elle aussi, de 5 % en un an (de 55,7 % à 60,8 %), cependant que celle des industriels et commerçants diminue : 28,4 % en 1954, 20,9 % cinq ans plus tard.

Comparaisons

Durant la même période, les impôts payés par les revenus les plus faibles (350.000 F en valeur 1954) ont augmenté de 121 %, ceux payés par les revenus les plus gros (plus de 20 millions en valeur 1954) de 34 % seulement. La monnaie s'étant dépréciée de 30 % durant la même période, les revenus les plus élevés ont été les seuls à ne pas être imposés plus lourdement. La France est actuellement, avec le Canada, le pays moderne où les gros revenus paient le moins d'impôts.

Cette injustice et l'ampleur de la fraude fiscale en France sont souvent expliquées par le fait que la fiscalité française prélèverait une part du revenu national plus lourde qu'à l'étranger. Pour départager les contribuables de divers pays, qui tous se plaignent d'être les plus lourdement imposés, le « Financial Times » a récemment publié un tableau qui prouve que les impôts les plus lourds sont payés par les Norvégiens, suivis des Suédois, les cotisations sociales les plus élevées par les Allemands, suivis des Français et des Italiens, que la Belgique est un pays sous-imposé et que la situation de la France est moyenne. Elle paie en impôts et charges sociales moins que l'Allemagne et la Norvège ; mais comme elle se charge de dépenses improductives (principalement militaires) beaucoup plus lourdes, son taux d'investissement a la faiblesse que l'on sait.

Comparer la structure des diverses fiscalités est cependant plus intéressant encore que comparer leur poids. En effet, plus est grande, dans la masse totale des impôts, la part des impôts sur le revenu, plus une fiscalité a des chances d'être équitable. La fiscalité redistribue alors une partie des revenus : les besoins publics (services publics, ponts et chaussées, travaux d'infrastructure et d'aménagement du territoire, enseignement, investissements publics, police et armée, etc.) sont financés par des prélèvements plus forts sur les gros revenus que sur les petits, ce qui aboutit à faire subventionner dans une certaine mesure les pauvres par les riches. L'impôt indirect, au contraire, sur la dépense et sur la consommation courante, est acquitté à parts à peu près égales par toutes les catégories de citoyens, quels que soient leurs revenus. Injuste, il a pour inconvénient supplémentaire de majorer les prix des produits de grande consommation (il en sera encore question plus loin) et de faire obstacle sous sa forme actuelle aux formes modernes d'économie (1).

En comparant la part de l'impôt direct (sur le revenu) dans la masse fiscale, on obtient le tableau suivant :

France : 32 % ; Allemagne : 33 % ; Belgique : 40 % ; Pays-Bas : 50 % ; Luxembourg : 53 % ; Etats-Unis : 62 % ; Italie : 27 %.

En queue

La France vient donc en queue avant l'Italie, laquelle est, pour moitié, un pays insuffisamment développé, ce qui explique l'incapacité de l'Etat italien à se procurer par imposition directe les ressources nécessaires. Si l'Allemagne, d'autre part, a un taux d'imposition directe à peu près égal à celui de la France, elle prélève, en revanche, 20 % environ de la masse fiscale sous forme d'impôts sur le capital, inexistants en France. Aussi, la part des impôts indirects est-elle de 47 % en Allemagne (40 % aux Pays-Bas), contre 58 % en France. Sur les produits transformés, les taxes allemandes provoquent un renchérissement deux fois moindre que les françaises.

(1) L'impôt indirect peut néanmoins être moderne et équitable, et jouer un rôle de redistributeur des revenus s'il frappe les produits de luxe et de demi-luxe, mais non les produits et services courants. Tel n'est pas actuellement le cas en France.

LA DÉCLARATION D'IMPOTS

vue par SINE

Pour apprécier le poids dont pèsent les taxes françaises sur les petits revenus, voici, en pourcentage, la part d'impôts indirects dans le prix de détail de divers produits :

Sucre et café : 30 % ; beurre : 28 % ; vins : 32 % ; pommes de terre : 29 % ; poisson : 25 % ; pain : 20 %.

Pour les articles d'habillement, la seule T.V.A. représente 12 à 20 % du prix de détail (jusqu'à 40 % du prix de revient).

Ce mode d'imposition, outre son injustice, a un effet doublement négatif sur l'économie. En amputant le pouvoir d'achat des petits revenus, il fait obstacle au développement de la consommation, et donc de la production, de masse dans des secteurs où les besoins insatisfaits sont pourtant grands.

Il est certain que les Français achèteraient, par exemple, plus de beurre, de viande, de vêtements, d'équipements ménagers (tous produits pour lesquels il existe une capacité de production excédentaire) si les impôts indirects, qui renchérissent considérablement tous ces produits, étaient supprimés ou fortement allégés, mais les impôts directs (qui, eux, sont progressifs et pourraient l'être davantage encore) alourdis en conséquence.

Un test concluant

La baisse des prix qui s'ensuivrait aurait certainement des effets bénéfiques sur la compétitivité de l'industrie française. En effet, bien que les taxes (et notamment la T.V.A.) soient déduites des prix français à l'exportation, elles grèvent ces prix par l'intermédiaire des coûts de la main-d'œuvre et de la distribution : *à pouvoir d'achat égal*, les salaires sont d'autant plus élevés que sont élevés les impôts indirects (et donc les prix intérieurs) —et inversement. Par ce biais, le poids de la fiscalité indirecte influe donc sur les prix de revient et la compétitivité de l'industrie. Sous sa forme actuelle, la lourdeur des impôts indirects, même abstraction faite de toute considération morale et sociale, est ainsi contraire à l'intérêt national lui-même.

Pourquoi alors la France conserve-t-elle un système fiscal archaïque, néfaste et inique ? Chercher ses bénéficiaires, c'est tenir la réponse : l'Etat récupère sur les consommateurs les impôts directs dont il fait cadeau, sous forme de privilèges fiscaux et de fraudes connues et tolérées, à certaines catégories de contribuables. Aux sociétés, en premier lieu, « *dont l'enrichissement réel est en moyenne* 2,3 *fois supérieur à la valeur figurant aux bilans* », et pour lesquelles « *les déductions (autorisées par le fisc) représentent* 65 % *du profit brut total, alors que pour les entreprises individuelles l'évasion fiscale légale ne porte que sur* 23 % *du profit brut* » (2). Depuis dix ans, la proportion des sociétés anonymes déficitaires (fiscalement) n'est jamais tombée au-dessous de 27 %, ce qui n'empêche pas ces sociétés de se porter fort bien.

Privilégiés également, les actionnaires qui touchent un dividende occulte et non imposé sous forme d'actions gratuites ; privilégiées, les professions industrielles et commerciales, pour lesquelles la fraude fiscale est officiellement estimée à 50 % ; privilégiés, les propriétaires d'importantes exploitation agricoles, dont les revenus échappent pratiquement à l'impôt direct ; privilégiés encore, les cadres de direction, qui imputent au compte des frais généraux une partie de leurs dépenses personnelles.

L'un des meilleurs moyens de déterminer qui sont les détenteurs du pouvoir politique d'une nation, c'est d'examiner sa fiscalité. S'agissant de la France, le test est concluant.

MICHEL BOSQUET.

(2) Jacques Germain, « Le Capitalisme en question », R. Laffont, éd., 1960.

UN VOYAGE MAGNIFIQUE...
...MAINTENANT A VOTRE PORTÉE !
CROISIÈRE AUX TERRES SAINTES ET PAIENNES
m/s "CABO SAN ROQUE"
30 Juillet - 12 Août
GRÈCE - TURQUIE - RHODES
LIBAN - JÉRUSALEM - ISRAEL
Prix minimum : NF. 700.- de Marseille à Marseille
ET 5 AUTRES MAGNIFIQUES CROISIÈRES EN 1961 !
Renseignements et Inscriptions :
Toutes Agences de Voyages agréées et
LUCIEN RODRIGUES-ELY S.A.
Agents Maritimes depuis 1826
PARIS — 11, rue Tronchet, 11 — ANJ. 53-39 - 57-85
MARSEILLE — 5, rue Beauvau, 5 — Tél. 20-81-40

SCIENCES

La neige

● *Les savants avouent : il n'y a rien de plus complexe — et de moins bien connu — que l'état solide de l'eau.*

NOUS sommes à l'époque de l'année où l'homme civilisé prend contact (si ses moyens le lui permettent) avec l'état solide de l'eau. Cette neige familière, nous avons tendance à la croire aussi simple que l'est son nom ; en fait, il est rare de trouver un corps doué de propriétés aussi singulières que celles d'un cristal de glace.

Bien que l'eau soit le corps communément le mieux connu, les savants ne sont pas encore au bout de toutes les découvertes concernant, par exemple, la solidification de l'eau par refroidissement. La formation des flocons de neige, leur évolution ultérieure donnent lieu à des phénomènes qui ne sont pas encore tous élucidés. Or, de leur connaissance, découlent la compréhension et la prévision des faits météorologiques.

De la poudre de lait

Même quand il s'agit des propriétés de l'eau aussi anciennement et aussi universellement connues que la dilatation qui accompagne sa solidification, on ne mesure pas toujours les conséquences que ce phénomène entraîne dans la vie courante. Le fait que la glace flotte sur l'eau est à la base de nos paysages d'hiver ; toutes les propriétés de la neige s'en trouvent affectées. A cause de cette particularité, en effet, un morceau d'eau solide — neige ou glace — a tendance à fondre quand on le soumet à une pression (c'est une manifestation de la loi générale de Le Chatelier). Ainsi, les flocons de neige soumis à la pression de la couche qui les surmonte peuvent fondre superficiellement, ce qui leur permet de coller entre eux. Une neige poudreuse se tasse et « tient » au bout de quelques jours, même si le thermomètre n'est pas remonté au-dessus de zéro. A plus grande échelle, ce phénomène transforme la neige des sommets en névé et en glacier. Sans lui, la neige ne serait qu'une poudre semblable à la poudre de lait, que le vent disperserait comme du loess... Tous les amateurs de ski devraient remercier la nature d'avoir fait de l'eau une exception aux lois de la physique.

Les patineurs doivent d'ailleurs à la même propriété de l'eau de pouvoir pratiquer leur sport ; que feraient-ils si la glace coulait au fond des étangs au lieu d'en recouvrir la surface ?

Après ce rappel de conséquences curieuses que peut avoir sur notre vie hivernale une propriété particulière de l'eau, voyons où en sont nos connaissances sur la structure cristalline et la formation des flocons de neige.

La nature et l'école

A l'exception des cirrus, composés de fines aiguilles de glace, les nuages sont faits de gouttelettes de dimensions si faibles qu'elles restent stables dans l'air, à l'image d'une fumée. Tant qu'elles sont sous leur forme liquide, il n'y a guère de chance pour que leur dimension augmente. Pour qu'un grossissement se produise, suivi d'une chute de neige ou de pluie, il faut qu'une partie au moins gèle. Or la température à laquelle se trouvent les nuages est généralement inférieure à 0° C, même au cœur de l'été.

Et cependant, cette température ne suffit pas pour congeler les gouttelettes d'un nuage. Si nous avons tous appris à l'école que l'eau se solidifiait à 0° C, la nature semble l'oublier parfois. En fait, si l'eau est parfaitement pure (comme c'est souvent le cas pour les nuages) et débarrassée des poussières, on peut la refroidir jusque vers — 40° C sans qu'elle se solidifie (ce phénomène est communément reproduit dans les laboratoires spécialisés).

En revanche, la présence de poussières, de fines particules solides dans les gouttes d'eau facilite beaucoup leur congélation. Les gouttelettes qui ne se solidifiaient pas avant — 35° sont régulièrement transformées en cristaux de neige au-dessus de — 20°. C'est la présence ou l'absence des impuretés dans le nuage qui semble conditionner son aptitude à donner des précipitations.

Les études récentes concernent précisément le rôle et la nature des poussières dans la formation de la neige et de la pluie (qui n'est que de la neige fondue). Il est admis, à présent, que les particules qui ensemencent les nuages ne proviennent pas de météorites comme il a été supposé, mais sont d'origine terrestre — poussières les plus fines que les nuages emportent à plusieurs kilomètres d'altitude.

L'ensemencement des nuages

Les poussières de différentes origines n'ont pas la même efficacité dans la formation de la neige. Les expériences menées avec les diverses espèces minérales répandues à la surface de la terre ont montré que les particules de covellite étaient les plus efficaces et provoquaient une congélation déjà à — 5° ; suivent dans l'ordre la tridymite bêta (— 7°), la magnétite (— 8°), la kaolinite (— 9°), etc. Cette efficacité semble tenir surtout aux ressemblances entre les formes cristallines de ces impuretés et celle de la glace.

De ces constatations résulte l'emploi depuis quelque quinze ans des techniques d'ensemencement des nuages pauvres en poussière pour provoquer des précipitations artificielles. Pour ces techniques, on utilise souvent de l'iodure d'argent, dont le réseau cristallin ressemble encore plus au réseau de la glace que ceux des poussières naturelles. Son efficacité est excellente puisqu'il ramène à — 4° le début de congélation des gouttelettes d'eau.

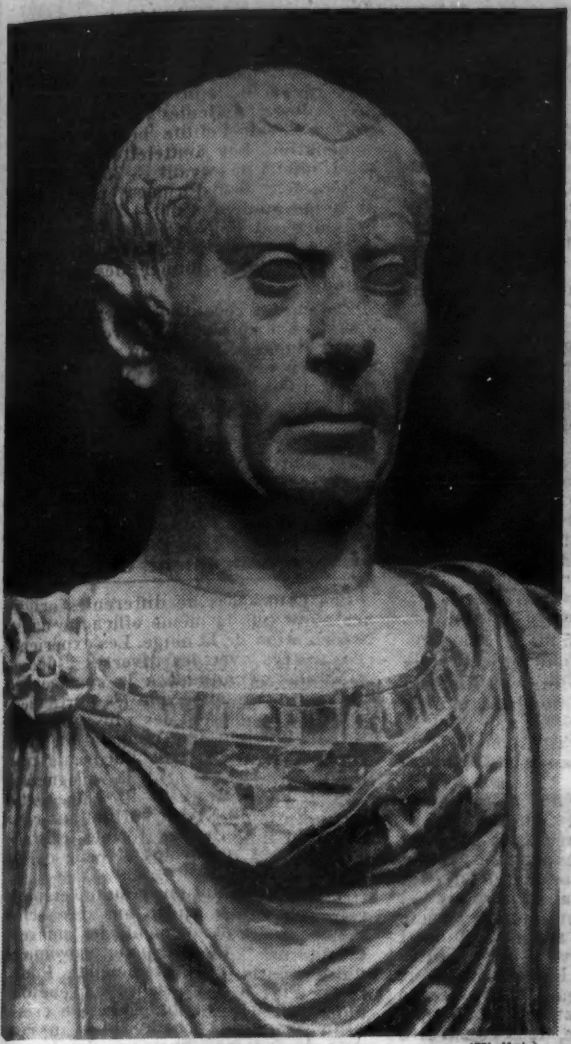
Ces observations de laboratoire ont permis un large développement de la technique d'ensemencement des nuages par l'iodure d'argent. Et pourtant, aujourd'hui, en dressant le bilan de plusieurs années d'essais dans ce domaine, force est d'avouer que les résultats sont assez décevants. Il est vrai que, dans des cas particuliers, le comportement des nuages a pu être changé d'une façon spectaculaire par introduction de germes ; mais le rendement est moins concluant pour des opérations à plus vaste échelle, destinées à produire un accroissement économiquement significatif des pluies sur une région donnée. Dans des conditions favorables, on peut espérer une modeste amélioration de 10 ou 15 %. Ces faits montrent que le phénomène est compliqué et ne permet pas de conclusions trop rapides.

Ces délicates étoiles

D'autres études ont porté sur les formes et les conditions de croissance des petits cristaux qui constituent les flocons de neige. L'eau cristallise dans le système hexagonal, et chacun connaît ces formes délicates d'étoiles à six branches qui tombent du ciel. Mais, en fait, l'état solide de l'eau peut revêtir des formes très différentes, quoique toujours apparentées au système hexagonal. On sait ainsi maintenant que les fines aiguilles qui composent les cirrus sont, en fait, de longues colonnes creuses. Cette forme très curieuse apparaît quand la solidification de l'eau a lieu au-dessous de — 25°. Dans certaines circonstances, la glace cristallise en fines plaquettes hexagonales, et dans d'autres conditions, on voit se développer les formes étoilées qui nous sont familières.

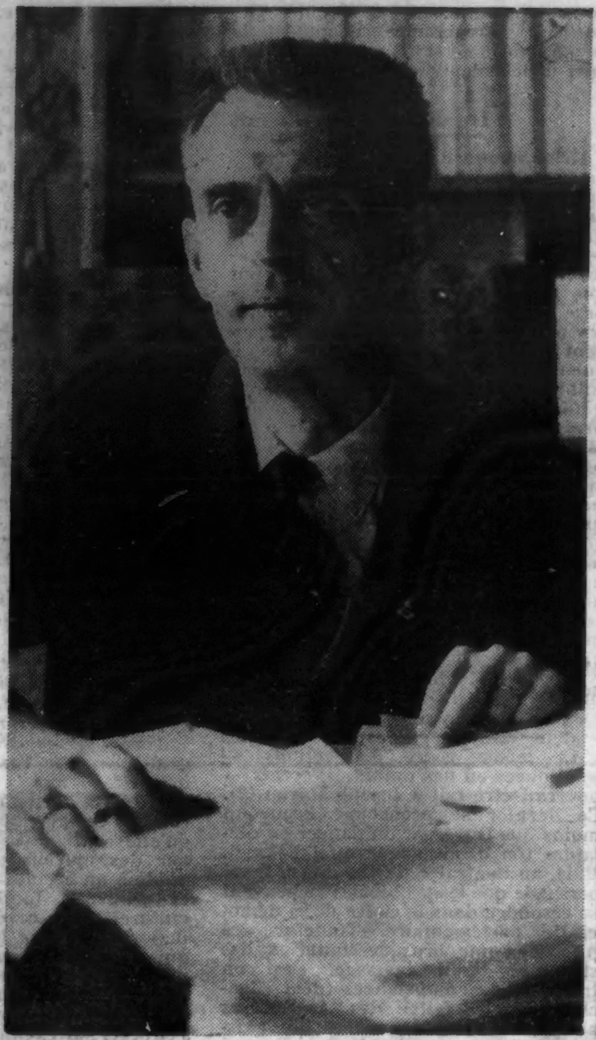
Il semble que cette diversité de formes tienne essentiellement à la température de formation des cristaux. Entre 0° et — 3°, la forme des plaquettes hexagonales prédomine ; de — 3° à — 5°, on voit apparaître de fines aiguilles, qui à — 6° se transforment en prismes creux. Entre — 8° et — 12°, les plaquettes réapparaissent pour faire place ensuite aux flocons en étoile qui prospèrent jusqu'à — 16°. Des plaquettes hexagonales se forment encore entre — 16° et — 25°, pour céder enfin la place aux colonnes hexagonales creuses. Avec un simple changement de température de quelques degrés, on peut faire passer un cristal en cours de croissance d'une forme à l'autre.

JACQUES BURMANN



(Viollet.)

JULES CÉSAR.
On ne chasse pas le perdreau...



(Rodriguez.)

MAURICE DUVERGER.
...avec des fusées Polaris.

POLITIQUE

« De la dictature »
par Maurice Duverger
« Une idée nouvelle :
la démocratie »
par Joseph Rovan

● ***Colette Audry confronte deux livres importants, qui traitent, l'un de la démocratie, l'autre de la dictature, c'est-à-dire du même problème.***

DEUX livres viennent de paraître, l'un sur la dictature (1), l'autre sur la démocratie. Ils traitent donc du même problème : celui de l'avenir politique à court terme de notre pays. Acceptant le risque d'être pris à partie et taxés de légèreté par les spécialistes, leurs auteurs ont tenu à lancer leurs idées dans un assez large public. Ils reconnaissent, d'ailleurs, s'être hâtés sous la pression des événements. Après tout, « Les Lettres persanes », comme « Les Lettres anglaises », témoignaient elles aussi d'une certaine hâte, bien que Montesquieu et Voltaire eussent alors tout leur temps (68 et 55 ans avant la réunion des Etats Généraux). On ne pourrait en dire autant de nos deux essayistes actuels : le temps presse, en effet, aujourd'hui, et c'est de quoi témoignent d'abord ces ouvrages. La France est en train de changer avec une rapidité stupéfiante et, s'il existe une évidence, c'est bien qu'avec l'évolution de la guerre d'Algérie, d'une part, la modernisation économique accélérée d'autre part, les choses ne sauraient demeurer longtemps en état dans le domaine politique ; que la Ve République a la chance d'être plus éphémère encore que la IVe et que le pays est sur le point de basculer — d'un côté ou de l'autre.

Le souci de Duverger a été surtout d'attirer l'attention sur les risques et le coût d'une dictature militaire chez nous. Depuis que son livre a été écrit, le référendum a éloigné ce risque ; on aurait tort de croire qu'il l'a supprimé. Quant à Rovan, il se préoccupe de préparer l'opinion à envisager les formes démocratiques de demain, et de canaliser au profit de la démocratie les tendances psychiques qui poussent d'ordinaire à la dictature.

Les deux livres annoncent donc le réveil presque fiévreux d'une pensée de gauche qui se veut à la fois libre et modérée et — très explicitement chez Rovan — une reprise de confiance en l'immense réserve de possibilités que recèle la démocratie. Nous y trouvons ainsi rassemblée une première moisson d'idées dont quelques-unes appartiennent en propre à leurs auteurs, dont d'autres flottent « dans l'air » à l'état diffus, soit depuis quelques années, soit depuis beaucoup plus longtemps. Il en résulte que ces pages généralement stimulantes, où les questions apparaissent comme dépoussiérées, débarrassées de la gangue du jargon politique courant, présentent en revanche des affirmations et des analyses privées de leur support nécessaire. Support le plus souvent marxiste, car il faut constater une fois de plus qu'à l'heure même où l'on déclare partout le marxisme dépassé ou périmé, il circule par mille canaux dissimulés à travers la pensée contemporaine.

Le spectre

D'autre part, malgré l'analogie des préoccupations, les deux essais émanent de deux types d'esprit foncièrement différents : l'analyse de Maurice Duverger, classique, alerte, souvent mordante, utilisant l'image et l'ironie avec une sûreté remarquable, se déploie à l'intérieur des cadres politiques connus. Essentiellement critique, elle vise à mettre en garde. Celle de Joseph Rovan se veut constructive : c'est un effort de mise au point politique du personnalisme de l'équipe d' « Esprit ». La politique, pour l'auteur, est bien plus que la politique ; elle doit donc pouvoir répondre à toutes les fonctions, à tous les intérêts de l'être humain qui, même à l'intérieur de la cité, n'est jamais un simple citoyen mais encore un homme de métier, de famille, de loisirs, un consommateur, etc.

Cela dit, que nous apprennent au juste ces deux ouvrages ? Un spectre hante aujourd'hui la France, laisse entendre Duverger, c'est celui de la dictature. Mais pas de n'importe quelle dictature. D'où une analyse des situations propres à engendrer les dictatures :

Crises de structure, crises profondes, accompagnées généralement dans les esprits de crises de confiance, et qui provoquent l'instauration de dictatures « sociologiques », soit pour freiner l'évolution historique, empêcher une révolution sociale, soit au contraire pour consolider ou même poursuivre les conquêtes d'une révolution quand elle a éclaté.

Ou bien *crises de conjoncture*, dûes à un concours de circonstances en partie extérieures (car tous ces phénomènes ne se présentent évidemment jamais à l'état pur) qui ne correspondent pas à un ébranlement profond du corps social, mais qui donnent l'occasion à une minorité décidée de s'emparer du pouvoir et de s'y maintenir pour faire prévaloir ses intérêts et sa politique. Il s'agit alors de dictatures « techniques » (vraisemblablement parce que ses promoteurs sont des techniciens de l'occupation du pouvoir et de la mise en condition de l'opinion. Ne pas les confondre avec des technocrates).

Laurent Schwartz ou Massu

C'est de cette dernière espèce que nous sommes menacés. Plus précisément d'une dictature militaire. L'effort de Duverger vise à montrer que les problèmes avec lesquels nous nous trouvons aux prises ne justifient pas un bouleversement de l'État et pourraient être résolus, avec une certaine dose d'intelligence et de réflexion, dans le cadre d'un régime parlementaire classique : chacun à sa façon, en effet, les deux grands partis ouvriers ne sont plus des partis révolutionnaires ; l'existence d'une économie mixte avec secteur d'Etat et secteur privé n'est même plus sérieusement contestée par la droite ; enfin, ce qui différencie aujourd'hui les Etats, ce n'est pas tant le régime de la propriété — privée ou socialisée — que le niveau d'industrialisation et de production. L'auteur s'attache donc à faire prévoir l'absurdité et les conséquences désastreuses d'une dictature technique si elle parvenait à s'établir. Plus faible est la minorité que représente une telle dictature, plus cruel est son règne. Elle ne pourrait que freiner l'essor économique qu'elle prétendrait assurer, car on ne gouverne pas un pays hautement développé avec des moyens dictatoriaux, et le plus clair de son →

(1) Maurice Duverger : « De la dictature » (Julliard). 216 pages, 8,40 NF.

après « Le repos du guerrier » 260e mille
Les petits enfants du siècle
GRASSET
un vol. 8,70 NF.
le nouveau roman de CHRISTIANE ROCHEFORT

(Holmès.)

Le palais de Westminster (*).
Montesquieu avait le temps.

œuvre consisterait à faire le vide intellectuel. Or le monde moderne *« repose premièrement sur les intellectuels. Parmi ceux-ci, les scientifiques occupent la place royale ».*

A cet égard *« le marché mondial du colonel est saturé... Par contre, l'offre de savants et d'intellectuels est constamment inférieure à la demande depuis* 1945, *et l'écart s'accroit toujours... Suspendre le général Massu, cela ne gêne en rien l'activité nationale... Suspendre le professeur Schwartz, c'est causer un dommage grave à toute une promotion d'étudiants, et, à travers eux, à la structure de base d'un Etat moderne ».*

Toute cette partie critique du livre est excellente, mais on peut se demander si les présupposés en sont aussi évidents qu'ils apparaissent à l'auteur. Et, tout d'abord, vivons-nous bien une simple crise de conjoncture ? Les images qu'emploie Duverger pour figurer le coût disproportionné d'une dictature technique (chasser le perdreau avec des fusées « Polaris », abattre un arbre pour cueillir une pomme), toutes ces visions d'une politique de gribouille ne sont-elles pas autant de définitions d'une véritable entreprise fasciste telle que pouvait la décrire Trotsky il y a bientôt trente ans ? Autrement dit, l'évolution rapide de la société française ne pousse-t-elle pas, quoi qu'en pense Duverger, à des transformations impossibles en régime démocratique parlementaire, que seule peut dès lors empêcher la violence réactionnaire, que seule peut imposer la puissance d'un mouvement populaire, pacifique ou non ?

Le fait que ces transformations concernent le passage d'un niveau de production à un autre plutôt qu'un changement du régime de la propriété, ne change pas grand-chose à l'affaire ; car il s'agirait précisément de savoir si le passage à un niveau supérieur peut se faire sans de nouveaux transferts de propriété. Même si le conflit se situe seulement entre ceux qui veulent moderniser le pays et les autres, reste à savoir ce que suppose la modernisation. Ne réclame-t-elle pas la mise à l'écart d'un certain nombre d'intérêts vieillis — mais féroces ? Autrement dit encore, la conjonction d'une armée aigrie et confinée des années durant loin de France, de grands et petits colons menacés, de petits commerçants et paysans poujadistes ne forme-t-elle vraiment qu'un mélange explosif mais superficiel ?

Les plateaux de la balance

Il a existé de tout temps, dans les périodes graves, des gens intelligents qui pensaient que les choses pouvaient s'arranger sans trop de casse, et sans doute avaient-ils raison en bonne logique. Louis XVI aurait peut-être pu sauver sa tête et la monarchie, la crise n'en eût pas été moins importante. Mais on a tendance à sous-estimer l'importance de la crise tant que le drame n'a pas éclaté.

Enfin, n'est-il pas ambigu de dire que le monde moderne *« repose premièrement sur les intellectuels »* ? Il repose sur eux comme sur un réservoir de richesses, non comme sur une force organisée. Les intellectuels représentent des possibilités, mais non pas un pouvoir.

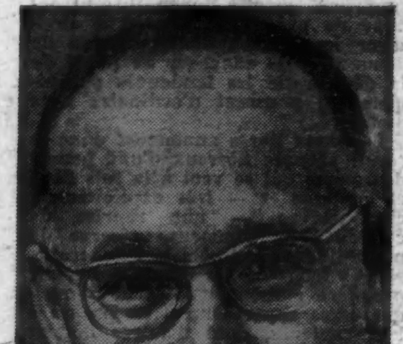
Dès lors, ce qui tranche en dernière analyse, c'est le rapport des forces qui se cristallise au moment décisif, c'est la polarisation de l'opinion qui se fait ou ne se fait pas, c'est l'élan de la masse qui se porte — ou ne se porte pas — sur l'un des plateaux de la balance. En estimant que rien dans le régime parlementaire tel que nous le connaissons ne s'oppose aux changements nécessaires, Maurice Duverger s'est arrêté à ce seuil.

Les « nouveaux notables »

Le même genre d'objections — appliquées en des points différents — pourrait être fait à Joseph Rovan (2). Ce dernier se préoccupe beaucoup moins que Duverger du danger de dictature (on dirait même qu'il l'élude). Mais, au contraire de Duverger, il est persuadé que les problèmes ne peuvent se résoudre dans le cadre de la démocratie parlementaire. Toutefois, ce n'est pas une brusque mutation des structures qu'il envisage, c'est un transfert de compétences (déjà ébauché dans les faits) des Assemblées actuelles à des organismes qui existent déjà plus ou moins en marge, parfois sous forme de « groupes de pression » : organismes de planification et associations diverses (familiales, de métiers, partis, groupes culturels, etc.) et qui délibéreraient et agiraient désormais à l'échelle municipale, locale, nationale. Si la foi en la démocratie est aujourd'hui vacillante, ce n'est pas parce que la démocratie est *en soi* inefficace, c'est qu'elle n'est qu'une démocratie de façade. Ce n'est donc pas de moins mais de plus de démocratie que nous avons besoin. Il convient pour cela d'officialiser les groupes de pression qui existent déjà (à titre souvent clandestin), de multiplier ce que Rovan appelle les « nouveaux notables », hommes actifs, tournés vers l'action collective dans tel ou tel domaine particulier, et qui remplaceraient les anciens notables, intermédiaires au siècle dernier entre la masse et le pouvoir, éducateurs et fabricateurs de l'opinion, mais dont les descendants, par suite de l'évolution socio-économique, sont passés dans le camp des ennemis de la démocratie. Ce processus, auquel rien n'empêche de s'atteler dès aujourd'hui dans le cadre existant, devrait s'accompagner d'un intense effort d'éducation dans tous les domaines. Les représentants élus au suffrage universel ne seraient plus, une fois l'opération achevée, que des *« spécialistes de la non-spécialisation, chargés de donner une orientation d'ensemble à la politique, de fixer la priorité d'une réforme ou d'un investissement. Le tout serait couronné d'un exécutif puissant destiné à assurer la rapidité de l'exécution et à satisfaire (comme les nouveaux notables dans leurs sphères plus humbles) au besoin qu'éprouve l'homme moderne de voir le pouvoir « personnalisé ».*

Ainsi se trouverait concilié le gaullisme avec l'expansion de la démocratie.

L'intérêt majeur de cette étude réside certainement dans le fait qu'elle souligne la nécessité de donner des moyens d'expression et du poids à un certain nombre d'activités et d'intérêts familiaux, sociaux et culturels qui revêtent une extrême importance dans le monde actuel et qui n'ont guère eu voix au chapitre jusqu'ici que par la bande. Elle nous offre ainsi le tableau d'une forme d'existence démocratique telle que s'efforce, par exemple, de la construire le régime yougoslave avec ses Assemblées communales, sa représentation des consommateurs et des producteurs, etc. En France, un parti comme le P.S.U. l'a mise au premier rang de ses préoccupations.



(Roustan.)

Joseph Rovan.
Attention au vocabulaire.

Mais la première objection qui se présente est une objection de vocabulaire, et sans doute porte-t-elle au-delà des termes. Les mots « groupe de pression » sont mal vus. Pourquoi, sinon parce qu'ils désignent des coalitions d'intérêts dissimulés et dont l'objet a toujours été de tourner la démocratie, de la vider de sa substance, et qu'on ne saurait l'appliquer sans abus à des partis ou à des syndicats dont la politique même sclérosée et les revendications sont généralement exposées au grand jour. De même pour le mot « notable » qui évoque une situation privilégiée et de naissance, le pouvoir local d'un hobereau, d'un négociant, d'un industriel alors que les notables nouveaux devraient être des animateurs plutôt que des chefs, qualifiés uniquement par leur activité et leur capacité. Le débat dépasse ces termes parce qu'en conservant ces termes, l'auteur conserve aussi en partie la réalité qu'ils recouvraient, embrasse pêle-mêle le passé et l'avenir, et légitime en définitive l'existence des groupes de pression les moins compatibles avec la démocratie.

Une façade

Dès lors, qu'est-ce qui garantira la hiérarchisation des revendications souhaitables *pour la collectivité* ? Les représentants élus au suffrage universel ? Quel sera au juste leur pouvoir ? L'exécutif ? Comment éviter à cet égard les insuffisances du régime gaulliste, que Rovan constate d'ailleurs. Et au nom de quels objectifs — ou de quels principes — ces revendications ou encore les plans économiques seront-ils ordonnés ? Qui décidera, en dernier ressort — et par quels moyens — que la construction d'écoles, d'hôpitaux, de laboratoires doit avoir le pas sur la fabrication de la bombe H ? Rien ne permet de l'imaginer en lisant ce livre. Si bien qu'on peut à volonté se représenter le réseau des comités, des groupements, des Assemblées qu'il dessine sous nos yeux soit dans un Etat réactionnaire, soit dans une démocratie populaire digne de ce nom. Dans le premier cas, tout l'édifice ne formera, comme la France de Vichy, qu'une façade à l'abri de laquelle opéreront les véritables groupes de pression et les intérêts d'une minorité ; dans la

(2) Joseph Rovan : « Une idée neuve : la démocratie » (Le Seuil). 208 pages. 6,50 NF.

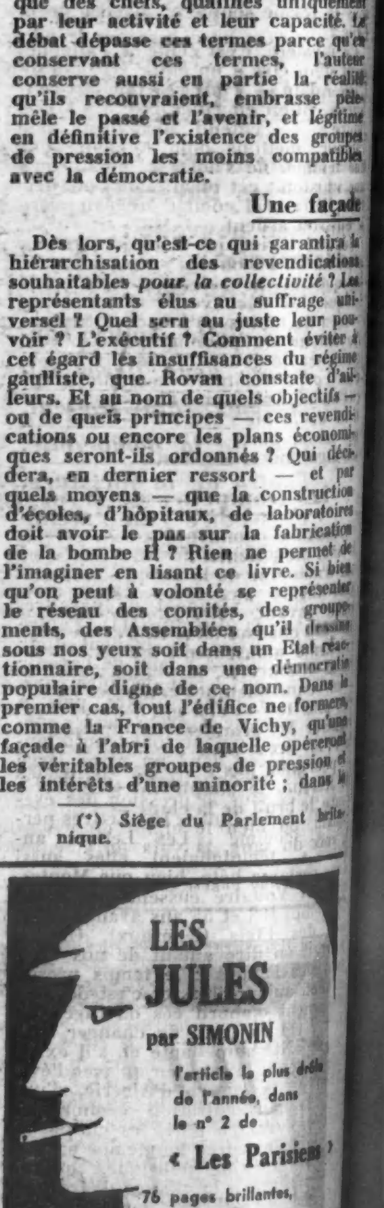
(*) Siège du Parlement britannique.

Serge Radine y trouve la dénonciation du pouvoir corrupteur de l'argent dans une Société désaxée.
Gilette ZIEGLER (Les Lettres Françaises).

« Quelques Aspects du roman policier psychologique »
par SERGE RADINE

Chaque roman est analysé avec une vigueur remarquable par ce maître de la psychologie. F. FOURNIER-MARCIGNY (Le Journal Français).
Serge Radine a choisi pour thème une autre catégorie d'envoûtement, celui que distillent les bons romans policiers.
Véra VOLMANE (La Profession Dentaire).
N. F. 13,50
EDITIONS MONT-BLANC (Diffusion S.F.L.)

Collection « Relations sociales »
STRATÉGIE DE LA LUTTE SOCIALE
(FRANCE 1936-1960)
« Pour réaliser les vues prophétiques sur l'économie concertée, il conviendrait avant tout d'étudier les groupes en présence, leurs buts, leurs moyens, leur stratégie et leurs tactiques. »
Un volume 14×22 de 344 p. 18,60
ECONOMIE ET HUMANISME
LES EDITIONS OUVRIERES
12, avenue de la Sœur-Rosalie - PARIS (13e)


LES JULES
par SIMONIN
l'article le plus drôle de l'année, dans le n° 2 de
« Les Parisiens »
76 pages brillantes, insolites, sophistiquées...
En vente partout
3 NF 50
3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris-8e
ANJou 16-12
C.C.P. 9336-91

second cas, nous verrons la volonté collective à l'œuvre dans tous les domaines.

Ni Duverger dans sa critique de la dictature, ni Rovan dans son anticipation de l'avenir ne paraissent donc s'être interrogés sur les problèmes qui nous paraissent essentiels du caractère de l'Etat qui devra garantir l'exercice de la démocratie et de la nature des forces sur lesquelles il lui faudra s'appuyer. C'est pourtant le problème qui conditionne de nos jours l'élaboration d'une politique de gauche, la question à laquelle doit répondre la gauche si elle veut se rassembler pour repartir à l'attaque.

Ainsi le mérite de ces deux livres — et il n'est d'ailleurs pas négligeable — consiste-t-il moins à armer directement la démocratie qu'à faire réfléchir l'opinion modérée et même la droite traditionnelle (car, pour les fascistes avérés, ils sacrifieront toujours sans hésiter le professeur Schwartz au général Massu), à les inquiéter, à entamer leur assurance et leur conviction, en un mot, à dissoudre certaines résistances du passé.

COLETTE AUDRY.

RÉÉDITION

« L'Eve future » par Villiers de L'Isle-Adam

● *Comment fabriquer la femme idéale.*

« L'EVE future », ce chef-d'œuvre de Villiers de L'Isle-Adam, écrit en 1880 et que réédite aujourd'hui Jean-Jacques Pauvert (1), est peut-être un des plus grands livres sur l'amour — et non pas d'amour — jusqu'ici écrit.

Il s'agit d'une fable, mais — évangiles y compris — quels mystères furent jamais convoyés autrement que sous la forme souple et joyeuse de la fable ?

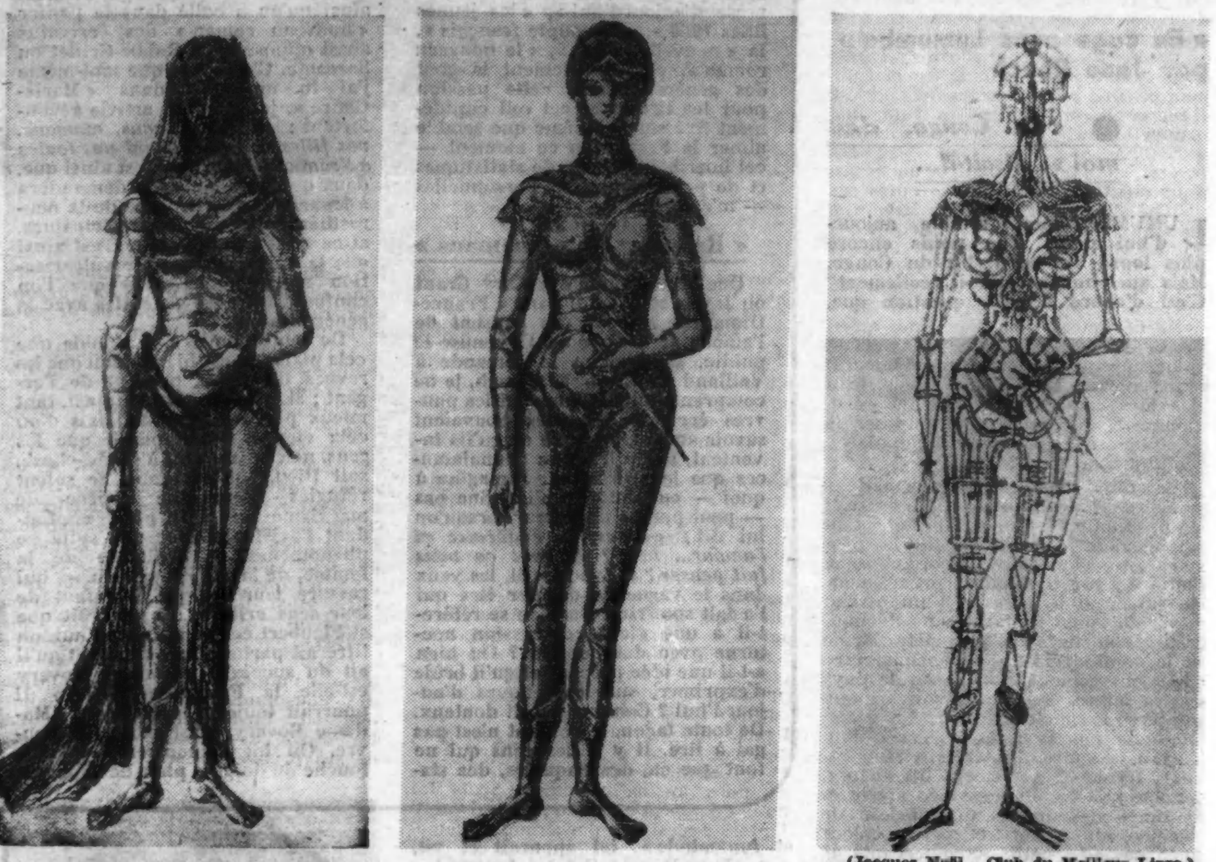
Ce mystère, c'est celui de l'attachement d'un être à un autre. Villiers de L'Isle-Adam — *« aux rêveurs, aux railleurs »*, lit-on en épigraphe à « L'Eve future » — entend démontrer que l'amour, mettons d'un homme pour une femme, ne s'adresse jamais qu'à une illusion : cet idéal embusqué derrière l'être réel comme Dieu derrière le buisson ardent.

Jusqu'ici, rien que d'admis, ou à peu près. Là où les choses jouxtent le fantastique et la science-fiction, c'est lorsque les découvertes d'un savant — rien de moins qu'Edison lui-même, l'inventeur du phonographe — vont permettre de douer d'un « corps », oui d'un corps véritable (quoique artificiel mais possédant *« l'onctueuse élasticité de la vie »*), cet idéal que chaque amour porte en lui-même, comme son aiguillon et son venin.

Les trompettes de Jéricho

L'histoire commence en Amérique, à vingt-cinq lieues de New York, un soir d'automne de la fin du siècle dernier. Cigare aux lèvres, Edison, le grand savant, le solitaire, enfermé dans son château-laboratoire, rêve aux excellents amusements qu'eût procurés sa découverte, le phonographe, si — survenue quelques centaines de siècles plus tôt — elle eût permis d'enregistrer les grandes voix du passé : le « Fiat lux » pour commencer, puis — pourquoi pas ? — les trompettes de Jéricho, le soupir de Memnon à l'aube, le bruit de la chute de l'Empire romain, ou bien le chant du cygne, la voix du sang, la voix de la conscience, la voie lactée, etc. Le génie s'amuse !...

Soudain, on frappe à sa porte. C'est Lord Ewald, vingt-sept à vingt-huit ans, haute taille, nature princière : *« Il semblait tellement beau qu'il avait naturellement l'air d'accorder une grâce à qui lui parlait »*. Après les courtoisies d'usage — les deux amis ne se sont pas vus depuis des années — Edison apprend du nouveau lord Byron qu'il entend se tuer le soir même. C'est qu'Ewald est amoureux — et, qui plus est, aimé — d'une femme d'une extrême beauté, le vivant portrait de la Vénus de Milo (les canons de l'époque), malheureusement douée ou plutôt possédée d'une âme « distinguée ». Miss Alicia Clary, chanteuse, parle comme une « femme à la mode », n'exprime que des sentiments fades, niais, convenables, pour tout dire bourgeois. A tel point que son amant, désespéré de ne pouvoir ni supporter cette femme, ni aimer ailleurs, ne se connaît plus qu'un recours : le suicide. *« Qui m'ôtera cette âme de ce corps ? »*, soupire-t-il à tout hasard... Sur quoi, Edison, qui l'a écouté sans rien dire, lui répond magistralement le mot de la science : *« Moi »*.



(Jacques Noël - Club du Meilleur Livre.)

TROIS ÉTATS DE L'EVE FUTURE.
« Chimère pour chimère, péché pour péché. »

Avant de soulever le voile de l'extravagante entreprise que promet cette obligeance, sans doute convient-il de remarquer que ce n'est pas seulement la personne d'Alicia Clary dont la médiocrité, ou plus exactement la dissonance, est ici mise en cause : chaque fois qu'il y a passion, il se trouve que l'élan qui porte un être épris vers son idéal, vers l'absolu, se trouve à un moment donné entravé par une espèce d'obstacle, quelque chose d'amer et d'obscur qui, en fait, n'est rien de moins que *la personne dont il est amoureux* elle-même. Et la pauvre Alicia Clary, ni plus bête, ni plus maladroite, ni plus rongée de défauts que n'importe qui que ce soit au monde de passionnément aimé, a seulement le tort d'être « une vivante ». La seule différence entre cet amour et un autre étant que Lord Ewald est un amoureux plus honnête ou plus délicat : incapable de passer outre à « l'animal » que contient tout humain. (Et qui ne finit un jour ou l'autre par le devenir ? Autrement, il n'y aurait que des passions éternelles.)

Les riens de l'amour

Nous ne saurions résumer la démonstration électro-chimique (aujourd'hui, elle serait physico-nucléaire, à moins que le Dr Petrucci lui-même n'eût pris la parole) par laquelle le savant entend prouver à son ami que ses découvertes lui permettent de fabriquer un automate qui ressemblera trait pour trait, poil pour poil, odeur pour odeur — *« un chien même s'y tromperait »* — à la vivante, mais qui n'aura pas son âme, en fait pas d'âme du tout. Cette description précise, poétique et folle, fait à peu près la moitié de l'ouvrage. Et pour justifier la minutie qui porte Edison à calculer à la loupe le grain d'une chair, le voici qui murmure doucement : *« Songez à quels riens tient l'amour. »*

A ce discours algébrique et déchaîné s'entremêlent les objections de Lord Ewald, plus on le persuade que l'industrie imite à ravir la nature, plus il s'insurge : comment pourrait-il, sachant qu'il s'agit d'un ensemble de rouages dont toutes les paroles et les réactions, inscrites sur des cylindres, sont prévues à l'avance, se sentir amoureux ? Mais Edison lui répond par la plus pertinente, malicieuse et irréfutable des démonstrations sur ce qu'Apollinaire nommait *« la fausseté de l'amour même »*. Qu'aimez-vous en autrui si ce n'est *« cette vision que vous appelez, que vous voulez, que vous créez en vous vivante et qui n'est que votre âme dédoublée ? »*. Et si rien ne s'oppose plus à ce que ce dédoublement fonctionne à la perfection, si chacun de vos appels à l'autre moitié de vous-même ne croise plus un écho discordant, mal venu, ou impropre, qu'il vous faut toute votre ingéniosité ou votre surdité volontaire pour négliger, mais une *réponse* d'autant plus parfaite que la connaissant à l'avance vous pourrez y adapter votre question, ne serez-vous pas sans aucun accroc possible au comble de la béatitude ? Mais... cependant... tout de même... rien de ce qu'un amant de l'amour pourrait dire n'est oublié par Ewald. Edison a cependant le dernier mot : si son ami, comblé, ne songe plus qu'à la mort, c'est que l'union de deux êtres de chair est quelque part entachée d'impossible. Que risque-t-il à essayer son « andréide » : *« chimère pour chimère, péché pour péché, fumée pour fumée — pourquoi donc pas ? »*

Les cidatelles du rêve

Et Lord Ewald consent. Comment, attirée au fond du laboratoire-souricière d'Edison par l'immensité de sa vanité même, Miss Alicia Clary est alors endormie, mesurée, pesée, décalquée et reproduite sous la forme d'une parfaite mécanique nommée « Hadaly » — en iranien : l'idéal — dont les poumons sont deux phonographes d'or et les os de l'acier, c'est le secret de ce livre à peine vieilli de forme et pour le fond éblouissant.

Comment Lord Ewald, longtemps sceptique, se rendit corps et âme à « l'Eve future », incarnation irréprochable de son propre désir, est moins l'anticipation masculine d'un monde éminemment souhaitable qu'un démontage de l'illusion amoureuse — « l'illusion comique » selon Corneille et Bernard Frank — par un écrivain qui venait de s'y laisser prendre

→

(1) 380 pages, 12 NF.

JULES ROMAINS
de l'Académie française
Un grand honnête homme
roman
...une vraie fripouille
FLAMMARION

UN CINEASTE PASSE A LA LITTERATURE
NOËL CALEF
INNOCENTS ET COUPABLES
NOUVELLES
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

(« *J'aime un ange,* écrivait-il à son ami Mallarmé à propos d'une Anglaise qui devait le dédaigner peu après, *comme il n'y en a positivement pas deux sous le soleil* ») — et chez qui le rire reprenait génialement le dessus.

Laissons Villiers lui-même porter sur son œuvre ce jugement d'orgueil : « *C'est un livre vengeur, brillant, qui glace et qui force toutes les citadelles du rêve.* »

MADELEINE CHAPSAL.

DROLE DE MANIE

par FRANÇOISE SAGAN

JE viens de lire, afin d'y ajouter mon grain de sel, le dernier numéro de « La Nef », consacré à « La Femme et l'Amour », enquête menée par des spécialistes, des écrivains, des médecins, etc. Et me voilà consternée. Non par ma lecture, mais par mon incapacité à y ajouter quoi que ce soit. De même que j'aurais été incapable d'ajouter quoi que ce soit aux douzaines d'enquêtes dont sont truffées les revues et les journaux actuels sur « la jeunesse d'aujourd'hui », « les jeunes filles 1960 », « le couple français », la « nouvelle vague », « le nouveau roman », etc. Exactement le goût des généralisations, cette passion pour les tiroirs et cet œil cupidement fixé sur soi-même que semble aimer la France en ce moment — cet horrible mélange de statistiques et de petites opinions personnelles — m'assomme.

« Rassurez-vous, mamans »

Que l'on demande à Cary Grant ou Jayne Mansfield, dans « France-Dimanche », ce qu'ils pensent de l'amour, je le conçois. Ça amuse le public. Mais qu'on le demande à Vailland ou à Poirot-Delpech, je ne comprends plus. Comme si les pauvres écrivains excédés pouvaient savoir autre chose que ce qu'ils inventent, avoir d'autres connaissances que leur création. J'imagine à quoi — ou plutôt je n'imagine pas — peut penser un auteur lorsqu'on lui dit : « *Alors, la Française et l'amour... hein ? A quoi ça vous fait penser ?* » Evoque-t-il, les yeux dans le vague, le dernier être qui l'a fait souffrir ? Ou bien se réfère-t-il à une vieille discussion nocturne avec des copains ? Ou bien a-t-il une idée précise, et qu'il brûle d'exprimer, sur les femmes d'aujourd'hui ? Cela me paraît douteux. De toute façon, le résultat n'est pas gai à lire. Il y a des gens qui ne font que ça, des enquêtes, des statistiques, et qui sont mieux qualifiés pour répondre. (Deux ou trois dans « La Nef », d'ailleurs, je le signale.) Mais ces efforts vers une sociologie primaire ou une opinion dite originale que l'on demande à de bons écrivains, c'est désespérant.

C'est désespérant, mais partout : le goût du « même panier ». C'est ainsi qu'on en a adjugé un à des metteurs en scène aussi différents que Chabrol, Truffaut ou Kast, avec l'étiquette « nouvelle vague ». C'est ainsi qu'on a collé dans le panier « nouveau roman » des écrivains aussi opposés que Robbe-Grillet ou Sarraute. C'est ainsi que moi-même j'ai lu un jour, dans « Marie-Claire », je crois, un article réconfortant : « *Rassurez-vous, mamans, vos filles ne ressemblent pas toutes à Françoise Sagan.* » C'est ainsi que, dans quelques mois, on demandera à Mauriac ce qu'il pense de la neurasthénie des vedettes américaines, si ce n'est pas déjà fait. C'est ainsi que la vulgarité baptisée vulgarisation nous submerge et que l'on confond les idées générales avec la généralisation.

De toute manière, il semble que cela plaise. Il est bien connu que les revues littéraires perdent de l'argent ; si elles en gagnent ainsi, tant mieux pour les gérants. Mais d'où cela vient-il ? Il apparaît que les gens, ne croyant plus à grand-chose, soit Dieu, soit l'homme, se soient réfugiés dans une espèce de marxisme au petit pied, confondant l'existence avec une suite de phénomènes — évolution de la femme, de la littérature, etc. — qui rassure leur logique à défaut de leur sens critique. Il apparaît que si Flaubert écrivait aujourd'hui, on titrerait partout (en admettant qu'il ait du succès) : « Madame Bovary est-elle la Française 1961 ? » Il pourrait toujours protester : « Madame Bovary, c'est moi », le pauvre. On lui démontrerait qu'il a touché du doigt la plaie de l'époque, qu'il n'est pas un écrivain, mais un porte-parole ; comme un grand malade complaisant, l'opinion parlerait de son nouveau microbe : le bovarysme.

Les petits monstres

On a assez ricané, en France, sur le « Reader's Digest », « Constellation », etc. On y va tout droit. Personnellement, je le regrette. Car cela prouve, dans le public, en plus d'une sorte de narcissisme, et d'une réelle absence de temps pour analyser soi-même ses problèmes, cela prouve une complète désaffection pour ce vieil animal angoissé et solitaire : l'individu.

Mais il n'y a plus d'individu, maintenant. Pour en être un, à présent, ou plutôt pour en représenter un, il faut voir sa vie privée disséquée dans des torchons ; si l'on sait avec qui vous couchez, si vous gagnez beaucoup d'argent, si vous faites des idioties spectaculaires (1), alors on saura votre nom et au lieu d'être dans la vague, vous en serez la crête : J. Dupont, représentant de tel panier. Ce n'est pas enthousiasmant. Simplement, au lieu de vous voir adjuger des petits-cousins que vous ne connaissez pas, vous serez transformés en de petits monstres que vous ne reconnaissez pas non plus. Le respect de l'individu est au diable et peut bien y rester. Tant qu'à faire, mieux vaut rester au milieu du tiroir, cinéaste au milieu de la « nouvelle vague », ou jeune homme au milieu de la « jeunesse d'aujourd'hui ». Au milieu, bien au chaud, tandis que de malheureux écrivains grelottants d'ennui essaient de vous définir en cinq pages.

F. S.

(1) Je m'empresse d'ajouter, pour éviter ce soin à d'autres, que je dois savoir de quoi je parle, et que j'ai bonne mine de m'en plaindre, et patati et patata.

TÉMOIGNAGE

« En cage avec Lumumba » par Jane Rouch

● *« Le Congo, c'est moi », disait-il...*

LUMUMBA mort semble aujourd'hui peser d'un poids encore plus lourd sur le destin du Congo. Mais quel homme était-il réellement ? C'est d'abord à cette question que,

(Archives.)

JANE ROUCH.
Hamlet et Arsène Lupin.

dans l'ouvrage qu'elle vient de consacrer au Congo, répond Jane Rouch, femme de l'ethnologue et cinéaste Jean Rouch, réalisateur de « Moi un Noir » et des « Maîtres fous », elle-même auteur du « Rire n'a pas de couleur », livre en grande partie consacré au Ghana (1).

Il ne s'agit pas d'une « analyse », encore moins d'un « portrait psychologique » au sens classique du terme, mais d'une succession d'instantanés, de flashes pris sur le vif, au cours desquels Lumumba revit sous nos yeux dans l'inextricable complexité qui a régné à Léopoldville dès les premières heures de l'indépendance. On peut même parler, au sens propre, de séquences : « Lumumba au parlement », « Lumumba et Kasavubu », « Lumumba et la Force publique »... Chaque fois, le personnage se dessine et se révèle davantage jusqu'à la scène de son arrestation, « Hamlet et Arsène Lupin, prophète et funambule », tel apparaît et vit, pour Jane Rouch, Patrice Lumumba.

Le mérite de Jane Rouch vient de là. Elle a su transcrire sur un ton simple et direct le mélange de tragique, de pathétique et d'ubuesque que l'on pressent confusément dans le drame congolais. C'est ce qu'elle restitue sans apprêt et sans fard. Mais il serait vain de chercher dans ce lien une « vision politique ». Le Congo que Jane Rouch met en scène est sans squelette. « Le Congo c'est moi », disait Patrice Lumumba. Mais, lui mort, la question de savoir ce qu'est réellement le Congo reste posée...

C. K.

(1) « En cage avec Lumumba », Les Editions du Temps, 189 pages, 7,50 NF.

POÉSIE

« Fleuve renversé » par Jean-Pierre Faye

● *De la mort à la naissance.*

EN 1958, Jean-Pierre Faye, agrégé de philosophie, spécialiste de la pensée allemande, publiait un curieux et difficile roman : « Entre les rues » (2), qui retint l'attention des critiques. Son héros, Claude Verdier, présentait la particularité d'avoir subi l'opération de la lobotomie qui, on le sait, prive le malade des réactions affectives habituelles et du pouvoir de synthèse. Verdier, comme une machine, enregistrait les détails de la vie autour de lui, le visage des hommes, leurs actes, le surgissement des paysages.

Cette donnée romanesque — la lobotomie — est à l'origine du meilleur d' « Entre les rues » : mille images neuves, éruptives et déroutantes ; le roman se déroulant aux Etats-Unis, on découvrait une poésie américaine de la solitude, du désert, des étendues.

Images... poésie... On s'étonne moins que le dernier livre de Faye ne soit pas un deuxième roman, mais un recueil de poèmes : « Fleuve renversé » (3). Et que l'image, ici plus encore que là, joue un rôle important. La même violence les habite. Faye exprime les tragédies de notre temps ; il dit la fureur qui transforme les hommes en bourreaux : ordonnateurs de la torture et délivreurs de mort. Visionnaire noir, qui mêle l'apocalypse à l'intimisme, il représente Alger (Al djezaïr : la presqu'île) sous les traits d'une femme couverte de sang. Ce poème, l'un des plus beaux, est dédié au poète algérien Kateb Yacine.

(Archives.)

JEAN-PIERRE FAYE.
Apocalypse et intimisme.

« Fleuve renversé » témoigne d'un autre souci, d'une très personnelle hantise qui mène Faye des lieux de violence aux provinces des songes paisibles. On le découvre obsédé par l'*origine :* d'une femme l'enfance et d'un fleuve la source. Il lui arrive souvent de rêver que le cours de ce fleuve gravit une pente, tandis que le « récitant » la descend vers la source, à contre-courant, comme si elle se trouvait en aval de l'embouchure. Images qui ont un sens précis : Faye s'efforce de découvrir dans la mort le mystère de la naissance.

A contre-courant, c'est-à-dire à contretemps. Le contraste entre ces deux inspirations poétiques : la violente et l'apaisée, traduit une attention divisée, prise entre le souci du monde et le souci de la mémoire, le déchirement des hommes et les rêves du « moi ».

YVES BERGER.

(2) Ed. du Seuil.
(3) Ed. G.L.M., 40 pages, 6,50 NF.

Vient de paraître :
stop n° 3
Une nouvelle inédite de
HERVE BAZIN
SENNEP à Las Vegas
MAY BRITT bannie de Hollywood ?
RODIN vivant
Jayne Mansfield au pays des dieux
et les découvertes du mois

L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ · L'ÉVOLUTION DE L'HUMANITÉ
ROBERT MANDROU
INTRODUCTION A
LA FRANCE
MODERNE
Essai de psychologie historique
1500-1640 21 NF
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

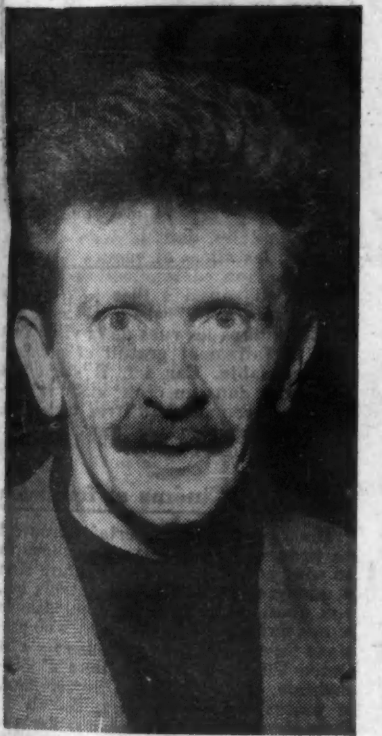
ROMANS

« La plus grande pente » par Georges Arnaud

● *Les limites de la peur.*

VOICI de nouveau le Georges Arnaud romancier du « Salaire de la peur ».

Un « western » féroce au beau milieu de la cordillère des Andes avec des camionneurs en guise de cow-boys, telle est l'atmosphère où nous sommes catapultés en lisant « La plus grande pente » (1) — longue nouvelle qui ouvre ce volume. « Conduisez avec soin. La mort est si permanente » est inscrit à la peinture blanche sur le vieux Fargo rouge que conduit le héros, un Français dur à cuire, en compagnie de son brave « péon » noir et de sa belle, une Vénézuélienne qui choisit — exclusivement — ses amants parmi les camionneurs. Tous trois font la navette entre Caracas et le port de La Guyara sur une route toute en épingles à cheveux et en à-pics. Ils ne sont pas seuls, deux cents autres camions de toutes marques participent, bon an mal an, à cette ronde de la mort : *« Paisible et réglée, notre vie était merveilleusement propice à l'amitié. Chaque jour, à peu près aux mêmes heures, on tournait chacun son volant, douillettement assis en enfer. Matin et soir, ça nourrissait son homme. »* Quand arrive une bande de camionneurs italiens fascistes montés sur des Fiat tout neufs. Là commence la bagarre, et quelle bagarre ! L'amateur de western peut s'estimer comblé : les crics, manivelles et roues de secours volent ; les sauts de la mort succèdent aux queues de poisson. Tout cela raconté dans un style torrent tout en images percutantes ; des phrases « uppercut » venues tout droit de Belleville ; des coulées d'humour et quelques larmes à l'œil.



(Agip.)

GEORGES ARNAUD.
« Douillettement assis en enfer. »

Un air de famille

Les héros de Georges Arnaud ont un petit air de famille : comme Gérard du « Salaire de la peur », Henri de « La plus grande pente » est violent et follement courageux, mais ce qui les caractérise, c'est que tous deux ont fait éclater les limites de la peur; il n'est pas surprenant que des aventuriers risquent leur peau et réussissent à vaincre la peur qui leur tord le ventre, mais cela par à-coups, dans certaines circonstances aussi brutales que rapides. L'originalité commence quand les aventuriers s'installent dans le risque à longueur de journée, quand leur peur et leur courage sont permanents sans perdre de leur acuité. Georges Arnaud est un des maîtres de ce suspense très particulier. Pour que l'attention du lecteur ne se relâche pas, il magnifie son héros en tissant autour de lui un réseau de fils ultra-sensibles : amitiés bien viriles, amours tendres, sexualité directe ou humour noir, et s'applique à les faire vibrer tour à tour. « La plus grande pente » est un excellent exemple de cette méthode.

Cette geste des forts de la route est suivie d'une série de courtes nouvelles moins réussies : un exercice de style caricatural - géographique - lyrique et deux nouvelles parisiennes où les personnages étriqués paraissent comme rétrécis par l'atmosphère polluée de la capitale. Il faut à Georges Arnaud l'air pur des grands espaces. Heureusement, il retrouve toute sa faconde pour nous conter avec une verve très amusante deux rocambolesques histoires de piliers de cabaret en Amérique du Sud. Il termine son volume par « Le voyage en ville », un extraordinaire petit récit inconventionnel et humoristique qui a le poids d'un conte philosophique.

Ce recueil de nouvelles est donc inégal, mais par ses très bons moments il démontre que Georges Arnaud tient une place bien à lui parmi les romanciers de l'aventure.

M.-C. DE BRUNHOFF.

(1) Julliard, 232 pages, 9 NF.

(Archives.)

UNE ESTAMPE DE KATSUKAWA SHUNSHO.
Pas une souillure, mais une libération.

JAPON

« Nuée d'oiseaux blancs » et « Pays de Neige », par Yasunari Kavabata

« Les couteaux du cuisinier », par Fumio Niwa

● *La jeune littérature japonaise, en alliant la technique occidentale à l'esprit oriental, a trouvé sa voie.*

L'AISANCE — apparente du moins — avec laquelle le Japon s'est adapté à la civilisation occidentale fait souvent oublier qu'il ne s'est ouvert au monde extérieur qu'il y a cent vingt ans. C'est durant ce laps de temps relativement court qu'il s'est familiarisé avec nos modes littéraires, lui qui jusque-là ne connaissait que les siens propres et ceux de l'ancienne Chine.

Pourtant, assez vite, certains écrivains témoignèrent du désir de sauver une partie de leur héritage propre. *« Technique occidentale, esprit oriental »*, proclamèrent-ils. Parmi eux, et au tout premier plan, il faut situer Yasunari Kavabata, dont deux livres viennent de nous être donnés, dans des traductions — pour autant qu'on en peut juger en ignorant le japonais — excellentes, en tout cas d'une lecture plus qu'agréable et d'une transparence qui semble proche de celle de l'original.

Deux suicides

Yasunari Kavabata, l'un des écrivains les plus respectés de son pays, est né à Osaka en 1899 : son œuvre est donc celle d'un homme en pleine maturité. « Nuée d'oiseaux blancs » (2) et « Pays de Neige » (3) témoignant l'un et l'autre d'une grande maîtrise, sont l'œuvre d'un homme qui a réfléchi à son art et sait jouer de toutes ses possibilités. On dit qu'il appartient à l'école du néosensationnisme ou de la sensibilité nouvelle. Peut-être... Pour nous, Occidentaux, il est difficile de le lire sans penser à ces dessins japonais où les blancs jouent un rôle aussi important que les noirs, où une ligne cerne une surface sans ombre dont nous sentons pourtant le moindre relief.

L'anecdote de l'un et de l'autre livre est assez facile à résumer — superficiellement du moins. Dans « Nuée d'oiseaux blancs », nous nous trouvons devant le fils d'un jouisseur — ou d'un amateur de la vie et de l'art — qu'une ancienne maîtresse de son père, dans une sorte d'esprit de domination, veut marier à une jeune fille de ses amies. Mais une femme, que le disparu aima peut-être et qui l'aima sûrement, assiste à la présentation. Kikuji, le héros, se réveillera dans ses bras. Peu de temps après, il apprendra qu'elle s'est suicidée. Les gestes qu'ils ont eus, cependant, ne lui apparaissent pas comme une souillure, bien plutôt comme une libération. Inconsciemment, il cherchera auprès de la fille de la disparue un peu du bonheur qu'il a connu auprès de sa mère — et comme la mère, la fille se suicidera.

Un tendre cuisinier

Ce compte rendu ne donne rien des étonnantes délicatesses des rapports humains, de la finesse des sous-entendus, de l'étrangeté aussi, pour nous, de voir des hommes et des femmes qui vont travailler dans un bureau à l'occidentale, ou dans une « draperie de gros » se réunir pour le rite du thé, cérémonie d'une telle subtilité qu'il faut quatre ans pour en acquérir les rudiments, ou communiquer entre eux à travers de fines allusions qui prennent une porcelaine comme prétexte.

Quant à « Pays de Neige », on pourrait au premier abord n'y voir que l'histoire d'une « geisha » campagnarde éprise d'un monsieur de la ville. Mais la seule chose qui importe ici est l'accord d'un sentiment qui, à aucun moment, ne s'extériorise vraiment et d'une nature toute de blancheur, où la neige recouvre des arêtes vives. Il s'agit là de l'œuvre d'un poète, mais d'un poète qui n'ignore rien de la psychologie — de la psychanalyse même, semblerait-il — et dont les femmes, surtout, sont traitées avec une tendresse presque bouleversante.

Certes, le livre de Fumio Niwa est loin d'être de la qualité de ceux de Yasunari Kavabata. Mais que « Les couteaux du cuisinier » (4) sont donc amusants ! Presque tous nous ignorons que les Japonais considèrent la cuisine comme un art soumis aux règles les plus précises. Après lecture des « Couteaux du cuisinier », nous n'aurons plus d'excuse à l'ignorer encore. Quand le cuisinier Yamana, à l'âme tendre, revient de guerre, il ne retrouve plus ni sa place dans le grand restaurant, ni la jolie Massa qu'il aime, ni le rituel culinaire dans lequel il est maître et qui nécessite une longue initiation. Entre-temps, nous aurons appris — ou du moins nous aurons l'illusion d'avoir appris — comment s'ordonne un repas de mariage, comment l'on pare un canard, et qu'un dîner de cérémonie peut comporter jusqu'à cinq plats composés des mêmes éléments, mais autrement disposés.

CLARA MALRAUX.

(2) Plon, 224 pages, 9,90 NF.
(3) Albin Michel, 256 pages, 7,50 NF.

(4) Del Duca, 314 pages, 8,70 NF.

Pour tous ceux qui aiment rire - et sourire...

LA COLLECTION CHAMPAGNE PÉTILLE au maximum

4 GRANDS PRIX en un an

Grand Prix 1960 de l'Académie de l'Humour :
PEINTURE FRAICHE de Robert Escarpit

Prix Scarron 1960 :
ETERNEL ADAM de Claude Pasteur

Prix des Deux-Magots 1961
SAINT PICOUSSIN de Bernard Jourdan

Prix Alphonse Allais 1961
FLEURS DE MÉNINGE d'Émile Noël

LIBRAIRIE ARTHÈME FAYARD

LE DERNIER ANTONIONI ;

Une nouvelle réussite du cinéma italien, qui est sans doute actuellement le premier du monde.

PAREIL aux maîtres exigeants qui, d'ébauche en ébauche, effacent les surcharges, Antonioni, de film en film, se dépouille de l'anecdote. « La Nuit » (1) est lisse, « La Nuit » est nue. Un homme et une femme ne s'aiment plus et n'osent pas se l'avouer : cependant, le soir tombe et il leur faut, une fois encore, passer la nuit « ensemble ». C'est tout.

Cette nuit que Lidia et Giovanni appréhendent car elle va leur prouver qu'ils ne se désirent plus, donne à juste raison son titre au film : elle en est l'élément et le principal personnage. Le film fait à peu près le tour du cadran. Il commence vers trois heures de l'après-midi, au chevet d'un mourant, ami du couple, et se termine vers quatre heures du matin, à la naissance du jour. Heure après heure, Giovanni et Lidia n'ont d'autre ressource que de « tuer » ce temps nocturne qui naguère rythmait joyeusement leur amour et qui, aujourd'hui, étire leur désunion. Fuyant le lit, se fuyant eux-mêmes, ils sont condamnés au pire supplice : vivre dans un temps mort. Alors, affolés par cette nuit stérile, ils feintent et mentent comme ils peuvent : errances, seul ou à deux, corvées professionnelles (Giovanni est romancier), boîte de nuit, « party » mondaine et naturellement flirt, mais sans espoir : elle, avec un inconnu vite découragé, lui, avec une jeune fille sceptique et lasse. Solitudes qui se croisent, se reconnaissent au passage, se saluent furtivement et se dénouent, chacune en quête du miracle : un événement qui rendrait un sens à la vie. A l'aube, enfin, cet événement se produit. Bouleversé par une lettre qu'il avait écrite à Lidia et que celle-ci relit par hasard, Giovanni sent renaître son amour. Pour sa femme, vraiment ? Ou pour sa propre littérature, c'est-à-dire pour lui-même ?

Les moments perdus

Comment, partant d'un tel sujet, ou plutôt d'une telle absence de sujet, Antonioni a réalisé une des œuvres les plus poignantes du cinéma contemporain, une critique simplement technique ne suffit pas à l'expliquer. « La Nuit » est sans doute un film admirablement composé, avec un souci prodigieux du détail : on pourrait longuement commenter la perfection du découpage, des dialogues — simples, nécessaires, jamais en pléonasme avec l'image — et de la photographie : l'aube finale est un des plus beaux « paysages » jamais vus à l'écran. Mais la réussite d'Antonioni passe ces qualités professionnelles. Elle est une réussite d'amour. Antonioni aime ses personnages, et s'efface devant eux. Il les considère comme des êtres vrais et les fait vivre dans un temps réel.

Nous sommes loin du montage cinématographique habituel, fonction de l'économie du récit, où l'on « va au fait » le plus vite possible. Antonioni rejette ces poncifs, cette course de plus en plus facile aux symboles visuels. L'important, pour lui, ce ne sont pas les moments utilitaires qui marquent une progression, mais ceux que la caméra ignore généralement parce que, dit-on, il ne s'y passe rien : moments de liaison, de transition, durée précise d'un silence, d'une attente, d'une flânerie désœuvrée, d'un désir fugace ou d'un bref remords. Avec passion, il recueille ces moments perdus, entre chien et loup, où l'âme se livre aux demi-aveux, et les nourrit de signification et de tendresse. Dans « La Nuit », l'essentiel se passe « entre les actes », comme dans les romans de Virginia Woolf. On y insiste sur tout ce qu'un réalisateur médiocre se hâterait de couper, la longue visite à Tomaso mourant, l'interminable soirée chez les milliardaires et les bavardages en écho, dans le dédale de leur maison, les allées et venues de Valentina que son désenchantement condamne elle aussi à tuer le temps, la promenade sans raison et sans but de Lidia dans les rues de la ville. Tout cela parfaitement gratuit et pourtant indispensable. Car ici, il s'agit non d'avancer dans un récit, mais de marcher à la rencontre d'êtres fraternels. Nous ne sommes pas dans une histoire, mais dans la vie.

Cinéma et feuilleton

Il est possible que certains trouvent ce procédé « ennuyeux », comme ils se sont ennuyés à « L'Avventura » ou à quelques films d'autres auteurs qui, eux aussi, nous replongeaient dans le temps exact de nos démarches ou passions quotidiennes (« Senso », « La Dolce Vita », le dernier tiers d' « Hiroshima, mon amour »). Sincèrement, je plains ces spectateurs, car ils ne s'ennuient que d'eux-mêmes. Par paresse d'esprit, par mécanisation outrancière, ils confondent le déroulement cinématographique avec les péripéties d'un feuilleton. Quant aux autres, fort nombreux heureusement, qui sont assez attentifs à la vie pour goûter son reflet sur un écran, ils aimeront cette entreprise qui rend au cinéma un rythme humain et véridique, replace son temps dans le nôtre et nous renvoie notre plus secrète image.

Il y faut, bien entendu, de grands acteurs, et qui ne trichent pas : Marcello Mastroianni, au meilleur de lui-même, Monica Vitti, ambiguë et troublante, Jeanne Moreau, enfin, admirable, changeant au fil des heures, marquée des stigmates de la Nuit. Est-ce le meilleur film d'Antonioni ? Préférer, c'est aimer moins, et il paraît vain de choisir dans une œuvre aussi cohérente. Un dernier mot, pourtant : « La Nuit », coupable de montrer la « désagrégation d'un couple », a été, on le sait, censurée à Milan. La réponse qui vient aux lèvres est qu'il y a plus de vrai sens moral dans la tendresse et la plénitude des images de ce film que dans l'anathème lancé sur lui par certains Milanais. Quant à l'Italie, principalement riche de belles ruines, sait-elle que son cinéma est vivant ? Et qu'il est actuellement le premier du monde ?

MORVAN LEBESQUE.

(1) Studio Publicis, Vendôme Avenue, à partir du vendredi 24.

RÉFLEXIONS SUR L'ACTEUR DE CINÉMA

par MICHELANGELO ANTONIONI

Antonioni définit ici, pour « L'Express », un élément capital de son travail de réalisateur : la direction d'acteurs.

L'ACTEUR de cinéma ne doit pas comprendre, il doit être. On pourrait objecter que, pour être, il lui faut comprendre. Ce n'est pas vrai. Si cela était vrai, l'acteur le plus intelligent serait aussi le meilleur. La réalité nous prouve souvent le contraire.

LORSQU'UN acteur est intelligent, son effort pour être un bon acteur est trois fois plus grand, car il veut approfondir, se rendre compte de tout, même des nuances, et ce faisant il empiète sur un terrain qui n'est pas le sien : en fait il se crée ses propres obstacles.

(Aldo Radaelli.)

MICHELANGELO ANTONIONI.
Une sorte de cheval de Troie.

Ses réflexions sur son personnage qui, suivant l'opinion générale, devraient l'amener vers une caractérisation exacte du personnage en question, finissent par entraver son travail et lui ôtent son naturel. L'acteur de cinéma doit arriver au tournage dans un état de virginité. Plus son effort aura un caractère intuitif, plus le résultat sera spontané.

L'ACTEUR de cinéma ne doit pas travailler sur le plan psychologique, mais sur le plan de l'imagination. Et l'imagination s'allume spontanément, elle n'a pas d'interrupteur sur lequel on puisse appuyer.

CE n'est pas vrai qu'il puisse y avoir une collaboration stricte entre l'acteur et le metteur en scène. Ils travaillent sur deux plans tout à fait différents. Le metteur en scène ne doit aucune explication à l'acteur, sauf celles d'un caractère général sur le personnage et le film. Il est dangereux d'arriver aux détails. Dans certains cas, le metteur en scène et l'acteur deviennent forcément ennemis. Il ne faut pas que le metteur en scène se compromette en révélant ses propres plans. L'acteur est une sorte de cheval de Troie dans la citadelle du metteur en scène.

MA méthode préférée consiste à provoquer certains résultats moyennant un travail secret. Il s'agit de stimuler chez l'acteur des possibilités qui sont en lui et dont il ignore lui-même l'existence ; d'exciter non pas son intelligence, mais son instinct ; de donner non pas des justifications, mais des illuminations. On peut aller jusqu'à tricher avec l'acteur : lui demander une chose pour en obtenir une autre. Le metteur en scène doit savoir demander et discerner, dans ce que l'acteur peut lui offrir, le bon et le mauvais, l'utile et le superflu.

LA première qualité du metteur en scène est de voir. Cela est valable aussi dans la direction des acteurs. L'acteur est un des éléments de l'image. Une modification de son attitude ou de ses gestes modifie l'image elle-même. Une réplique prononcée par l'acteur de profil n'a pas le même poids que si elle est prononcée de face. Une réplique adressée à la caméra placée en haut n'a pas la même valeur lorsque la caméra est placée en bas.

Voilà quelques observations très simples, qui prouvent pourtant que c'est le metteur en scène, c'est-à-dire celui qui compose le plan, qui doit décider et juger l'attitude, les gestes et les mouvements de l'acteur.

IL en est de même pour l'intonation du dialogue. La voix est un « bruit » qui se mêle aux autres bruits dans un rapport que seul le metteur en scène connaît. C'est donc à lui de trouver l'équilibre ou le déséquilibre des différents bruits.

IL faut écouter longuement un acteur, même quand il se trompe. Il faut le laisser se tromper et cependant essayer de comprendre comment on peut se servir de ses erreurs pour le film ; car ses erreurs sont, à ce moment-là, ce qu'il peut offrir de plus spontané.

EXPLIQUER une scène, un dialogue, c'est traiter tous les acteurs de la même façon, car une scène et le dialogue ne changent pas. Au contraire, chaque acteur demande un traitement spécial. D'où la nécessité de chercher d'autres voies. Bref, il s'agit d'amener l'acteur peu à peu sur la voie juste, par des corrections apparemment innocentes et qui ne doivent pas éveiller les soupçons.

CETTE méthode de travail peut paraître paradoxale, mais c'est la seule qui permette au metteur en scène d'obtenir un bon résultat avec des acteurs improvisés, des acteurs, comme on dit, « pris dans la rue ». C'est le néoréalisme qui nous a appris cela. Mais cela est valable aussi pour les acteurs professionnels, même pour les plus grands.

JE me demande s'il existe vraiment un grand acteur de cinéma, ce que c'est qu'un grand acteur de cinéma. L'acteur qui pense trop est animé par cette ambition : être grand. C'est un obstacle terrible qui risque d'enlever à son jeu beaucoup de vérité.

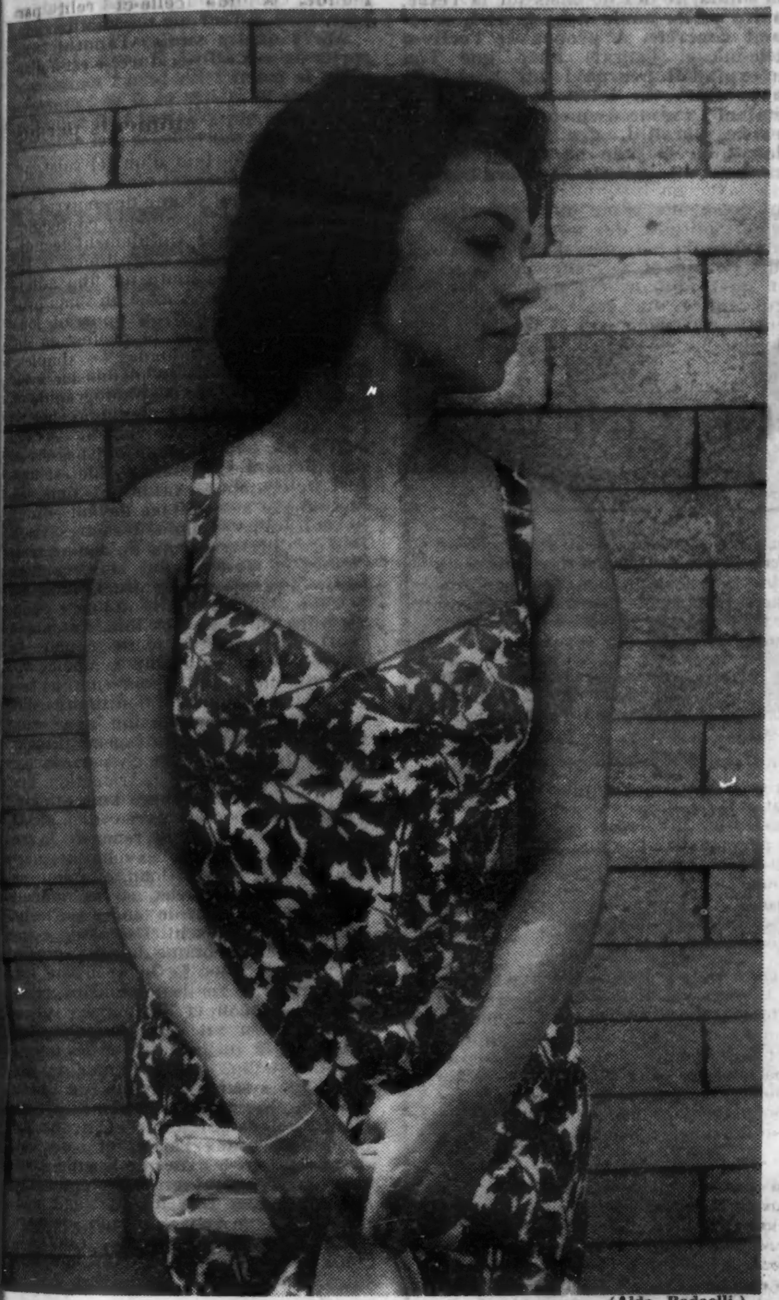
Je ne pense pas que j'ai deux jambes. Je les ai. Si l'acteur cherche à comprendre, il pense. S'il pense, il trouvera avec difficulté la force d'être humble. Or, l'humilité constitue le meilleur point de départ pour atteindre la vérité.

IL arrive qu'un acteur soit assez intelligent pour franchir ses propres limites et voir tout seul la bonne voie. C'est-à-dire qu'il exploite sa propre intelligence pour appliquer la méthode que j'ai illustrée.

C'est que cet acteur a des qualités de metteur en scène.

M. A.

« LA NUIT » (« LA NOTTE »)



JEANNE MOREAU. (Aldo Radaelli.)

MONICA VITTI. (Aldo Radaelli.)

De trois heures de l'après-midi à la naissance du jour.

UN EXTRAIT DU SCÉNARIO

A la fin de « la nuit », au cours de laquelle ils ont assisté à une somptueuse réception, Lidia (Jeanne Moreau) et Giovanni, son mari (Marcello Mastroianni), se retrouvent seuls dans l'immense parc désert de leurs hôtes. Lidia dit à Giovanni qu'elle a décidé de le quitter. Elle lui lit une lettre qu'il lui avait écrite jadis.

« CE matin, tu dormais encore quand je me suis réveillé... Je suis sorti du sommeil tout doucement. J'ai senti ta respiration légère et à travers les cheveux qui cachaient ton visage, j'ai vu tes yeux... et l'émotion m'a serré à la gorge... J'avais envie de crier, de te réveiller... parce que ta fatigue était trop profonde... mortelle, même...

Dans la pénombre, la peau de tes bras et de tes seins était si vivante... je la sentais tiède et sèche... Je voulais y poser mes lèvres... mais la pensée de troubler ton sommeil... de t'avoir de nouveau dans mes bras m'a retenu... J'ai préféré t'avoir ainsi... comme une chose que personne ne pouvait m'arracher... car j'étais le seul à connaître une image de toi pour toujours.

Au-delà de ton visage je voyais quelque chose de plus pur et de plus profond où je me reflétais... C'est toi que je voyais dans une dimension qui comprenait le temps qui me restait à vivre... toutes ces années comptaient... mais aussi celles que j'ai vécues sans te connaître, pour te connaître... C'était le petit miracle de ce réveil... Sentir pour la première fois que tu m'appartenais... pas seulement dans l'instant... que la nuit n'était pas achevée... qu'elle se prolongeait pour toujours à côté de toi... dans la chaleur de ton sang, de ta pensée, de ta volonté qui se confondait avec la mienne...

A ce moment j'ai compris combien je t'aimais et la sensation était si intense que mes yeux se remplirent de larmes parce que je pensais que ça ne devrait jamais finir... toute notre vie devrait être pour moi comme ce réveil de ce matin... te sentir non seulement à côté de moi, mais faisant partie de moi, d'une façon que rien ni personne ne pourrait détruire, sinon la torpeur de l'habitude que je sens planer sur nous comme une menace... et puis... tu t'es réveillée tout doucement... et, souriant encore dans le sommeil, tu m'as embrassé et j'ai senti qu'il n'y avait rien à craindre... que nous serions toujours comme en ce moment... unis par quelque chose de plus fort que le temps... plus fort que l'habitude... »

(Aldo Radaelli.)

M. VITTI, J. MOREAU ET M. MASTROIANNI.
« Sur nous, comme une menace. »

THEATRE EN ROND
LE FLEUVE ROUGE
de JULES ROY
10 DERNIERES

STUDIO ACACIAS
45 bis, rue des Acacias
GAL. 97-83 - 20 h. 22 h.
ALEXANDRE NEWSKI
de EISENSTEIN (v. o. intégr.)

LA PAGODE
LA DAME AU PETIT CHIEN
de J. KHEIFITS, d'après TCHEKOV
7e SEMAINE DE SUCCES

COMÉDIE DES CH-ÉLYSÉES
Jacques DUMESNIL
joue
GORGONIO
de
Tullio PINELLI
Adapté par Claude SANTELLI
Mise en scène de Claude SAINVAL
Décors et costumes de J. D. MALCLÈS
avec
Marcel ANDRÉ
BERNARD NOEL
Première : Vendredi 24 Fév.

TÉLÉVISION

La chronique d'Armand Salacrou

● *Les Springboks : Roger Couderc criait pour moi.*

JE ne suis jamais allé à Colombes. Je n'ai jamais assisté à un match de rugby. Lycéen, j'appartenais à un club — le plus vieux de France — où l'on ne pratiquait avec orgueil que le « football-association ». Le rugby me semblait très brutal et j'en ignore toutes les règles. Or, à peine avais-je pris les premières images de Colombes où allait commencer le match France-Springboks que je fus emporté et je ne me retrouvai qu'à la fin de la partie quand les joueurs français s'embrassaient et avaient encore la force de sauter en l'air. La transmission m'avait permis de suivre le jeu avec une grande clarté ; le ballon ne quittait pas le centre de l'image ; et Roger Couderc criait pour moi parmi la foule en manifestant, avec mesure, la crainte ou l'enthousiasme qu'il m'était nécessaire de sentir chez un autre pour rester tranquille sur ma chaise.

Ainsi je recevais de Colombes les images de match, émotion comprise. Mais voici que j'ai l'envie d'apprendre l'utilité des mêlées ouvertes ou fermées, la subtilité des remises en touche pour aller au prochain match ; bien que je doive m'attendre à une déception puisque celui-là, d'après les techniciens, fut « le plus beau du siècle ». Vraiment, je crois que les dirigeants sportifs qui refusent la T.V. par peur de la concurrence (« en livrant le match à domicile, nous viderons les stades ») se trompent. Pourquoi ces reportages à domicile font-ils naître le désir de se mêler à la foule et de suivre les joueurs en chair et en os ? Mystère de la présence humaine, mystère si sensible depuis que l'homme peut détacher de lui son image et ses gestes, les immobiliser, les conserver ou les expédier et ainsi se montrer quand il n'est pas là, et se regarder lui-même comme s'il était un autre.

Le soir, la T.V. repassait les instants dramatiques du match, mais cette fois au ralenti. Sera-t-il possible, plus tard, avec les futures inventions, de recevoir pendant la transmission directe ces phases de jeu ralenties où les fautes prennent des allures de cauchemar, tandis que sur un troisième écran (à la mode des trois écrans simultanés d'Abel Gance) on recevrait aussi des images de la foule, qu'il était impossible de transmettre aujourd'hui car nous n'aurions pas supporté de perdre de vue, fût-ce un instant, le ballon ovale qui, dans cet extraordinaire spectacle, représentait l'intrigue que les dieux du sport et du hasard improvisaient devant nos yeux.

● *L'éclipse en Eurovision : un spectacle irréalisable sans la T.V.*

JAMAIS je n'ai été aussi ému devant mon poste. Un spectacle que seule la T.V. pouvait nous présenter ; un spectacle irréalisable sans elle, inconcevable avant elle. Cette eurovision en direct de l'éclipse du soleil fut une œuvre parfaite. Peut-être la première qu'il m'ait été donné de voir. Ceux qui ont conçu et réalisé cette eurovision viennent de nous montrer qu'ils ont su reconnaître les véritables limites et toutes les possibilités de la T.V.

A Paris, ce fut d'abord la petite attraction que m'offre, sous mes fenêtres, chaque célébration place de l'Etoile : suivre de mon balcon la cérémonie et, en même temps, regarder les images transmises. Ainsi, dans la brume rose, je regardais le soleil monter par-dessus les toits et aussi se fixer sur le petit écran. Puis la lune vint cacher le soleil exactement aux bords mêmes de la couronne, et bientôt tout semblait terminé, la lune se dégageant lentement du soleil dans le ciel de Paris, lorsqu'on nous transporta d'un coup dans la lumière qui allait maintenant se voiler sur Florence dont on voyait, du Forte di Belvedere, apparaître le marbre des monuments fameux.

Cette irruption de soi-même en un instant sous le ciel de Toscane où allait se répéter l'éclipse que nous venions de vivre, ces Florentins, joyeux, qui nous saluaient de la main et ce salut qui nous arrivait des bords de l'Arno au moment même qu'il était lancé, donnait une étrange dimension à notre planète. Enfin, l'éclipse s'achevait à Florence et nous étions déjà dans la neige des montagnes yougoslaves... Avec cette poursuite du soleil et de la lune à travers l'Europe, la solidarité des hommes sur la Terre, autre petite boule dans le ciel, devenait concrète. A propos de l'éclipse elle-même, j'aurais aimé que l'on m'expliquât pourquoi les grandeurs apparentes du soleil et de la lune étaient rigoureusement égales ; il existe, paraît-il, des éclipses annulaires où la lune ne couvre que le centre du soleil. Aujourd'hui je m'émerveille qu'à nos yeux les dimensions apparentes du soleil et de la lune soient si parfaitement identiques dans le vaste ciel. Ce ciel posé autrefois au-dessus de la Terre, centre du monde, comme un plafond et qui, un jour, s'est ouvert sur un vide terrible.

Après quatre siècles l'homme veut sortir de son effroi. Il avait rêvé d'arrêter le soleil ? Eh bien ! maintenant il espère le visiter et il se rapproche des étoiles qui s'étaient tant éloignées. D'une façon nouvelle, le ciel redevient son domaine.

(Dalmas.)

FRANCE-AFRIQUE DU SUD A COLOMBES (*).
Une extraordinaire intrigue...

(Keystone.)

LE DEMI D'OUVERTURE LACROIX OUVRE SUR SES LIGNES ARRIÈRE.
...improvisée...

(A.D.P.)

LE DEUXIÈME LIGNE BOUGUYON TENTE UNE « PERCÉE ».
...par les dieux du sport et du hasard.

● *La Sorcellerie : il n'est jamais inutile de montrer aux hommes leurs folies passées.*

PREMIERE émission d'une série sur la sorcellerie. Attendons la suite. Etais-je fatigué par le bavardage de l'émission qui précédait, mais j'ai cru sentir un peu de confusion dans le déroulement des images. Des images fort belles, d'une cruauté affligeante, agitées par une sottise et une lâcheté, hélas ! toujours renaissantes. Mais il faut se persuader qu'il n'est jamais inutile de montrer aux hommes leurs folies passées ni de déshonorer les crimes. Ainsi, dans le Journal parlé, on nous annonçait en même temps la mort de Lumumba et la tragédie de l'avion belge. 74 victimes. Une équipe de patineurs artistiques disparue ; tant de gestes gracieux qui allaient naître et à jamais anéantis. Eh bien ! cette catastrophe n'arrivait pas au premier plan ; nous n'étions pas saisis par elle.

Un autre mort, et un seul, semblait cacher tous ces cadavres. L'avion, c'était la fatalité ! La faute de la mécanique ! La folie des hommes n'y était pour rien. A peine nous sentions-nous concernés par les soubresauts de cet immense avion qui allait s'enflammer, tandis que l'assassinat mystérieux de Lumumba nous prenait à la gorge avec la honte d'être, une fois encore, les témoins d'un crime. Déjà, grâce à la T.V., nous avions assisté à sa vie de prisonnier et la façon dont on traitait cet homme enchaîné devant les caméras nous laissait imaginer les brutalités qui allaient suivre. Avoir laissé partir de telles images dans le monde entier fut évidemment une erreur d'apprentis, qui semblent avoir raté aussi leur examen sur la manière de faire évader les personnalités gênantes.

ARMAND SALACROU.

(*) L'arbitre, M. Gwynne Walters, entre Moncla et Van Zyl.

2 DERNIERES SEMAINES ■ 4e MOIS
CINEMA D'ESSAI, 17, r. CAUMARTIN
UN CHIEN ANDALOU version intégrale
et LOS OLVIDADOS 17 prix dans les Festivals

Cabarets Dancings

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

Jean RIGAUX PORTE D'AUTEUIL AUT. 71-18 23 h. 15

BARBARA
JACQUES GRELLO
et tout un programme à
L'ECLUSE
Tous les soirs, sauf lundi à 22 h. 30
15, qu. des Grands-Augustins (pl. St-Michel)

Restaurants

LIDO 21 h. DINER DANSANT 23 h. LA REVUE "AVEC PLAISIR!" de P.L. GUERIN et R. FRAN... 30 N.F. (3.000 francs) par personne avec ½ bout. champagne
ELY. 11-61

GALERIE CLAUDE BERNARD
5, rue des Beaux-Arts - PARIS (6e) - DANton 97-07
FRITZ WOTRUBA
sculptures
Vernissage le mercredi 1er mars 1961, de 17 à 20 heures

AU COCHON DE LAIT déjeuners, dîners d'affaires
7, rue Corneille Paris (6e) DAN. 03-65
sa spécialité unique à Paris :
...cochon de lait rôti à la broche

THÉATRE

« Asmodée »

● *Vingt ans et pas une ride.*

APRES plus de vingt ans et plusieurs centaines de représentations, la belle pièce de M. François Mauriac n'a pas une ride. A sa naissance, elle devait peut-être beaucoup à l'amicale insistance, aux conseils discrets d'Edouard Bourdet. Aujourd'hui, ce qui nous retient le moins, c'est peut-être cette science du théâtre, ce goût de la pièce bien faite : mais dans cette grande maison de campagne, ce petit groupe d'êtres qui se dévoilent, cette vérité, cette lucidité, ce dialogue où il n'y a rien de trop, ni rien de trop appuyé, et ce chant désespéré de cœurs qui ne peuvent pas ou qui ne

(Bernand.)

J. MARCHAT DANS « ASMODÉE ».
Sa première dupe.

veulent pas s'arracher à l'amour, oui, cela pouvait être la voix de notre Tchékov.

L'auteur lui-même a parlé de ses interprètes dans son dernier Bloc-Notes. La pièce est, en effet, fort bien jouée avec peut-être un certain décalage d'âges qui, pour être général, n'en est pas moins parfois gênant. Auprès de Mmes Germaine Rouer et Claude Winter, on aimera la discrète mais émouvante création de Mlle Françoise Kanel, la sensibilité, le charme de M. Jacques Toja qui a trouvé le registre le plus juste pour le jeune Anglais. M. Jean Marchat domine la scène comme Blaise Coûture domine la pièce, peut-être en rapprochant un peu trop M. Coûture de Tartuffe. Le drame de M. Coûture, c'est celui du prêtre manqué dont le talent de directeur de conscience a été perverti par l'orgueil : mais ce n'est pas un imposteur, ou plutôt son caractère devient inexplicable si on ne comprend pas qu'à la différence de Tartuffe, cet imposteur-ci est sa propre et sa première dupe (1).

(1) Comédie-Française.

« Tartuffe »

● *Un cactus baptisé poireau.*

LE R.P. Roguet, dans le sketch du style « Mon curé au Palais-Royal » qu'il interprète seul en lever de rideau, désamorce adroitement la pièce de Molière. L'opération se fait en deux temps : d'abord le personnage principal n'est pas Tartuffe, mais Orgon, et le thème de la pièce c'est le bourgeois bigot, comme on dit le bourgeois gentilhomme. Ensuite, Tartuffe est un imposteur, mais non spécialement un imposteur religieux, il se sert de la religion comme il se servirait d'autre chose si Orgon avait autre chose en tête. Dès lors, la pièce ne peut plus faire de mal, d'autant qu'Orgon est tellement bête qu'il n'intéresse personne, et on peut montrer « Tartuffe » aux enfants des écoles même chrétiennes. Donnez un cactus au bon père, et sans se piquer, il le baptisera navet ou poireau.

Ainsi pieusement encouragée, la troupe de M. Jean Meyer donne une représentation scolaire à la bonne franquette, Mme Madeleine Robinson est exquise et M. Francis Blanche a des mines impayables. Le Tartuffe de M. François Périer, dans la mise en scène de M. Jean Anouilh (très supérieur à celui-ci) fait peur et ne fait pas toujours assez rire ; le Tartuffe de M. Francis Blanche fait rire et ne fait pas assez horreur (2).

« Une Sainte »

● *Il manque un cadavre.*

PAR dégoût d'un plat de morue au réfectoire, une religieuse feint l'extase. Mais les sœurs se prennent au jeu, voici notre sœur Fernande entraînée à la simulation, condamnée à un jeûne géant de cent cinquante jours qu'elle soutient comme elle peut, en trichant, mais la provision de sucre s'épuise, et voici la « sainte » en agonie. Tandis qu'elle se sent prise au piège, dans les cellules voisines, les religieuses s'interrogent : l'une songe à organiser de lucratifs pèlerinages, une autre se ronge par une sorte d'amitié particulière pour la Fernande, une troisième se laisse aller à des évocations luxurieuses, une quatrième doute, une cinquième est idiote, une sixième presque gâteuse et la mère supérieure se reproche d'avoir manqué de fermeté et de lucidité.

La pièce de Mme Julia Chamorel représente une sorte de tour de force, puisqu'elle est faite de la juxtaposition de huit monologues entrecoupés. La langue est souvent belle, claire, intelligente, et malgré une interprétation qui va du bon (Mme Mona Dol) au pire (Mme Arlette Reinerg) cela se laisse écouter. Je crains cependant que cela n'apporte pas grand-chose : pour le spectateur incroyant, lecteur de « La Calotte », du « Couvent en Goguette » ou tout simplement de « La Religieuse », cela manque d'épices et de nouveauté ; pour le spectacteur croyant ou de formation chrétienne, cela manque de réalité parce que ces religieuses sont toutes des idiotes, des dupes, ou des cabotines de faible envergure. On ne peut pas faire une pièce sur la mort de Dieu sans montrer le cadavre sur la scène, M. Samuel Beckett en particulier l'a fort bien compris. La moindre étude de psychanalyse existentielle sur un cas réel de jeûne démesuré et de sainteté douteuse, comme celui de Thérèse Neumann, nous en apprendrait plus que la construction gratuite de Mme Chamorel.

(2) « Tartuffe ou l'imposteur », de Molière.
1° Au Palais-Royal, avec Francis Blanche, mardi soir et matinées le jeudi et le samedi.
2° A la Comédie des Champs-Elysées avec François Périer le lundi soir et matinée le samedi.
3° A la Comédie-Française avec Jean Marchat, cf. programmes.

(Bernand.)

ARLETTE REINERG DANS « UNE SAINTE ».
Une religieuse simulatrice.

« Le Tricycle »

● *Entre le gâtisme et l'onirisme.*

LE spectacle se termine au paradis terrestre avec « Le Tricycle » de M. Fernando Arrabal. C'est un petit acte un peu long où nous voyons des clochards, qui ont l'aimable simplicité des enfants du bon Dieu, assassiner un passant pour pouvoir payer la location de leur tricycle, puis se faire arrêter.

A première vue, ce sont les cloches de M. Beckett qui parleraient comme les robots de M. Ionesco. Mais c'est beaucoup mieux que cela, parce qu'entre le gâtisme et l'onirisme, M. Arrabal trouve un ton très personnel qui lui permet d'enfiler des coquecigrues pleines d'humour et de poésie. Grâce à deux jeunes comédiens en particulier, Mlle Noëlle Hussenot et surtout M. Bernard Stéphane, une sorte d'enfance miraculeuse jaillit au milieu de la pouillerie et de l'hébétude (3).

ROBERT KANTERS.

(Bernand.)

FR. BLANCHE DANS « TARTUFFE ».
De pieux encouragements.

MUSIQUE

Rosanna Carteri

● *Un superbe « Gloria » qui avait perdu le « la ».*

LORSQUE Mme Rosanna Carteri attaqua, l'autre soir, la première phrase du « Gloria » de Francis Poulenc, après le chœur initial, nous étions tous envahis de cette délicieuse émotion préalable qui accompagne toute découverte ; et, ce soir-là, l'émotion était double, puisqu'il s'agissait de faire connaissance à la fois avec une œuvre nouvelle et avec une nouvelle interprète. Cette dernière, à vrai dire, nous était déjà connue par deux remarquables enregistrements (4) ; nous savions qu'elle possède une voix de « lirico spinto » aussi homogène qu'étendue, qu'elle a travaillé à Venise avec le maestro Cusinati, et que, depuis ses débuts à Rome en 1949, elle est devenue l'une des toutes premières cantatrices italiennes. Nous n'avons donc point été surpris par la beauté de son timbre, par l'égalité de son émission sur toute

→

(3) Poche-Montparnasse.
(4) « L'Elisir d'Amore », de Donizetti (COL CX 1649-50). Duos avec Di Stefano (COL FCX 7779).

GALERIE CHARPENTIER
HENRI ROUSSEAU
DIT " LE DOUANIER "
EXPOSITION DE SON CINQUANTENAIRE
76, FG SAINT-HONORÉ, PARIS

LA DEMEURE, 30, rue Cambacérès
ESPACE POETIQUE DE L'INDUSTRIE
SUITE DE TAPISSERIES DE
L.-M. JULLIEN
Du 14 février au 5 mars

GALERIE DE FRANCE 3, Faubourg-Saint-Honoré, Paris (8e) - ANJ. 69-37
SINGIER
AQUARELLES

la tessiture, ni par une technique remarquable qui lui permet de passer du « piano » le plus impalpable à la puissance la plus éclatante ; nous avons apprécié comme il se devait un physique plus qu'attachant, mais nous devons avouer que notre plaisir a été un peu gâché par le fait que Mme Carteri a chanté tout le Poulenc nettement trop bas, et souvent à un quart de ton de distance de l'orchestre (la chose s'est d'ailleurs arrangée pour les extraits de l' « Otello » de Verdi qu'elle a chantés en seconde partie). Et c'est là qu'il faut, à mon sens, entrouvrir le dossier « diapason ». Depuis trente ans, le « la », en France, ne cesse de monter, sous l'influence des facteurs d'instruments en cuivre qui cherchent ainsi à donner plus d'éclat aux trompettes ; ce qui fait que nous sommes loin des 435 vibrations par seconde fixées par un arrêté ministériel de 1859 — et à plus forte raison des 405 vibrations de l'époque de Lulli... Malheureusement, ce progrès, si l'on peut dire, ne suit pas partout le même « tempo » ; et l'Italie, fort sagement, reste fidèle à un diapason raisonnable ; c'est à ce dernier qu'est accoutumée Mme Carteri, et c'est ce qui explique et excuse les... distances qu'elle a prises avec l'orchestre. Nous ferions bien, en tout cas, de prendre garde à la chose ; car, à force de dire, avec Fouquet : « Quo non ascendam », nous finirons par faire de Carmen un rôle de soprano léger !

(Ingl.)

ROSANNA CARTERI ET GEORGES PRÊTRE.
Un dossier à entrouvrir.

Au vestiaire

Pour juger sainement et honnêtement de la musique de Francis Poulenc, il faut laisser au vestiaire les critères mathématiques que cherche à nous imposer la nouvelle vague, et revenir à ce bon vieux et tout simple plaisir des oreilles qui, il n'y a pas encore si longtemps, était la seule pierre de touche en matière de musique. Dès lors, et tout naturellement, la richesse mélodique et harmonique de ce « Gloria » de Poulenc prend toute sa valeur ; on goûte sans arrière-pensée les modulations les plus savoureuses, on se laisse émouvoir par des courbes mélodiques qui portent en elles une « charge » étrangement puissante ; et l'on ne peut qu'admirer la maîtrise d'un homme qui, tout en parlant le même langage depuis quarante ans, parvient à nous toucher aussi profondément par des accents qui, parce qu'ils sont sincères, nous semblent neufs.

Cela dit, si nous n'admettons comme musique « vivante » que celle qui naît en laboratoire, et qui, comme l'embryon du professeur Petrucci, ne doit presque plus rien à la nature, nous refuserons à ce « Gloria » tout droit de cité dans notre univers ; mais nous nous priverons par là-même d'un plaisir délicat, d'une de ces jouissances raffinées que nous serions bien sots de refuser, puisque notre oreille est encore capable de les apprécier.

CAMILLE RAMEAU.

Filmez avec

PAILLARD BOLEX,

c'est une sécurité totale !

Le posemètre incorporé mesurant automatiquement la lumière à travers l'objectif, qui équipe les modèles 8 mm ci-dessous garantit une réussite infaillible de tous vos films.

NOUVEAUX PRIX à partir de 590 NF

C 8 L
AVEC PAN CINOR 40
• ensemble à visée réflexe et mise au point télémétrique
• objectif à focale variable 5 fois 8 à 40 mm
• 7 cadences de prise de vues de 12 à 64 i/sec.
• obturateur variable permettant les fondus ouverts et fermés.
1 500 NF

C8SL à un objectif SOM BERTHIOT 590 NF
B8L à tourelle deux objectifs SOM BERTHIOT 995 NF
D8L à tourelle trois objectifs SOM BERTHIOT 1.285 NF

PAILLARD BOLEX S.A.
22, avenue Hoche, PARIS 8e

Démonstration et vente chez les concessionnaires PAILLARD BOLEX.

EXPOSITIONS

De Petlevski à la « Fantasmagie »

Sous le signe de Wols et de Nicolas de Staël.

PICASSO et Matisse sont-ils déjà des « classiques » au même titre que Corneille et Racine ? Depuis une dizaine d'années, en tout cas, leur influence — qui fut obsédante — n'est pratiquement plus décelable dans la production des peintres de moins de trente-cinq ans. La nouvelle génération se place tout naturellement, s'il s'agit de peintres « constructivistes » par tempérament, sous le signe de Nicolas de Staël dont la touche carrée fait de plus en plus fureur et, s'ils sont de tempérament « poétique », sous le signe de Wols, mort inconnu il y a quelques années mais dont une exposition d'aquarelles, accouplées avec celles de son cadet, le Hollandais Corneille, prouve assez, boulevard Haussmann, la bouleversante actualité (1).

Quand on parle d'influence, c'est par paresse. On devrait plutôt dire coïncidence à l'intérieur d'une même zone d'intérêts. Ainsi Petlevski qui remporta, l'an dernier, le prix de la Biennale de Paris, n'avait-il sans doute pas connu, dans sa Yougoslavie natale où il continue de travailler, les tableaux ni les dessins de Wols. Et pourtant, c'est bien dans leur esprit que se présentent ses propres toiles et ses propres dessins qu'il expose place Vendôme. Même souci d'évoquer au moyen d'une matière vibrante et sensible ces formes à la limite du réel qui naviguent à travers des espaces quasi métaphysiques. Même et paradoxale rigueur dans la pratique de la rêverie plastique.

Depuis sa toile primée à Paris, Petlevski a fait des progrès considérables. Il n'a que trente ans. Nul ne sait vers quel univers le mènera son sens inné de la couleur et de la composition. D'ores et déjà, les « terres inconnues » sur lesquelles il nous consent un droit de première vue sont pourtant de celles dont nous savons que nous aimerions y vivre.

Le signe de Wols se reconnaît aussi chez Weber, boulevard Raspail, et chez Brüning, rue du Four. Mais l'un et l'autre, trop appliqués — sans doute en raison de leur culture germanisante — à traduire la lettre plus que l'esprit, s'abandonnent volontiers à des griseries de détails qui, comme les trouvailles de la mode, ne se justifient qu'en se démodant, aussitôt créées.

A l'extrême pointe de cette volonté de poésie picturale, un essai volontaire de maléfisme plastique : Millares, dont les toiles crevées, goudronnées et finalement recousues avec un soin de bureaucrate consciencieux, donnent, rue de Miromesnil, mesure de l'ennui le plus méthodiquement conventionnel qu'on puisse imaginer.

Une réconfortante certitude

Contrairement à l'habitude, les tenants de la touche carrée de Staël ne se sont guère manifestés, cette semaine. A l'exception, toutefois, d'un inconnu. Spécialiste de la petite touche carrée, il est vrai. Pointilliste, pour tout dire. Il s'appelle Person et tout le monde avait oublié qu'il fut, avec Signac, l' « inventeur » de Saint-Tropez. Une très importante exposition de ses œuvres retrouvées le remet, place François-Ier, à la première place qui n'aurait sans doute jamais cessé d'être la sienne si la mort ne l'avait trop tôt surpris, dans le tourbillon de la « belle époque ».

Les tenants de la peinture « naïve » (dont on devrait plutôt dire qu'elle est « naturelle », comme les marins à voile disaient des peuplades non encore contaminées par les recettes civilisatrices) auraient tort de se croire frustrés. Ils peuvent, cette semaine, admirer, quai de Montebello, les beaux paysages que Serge Fiorio a, d'un amoureux et méticuleux pinceau, tracés d'une haute Provence qui ressemble étrangement à la Grèce vue par un Florentin de la bonne époque. Ils peuvent également se laisser séduire par les gracieuses images de la place des Vosges, de Saint-Benoît-sur-Loire ou de Provence (encore et tant mieux) que Georgette Nathan sait évoquer, rue La Boétie, avec cette savante maladresse qui accompagne toute démarche vraiment poétique.

Trois « salons », enfin, permettent à l'amateur pressé de prendre contact avec les soucis plastiques de son époque. Autour de poèmes de Jean Clarence Lambert, une vingtaine de peintres et de sculpteurs de « la meilleure nouvelle vague » ont groupé, avenue de l'Opéra, leurs œuvres dans une cave d'avant-garde. Rue de Marignan, les partisans de l' « imagination concrète » ont réuni leurs gravures, leurs gouaches et leurs dessins sous l'invocation d'une « Fantasmagie » particulièrement propice aux troublantes figurines d'Aline Gagnaire et aux « racines » de Max Bucaille.

Et le Musée d'Art Moderne abrite encore pour quelques jours, sous le titre : « Comparaisons », un volumineux bilan des arts contemporains d'où l'on sort avec la réconfortante certitude que les deux plus jeunes peintres d'aujourd'hui sont deux octogénaires, l'un tout à fait et l'autre presque : Jacques Villon et Geer Van Velde.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

(1) Pour toutes les expositions dont il est question dans cet article, voir les adresses de galeries ou musées, page 24.

JAZZ

Eddie Davis, Wild Bill Davis et Barney Wilen

Trois enregistrements qui plaident contre le jazz en studio.

FAUT-IL enregistrer en direct ou doit-on mettre au point à l'avance les compositions qu'on jouera devant les micros des techniciens ? En jazz, la question reste posée. Pour certains, la durée prolongée des disques microsillons permet la réalisation d'œuvres minutieusement arrangées, écrites et répétées avant l'enregistrement. Les disques du Modern Jazz Quartet et celui, récent, du Concert Jazz Band de Gerry Mulligan sont des exemples réussis de ce jazz en studio. Mais

... cette semaine

ce genre de disques a souvent un grave défaut : on n'y retrouve guère la spontanéité indispensable aux bons disques ; il y manque la petite flamme qui provoque l'enthousiasme. Aussi beaucoup de musiciens préfèrent-ils qu'on les enregistre au cours d'un concert public ou en cabaret. L'atmosphère y est plus propice, les réactions du public stimulent ceux qui sont sur la scène, une place plus importante est donnée à l'improvisation, individuelle ou collective. Il est certes difficile d'éviter çà et là des longueurs mais cet inconvénient passe presque inaperçu devant la qualité et le dynamisme de tels enregistrements. Trois disques récents viennent d'en donner une nouvelle preuve.

Les deux premiers disques ont pour cadre le Birdland. Cabaret célèbre de New York depuis les années d'avant-guerre, le Birdland est une institution du jazz. Les plus grands jazzmen y ont joué ou espèrent y jouer. C'est là que se sont rencontrés Eddie « Lockjaw » Davis, l'ancienne vedette de l'orchestre de Count Basie, et Sonny Stitt, qui vint à Paris avec Miles Davis (30 cm CID 42.009). L'un et l'autre prennent rang parmi les meilleurs saxophonistes de notre époque. Sans être aussi révolutionnaires que John Coltrane ou Ornette Coleman, Davis et Stitt continuent de servir, chacun à leur manière, une longue tradition du jeu de saxophone, marquée tour à tour par Coleman Hawkins et Charlie Parker. Leur « bataille » mouvementée se déroule sur quatre longues interprétations. Davis et Stitt jouent tous deux du ténor (instrument que Stitt a préféré cette fois à l'alto) et sont accompagnés par Charlie Rice à la batterie et l'organiste Doc Bagby. Les thèmes joués sont d'écriture simple et permettent aux deux solistes d'improviser avec le maximum de liberté. Au style fougueux, agressif, parfois anguleux de « Lockjaw » Davis, répond un Sonny Stitt très véloce, prompt à décomposer la mélodie dans la plus pure tradition parkérienne. L'orgue de Doc Bagby ne cesse de stimuler les deux jouteurs qui donnent le meilleur d'eux-mêmes dans l'enthousiasme et le véritable esprit du swing.

Un ouragan sonore

C'est encore ce mot de swing qui vient sous la plume au moment de parler du second disque consacré à une vedette du Birdland, l'organiste Wild Bill Davis (30 cm Fontana 682.202 ML). Etonnant musicien que ce Wild Bill Davis, aussi à son aise devant le double clavier de son orgue qu'un violoniste tzigane avec son archet. Son seul souci est de créer un climat trépidant, de faire passer un grand souffle de swing au-dessus des spectateurs étourdis par un tel déchaînement. W.B. Davis à l'orgue, c'est comme un ouragan sonore qui vous bouscule, vous emporte et vous abandonne, quelques chorus plus loin, abasourdi. Wild Bill Davis est entouré de deux remarquables jazzmen, le drummer Chris Columbus, père de Sonny Payne le drummer de l'orchestre Basie, et le guitariste Floyd Smith, qui livrent avec Davis une autre « bataille » pleine de fougue. On les écoutera particulièrement dans « Ooh-Ah-De-De-De », « Things ain't what they used to be » et « Night Train », trois interprétations stupéfiantes de swing.

Nous revenons en France avec le disque que Barney Wilen enregistra en quintette dans un cabaret parisien au printemps 1959 (30 cm RCA 430.053). Là encore, l'atmosphère d'une soirée en direct favorisa les improvisations et permit aux musiciens de s'exprimer sans contraintes. La petite formation réunie à cette occasion était d'allure internationale puisqu'aux Français Barney Wilen (ts) et Paul Rovère (b) s'étaient joints le Suisse Daniel Humair (dm) et les Américains Kenny Dorham (tp) et Duke Jordan (p). La présence à Paris de ces deux derniers musiciens s'expliquait par leur collaboration à la bande sonore du film de Roger Vadim, « Les Liaisons dangereuses », à laquelle travaillait également Wilen. Niçois par sa mère et Américain par son père, Barney Wilen fait depuis longtemps partie de cette poignée de jazzmen français de classe vraiment internationale. Musicien très doué, il a su assimiler la leçon d'un John Coltrane pour déboucher sur un style personnel, à la fois fluide, nerveux, ensoleillé. Souhaitons que Barney Wilen, aujourd'hui fixé en Suisse, retrouve rapidement le chemin des caves parisiennes.

DANIEL FILIPACCHI

galeries Lafayette

un homme Eversmart en vaut deux

COSTUME "Eversmart" en Tergal et laine, de ligne flèche, 2 coloris unis, 2 coloris chinés. **200.** NF

Eversmart

PUB. DUFAYEL DESSIN DELMAR

PETITES ANNONCES

OFFRES D'EMPLOI

J. F. bac complet, sachant rédiger, connaissant anglais, libre 1er mars au plus tard pour

SECRETARIAT SANS STENO-DACTYLO

Début. s'abstenir. Ecr. ou se présenter avant 17 h. (sauf samedi) C.F.A.O., 7, place d'Iéna, Paris-16e

---

DESSINATEUR ou TRICE D'EXECUTION

1re force, grande rapidité pour studio Agence Publicité. Mise au point de créations, adaptations annonces et imprimés. Urgent. Ecrire avec C. V. et indication prétentions, Paul GUITTON, 12, rue Lincoln, Paris (8e)

Importante firme spécialiste des problèmes de promotion des ventes, publicité, organisation commerciale, offre au sein d'une équipe jeune, dynamique, situations intéressantes et d'avenir à jeunes H.E.C. licenciés ou équivalents, 25-30 a., ayant acquis une certaine expérience commerciale ou administr. Ecr. M. MARTIN, serv. S.G. Boite postale 197-04 PARIS R. P.

Société IMPORT EXPORT PARIS recherche pour son département Achat automobiles et matériel industriel

2 H. J. 23-28 a. Bac Techn. Minimum E.S.C. ou form. équiv. - Anglais apprécié

Ecrire avec C. V. détaillé à M. ROUSSEAUX, s. réf. 3068, 5, r. du Fief-des-Arcs, Cachan (Seine)

Rech. STENO - DACTYLO

même débutante, FORMATION SECONDAIRE, 20 ans min., 25 ans max. pour SECRETARIAT ADMINISTRATIF DIRECTION, TRES IMPORTANTES SOCIETES, quartier Saint-Lazare. Ecrire lettre manuscrite avec curriculum vitae. HAVAS 831-590, rue Vivienne, 17, qui transmettra

DEMANDES D'EMPLOI (Cadres)

CADRE ADMINISTRATIF 40 ans, longue expérience produits chimiques recherche poste :

ADJOINT SERVICE COMMERCIAL

Ecrire n° 68.509 Contesse Publicité, 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra

---

CADRE FEMININ 38 ans 12 ans expérience

CHEF SECRETARIAT et DIRECTION DU PERSONNEL

dans l'industrie offre collaboration pour poste SIMILAIRE ou

ADJOINTE DIRECTION COMMERC.

Ecrire n° 68.503 Contesse Publicité, 20, avenue de l'Opéra, Paris (1er) qui transmettra

TRAVAUX A FAÇON (Demandes)

VOS VETEMENTS

retouchés, rectifiés par tailleur SIMON - 31 bis, Faub.-Montmartre - PRO. 52-50

BONNES ADRESSES

MAR. 34-00 TAPISSIER SPECIALISTE sièges, literie, rideaux, habillage mural, tissus excl. (Paris-banlieue), devis sans engag. Kletzel, 149, av. de St-Ouen, Paris-17e

OCCASIONS

ANTIQUAIRE RECHERCHE BEAUX MEUBLES ANCIENS sièges, tapisseries - LES BELLES EPOQUES, 88, boulevard de Courcelles WAG. 04-89

Achète cher BEAUX BIJOUX et ARGENTERIE

(ancienne et moderne)

BEATRICE D'ESTE

8, rue du Vieux-Colombier (métro Saint-Sulpice)

LOCAUX COMMERCIAUX (Offres)

RUE MAZARINE

R.-de-ch. sur rue libre, clair, 150 m2 bail t. comm. Tél. TRI. 33-47. H. B., 69, rue d'Amsterdam (8e)

APPARTEMENTS (Ventes)

BOULOGNE

135, ROUTE DE LA REINE

2, 3, 4 p. tout conf., ch. serv., gar., vue, soleil, stand. habitables été 61. Sur place lundi, mercr., sam., 14 à 16 h. 30. VAL. 65-43 sur rendez-vous.

P. MASSONI

21, rue Lesueur - KLE. 00-57

TERRAINS (Recherches)

Recherchons contact avec PROPRIETAIRES DE **TERRAINS** disposés à effectuer lotissements. Ecrire HAVAS, n° 3752 rue Vivienne, 17 - PARIS

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

18 FEVRIER

A mesure que la paix se rapproche, d'autres malheurs s'annoncent. Comme nous entendrions dans la coulisse, et déjà derrière les portants, le prochain « numéro » qui prépare son entrée, nous prêtons l'oreille à une rumeur : ce qui remplacera la guerre d'Algérie est déjà là, si nous ne le voyons pas encore clairement.

De la cuve africaine, montent les vapeurs d'un sombre vin nouveau ; la vieille Europe, mal réveillée du sommeil de la puissance, se décide enfin à comprendre ce qui lui est advenu. Compréhension qui chez nous (il suffit de lire certains hebdomadaires de droite) n'est pas même amorcée. On y parle encore avec scandale d'Empire perdu. Je doute si ces Français-là parviennent à se tromper eux-mêmes, ou s'ils cherchent seulement une arme contre l'homme voué à la tâche épuisante de réparer le mal qu'ils ont fait.

A quoi bon m'irriter ? Pourquoi me laisser recouvrir par cette vague hebdomadaire de mensonges ? Quel respect je ressens, à la fin de ma vie, pour les hommes qui n'auront rien écrit que sur des documents qu'ils interrogent avec méthode et avec scrupule ! Je pense par exemple à ces « Etapes de l'Impérialisme Romain » de mon confrère Jérôme Carcopino que je lis en ce moment, ou au dernier volume de Paul Ricœur qui a trait à l'homme faillible, à sa misère de pécheur. Ces maîtres parlent de ce qu'ils savent. Ils cherchent à nous éclairer sur des points précis et circonscrits qu'ils explorent durant toute leur vie. Dans la querelle de Péguy contre la Sorbonne, je ne serais pas aujourd'hui du côté de Péguy. Trop de journalistes politiques ne cherchent au contraire qu'à aveugler et qu'à donner le change. Ils sont menteurs avec une impudence qui ne redoute rien, puisqu'on ne relit jamais leurs articles, et que toute cette tromperie va au néant.

19 FEVRIER

JE cherche parmi les livres arrivés cette semaine le plus apaisant. Voici, du Révérend Père Carré, le Prédicateur de Notre-Dame, que j'écouterai cet après-midi, une introduction à un choix de textes du Père Lacordaire sur Jésus-Christ (aux Editions du Cerf).

En cette année du centenaire de sa mort, je ne crois pas encore avoir prononcé le nom de Lacordaire qui a tenu une si grande place dans ma vie religieuse quand j'avais vingt ans. Je crains d'en parler aujourd'hui avec trop de tiédeur. C'est que je ne le lis plus guère, si je l'aime toujours. Mais il demeure en moi dans cette région secrète d'où ceux que j'ai aimés adolescent ne sont plus jamais sortis.

Je démêle mal si cet amour de Lacordaire était très répandu chez les jeunes catholiques des premières années de ce siècle, ou s'il m'était particulier, et s'il y faut voir une survivance romantique chez un enfant bordelais, avant qu'il eût découvert, dans l'anthologie de Léautaud, la poésie moderne, et presque uniquement nourri de Hugo, de Musset et de Vigny. Je savais par cœur des pages de Lacordaire qui à Paris eussent peut-être fait hausser les épaules à d'autres garçons de mon âge, comme ceci qui rejoignait en moi la plainte de René et de Rolla : « A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années, que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but ; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois, une impression qui le remplisse en le navrant. »

AUJOURD'HUI, même les novices dominicains du Saulchoir, en écoutant cela, auraient peut-être du mal à se retenir de sourire. Si le Père Lacordaire revenait, je ne sais trop quel accueil lui feraient ses frères et ses fils de 1961. Pris entre la pince intégriste et la pince progressiste du Thomisme dominicain, il lui resterait de tordre le cou à sa merveilleuse éloquence... Mais non ; l'introduction du Père Carré, le choix des textes, tout ici témoigne que l'esprit de Lacordaire est demeuré vivant parmi ceux qui sont nés de lui. La vérité que cette grande voix rappela à la génération romantique transcende aujourd'hui encore toute théologie.

Quelle vérité ? Qu'il n'y a pas deux amours, que le Christ est quelqu'un de vivant, que nous pouvons le rencontrer au tournant de la route, que l'histoire de beaucoup aura dépendu de ce regard échangé : ou nous aurons été ce jeune homme de l'Evangile « qui s'éloigna triste parce qu'il avait de grands biens », ou nous aurons été celui qui a suivi de loin, sans perdre pourtant dans la poussière la trace sombre des pieds blessés, ou nous aurons été ce lépreux guéri, ou nous aurons nié des lèvres, mais en gardant ce nom imprimé en nous... C'est cette aventure personnelle que le Père Lacordaire n'a cessé de commenter dans ses discours et dans ses lettres.

Non qu'il n'ait eu une influence d'un autre ordre : nous lui devons pour une large part d'avoir dégagé la Foi chrétienne des traditions politiques de la classe bourgeoise. Il a rendu toute sa signification à ce mot : liberté. Il nous a appris dès l'adolescence que la vérité nous rend libres, que la liberté est liée à l'existence de l'âme : un peuple sans âme est un peuple asservi.

Je n'oublie pas la part de Lamennais. Je ne le séparais pas de Lacordaire dans mon cœur de vingt ans : la Chênaie m'était un haut-lieu aussi familier que Port-Royal. A l'époque où je faisais ma licence à Bordeaux et où j'étais à mille lieues de prévoir la carrière que j'ai eue, je songeais à écrire sur la Chênaie un ouvrage qui eût été le pendant du « Port-Royal » de Sainte-Beuve : une Histoire du romantisme catholique, en somme, où je me doute que Maurice de Guérin eût tenu une place démesurée. En ces années-là, le seul reproche que me parût mériter Lacordaire, c'était d'avoir rencontré Maurice de Guérin à la Chênaie et de ne lui avoir rien trouvé de remarquable, comme il en convint plus tard.

QUAND je fus devenu Parisien, mon maître de Bordeaux, qui venait d'être nommé à La Sorbonne, Fortunat Strowski me chargea d'écrire un Lacordaire dans la collection où avait paru le « Bossuet » d'Henri Brémond. Mon manuscrit se trouvait chez un imprimeur de Meaux lorsque les Allemands y pénétrèrent en 1914. Je le récupérai après la guerre : il me parut si faible que je n'en retins que quelques pages, parues dans un opuscule oublié : « Petits Essais de Psychologie Religieuse ». Le roman allait devenir ma grande affaire.

Le Père Lacordaire était une belle âme qui croyait aux belles âmes : le contraire de ce qui plait en cette ère sartrienne. Mais l'amour de Dieu n'est pas un sentiment différent des autres, ni moins authentique. Cela aussi appartient à l'homme...

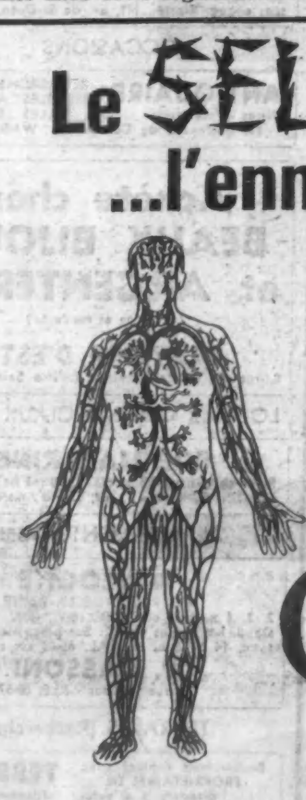
Lacordaire a parlé à son époque le langage de son époque, comme dans l'ordre de la pensée, Teilhard de Chardin a parlé le langage de la nôtre (il compte beaucoup pour certains jeunes intellectuels communistes, me dit l'un d'eux).

Quand j'étais enfant, les Frères prêcheurs imitaient trop et mal Lacordaire et parfois nous faisaient rire. Mais aujourd'hui ils ne sont pas assez fiers de leur Lacordaire, il me semble.

Et puis il fut un Saint authentique. Trop humain pour être au calendrier ? Peut-être, et c'est ce qui me le rend si cher... Au vrai, qui fut plus austère que lui ? Et jusqu'où n'alla-t-il pas dans la souffrance consentie ? Les Dominicains français devraient prendre sa cause en main et donner ce patron à la jeunesse catholique de France, qu'il a tant aimée.

F. M.

Le SEL voici l'ennemi !
...l'ennemi de votre circulation



Plus vous absorbez de sel, plus votre organisme retient d'eau. Votre médecin vous le dira : il n'est pas bon que vos tissus se gorgent anormalement d'eau ; car la circulation devient alors difficile.
Par contre, en buvant de l'eau très pure, on élimine du sel, le corps rejette l'eau inutile ; les muscles redeviennent souples, la circulation s'améliore.

L'eau Charrier est la plus pure, la moins salée de toutes les eaux minérales naturelles de France. Son goût de pureté en fait l'eau de table par excellence. Cette pureté irremplaçable recommande tout particulièrement l'eau Charrier pour le coupage des biberons de bébé.

buvez
CHARRIER
EAU MINÉRALE NATURELLE
La moins salée des sources de France

Langelaan & Cerf
60-12